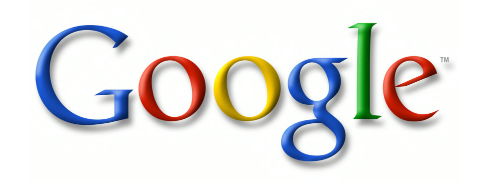
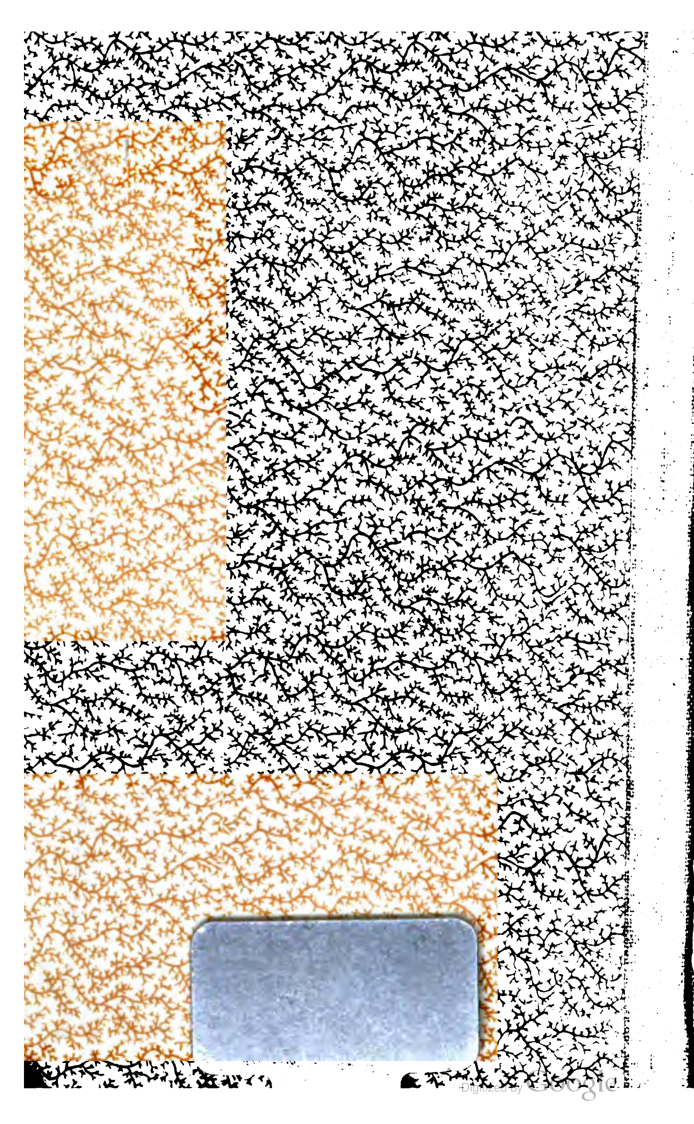
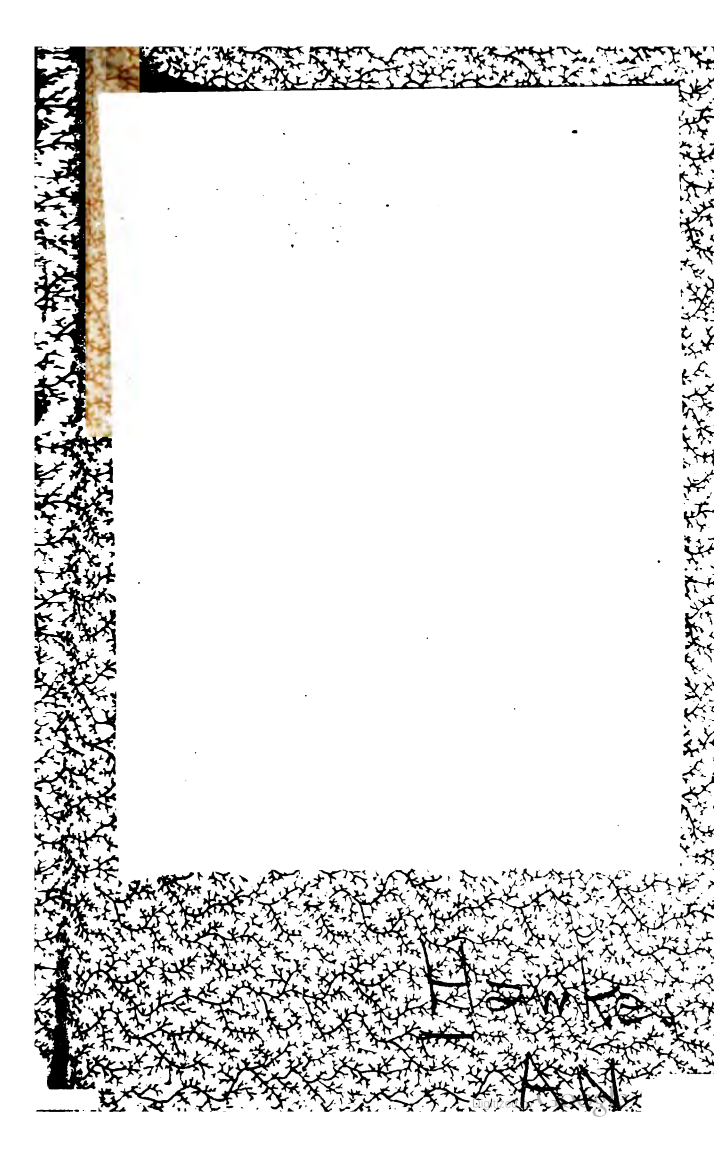








LA CORRESPONDANCE

DE

Mme SARAH HAWKE

PAR

CATHERINE CECIL

TOULOUSE,
...LIVRES RELIGIEUX
Rue du Lycée, 14.

1856



VIE ET CORRESPONDANCE

DE

MME SARAH HAWKES.

PUBLIÉ PAR LA SOCIÉTÉ DES LIVRES RELIGIEUX
DE TOULOUSE.

Toulouse, Imp. de A. Chauvin, rue Mirepoix, 3.

VIE ET CORRESPONDANCE

DE

Mme SARAH HAWKES

PAR

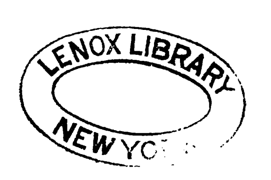
CATHERINE CECIL.

Je t'ai élue au creuset de l'affliction.
(ESAÏE, XLVIII, 10.)

Traduit librement de l'anglais sur la 4e édition.

TOULOUSE,
SOCIÉTÉ DES LIVRES RELIGIEUX.
Dépôt : rue du Lycée, 14.

1856.


LENOX LIBRARY
NEW YO

VIE ET CORRESPONDANCE

DE

Mme SARAH HAWKES.

CHAPITRE PREMIER.

DE SA NAISSANCE A SON MARIAGE.

(1759-1785.)

La femme dont nous allons raconter la vie est évidemment du nombre de ceux auxquels peut s'appliquer cette parole du livre de l'Apocalypse : *Ce sont ceux qui sont venus de la grande tribulation, et qui ont lavé et blanchi leurs robes dans le sang de l'Agneau.* Les citations de son journal et de sa correspondance, qui composent la plus grande partie de ce volume,

prouvent, d'une manière admirable, quel est le prix et la puissance de la foi qu'elle avait embrassée, pour soutenir, consoler et réjouir l'âme au milieu des épreuves les plus douloureuses et les plus prolongées, et l'on y voit aussi des manifestations touchantes de l'humilité, qui accompagnait chez elle les vertus qu'elle avait acquises à l'école de Christ.

Les épreuves de sa vie provinrent de trois causes principales : dans les premières années de son mariage, elle se trouva placée dans une très-belle position de fortune, mais fut sévèrement éprouvée par des afflictions domestiques; à cette douloureuse discipline succéda la perte totale de sa fortune, ce qui la plaça, pour le reste de sa vie, dans une position où elle dut dépendre, pour son pain quotidien, de la générosité de sa famille et de ses amis; enfin, pendant les dernières années de son existence, ses épreuves furent aggravées par des souffrances physiques d'une nature très-aiguë et très-mystérieuse.

L'étude d'une vie aussi éprouvée est pleine, à la fois, d'instruction et d'encouragement, et l'on peut espérer que tout lecteur attentif ne fermera pas ce volume sans rendre grâces à Dieu, pour les exemples de foi, d'humilité et de soumission qui lui ont été donnés dans ces pages, qui renferment aussi des preuves remarquables des voies miséricordieuses du Seigneur envers ses enfants.

Mme Hawkes naquit en 1759, à Broad-Marston, dans le comté de Gloucester, qu'habitaient ses parents. Elle était la cadette de treize enfants, dont cinq moururent dans leur enfance. Son père, M. Thomas Eden, était un homme d'une grande énergie et d'une profonde piété. Il était intimement lié avec le rév. John Wesley, et sa maison était toujours ouverte à cet éminent serviteur de Dieu, ainsi qu'aux prédicateurs dont il était accompagné dans ses tournées annuelles pour visiter ces lieux. M. Wesley prêchait, dans ces occasions, dans la petite église

de Pebworth, village voisin de Broad-Marston; mais afin de lui faciliter les occasions de prêcher l'Evangile dans cette contrée, M. Eden bâtit à Broad-Marston même, tout près de sa maison, une petite chapelle.

Mme Eden était une femme aussi pieuse que son mari, et son dévouement à ses devoirs la rendait également distinguée comme épouse et comme mère. Les enseignements chrétiens qu'elle donnait à ses enfants, étaient continuellement accompagnés de ferventes prières, et elle les appuyait avant tout de l'exemple d'une sainte vie. Le fragment suivant, d'une lettre adressée par elle à sa fille aînée, Mme Jones, prouve l'importance qu'elle attachait à la vie de Dieu dans sa propre âme, et sa sollicitude pour celle de ses enfants :

« Je reconnais, avec actions de grâces,
» l'amour et la miséricorde du Seigneur,
» qui a fait sa bonne œuvre dans mon
» âme. Je puis dire avec vérité que mon

» désir sincère est de vivre entièrement
» pour sa gloire. Dieu soit loué, ma santé
» est beaucoup meilleure depuis quelque
» temps, et j'ai la confiance que le Sei-
» gneur prolongera encore ma vie, afin
» que je devienne plus en état de jouir
» de sa bienheureuse présence dans la
» glorieuse éternité. J'espère que vous
» êtes bien, ainsi que M. Jones, et que
» tous deux vous aspirez à posséder une
» plus abondante mesure d'humilité et
» d'amour, et une plus grande ressem-
» blance avec votre Père céleste. J'ai beau-
» coup de soucis, mais je m'en décharge
» sur Celui qui a soin de moi. Les âmes
» de mes chers enfants sont un lourd
» fardeau sur mon cœur; mais, par la
» grâce de Dieu, je me sens, plus que ja-
» mais, résignée à sa volonté, et je désire
» lui abandonner toutes choses. »

A l'égard de la conversion de sa famille, cependant, la foi et la patience de cette pieuse mère furent mises à l'épreuve, et elle dut attendre, pendant assez longtemps,

la conversion de ses enfants, pour la naissance spirituelle desquels, *elle avait travaillé jusqu'à ce que Christ fût formé en eux*. Néanmoins, *le pain jeté sur la surface des eaux se retrouva avec le temps;* non-seulement celle qui fait le sujet de ces mémoires, mais encore plusieurs autres de ses enfants, devinrent des membres utiles de la société, et moururent dans la foi en l'Evangile.

Il peut paraître singulier, qu'entourée, comme elle le fut dès son enfance, de tant de lumière religieuse, Mlle Sarah Eden, plus tard Mme Hawkes, ait eu dans sa première jeunesse un goût si prononcé pour le monde et ses dissipations, mais il ne faut jamais oublier que la piété n'est pas héréditaire. Quelque bonne que puisse être la semence qui a été jetée, quelque soigneusement qu'elle ait été arrosée, *c'est Dieu seul qui donne l'accroissement*. La même œuvre de grâce indispensable pour la conversion du père, ne l'est pas moins pour celle de l'enfant, et

cette grâce est libre et souveraine, soit à l'égard du moment, soit à l'égard du moyen de la conversion.

La personne dont la vie va nous occuper, fut pendant un temps abandonnée à elle-même pour chercher le bonheur ; mais elle le chercha là où il ne saurait jamais se trouver : dans la satisfaction de ses besoins intellectuels et de son goût passionné pour la littérature et la musique, et dans ses relations avec une société toute mondaine qu'elle charmait par ses talents et l'amabilité de son caractère. C'est ainsi que se passèrent ces années de jeunesse et de santé, que plus tard elle regretta vivement d'avoir perdues dans la mondanité. — Mais Dieu, dans sa grande miséricorde, avait déterminé que, sur la route même qu'elle avait choisie, elle rencontrerait le châtiment. En choisissant le monde pour sa portion, et en ne prêtant l'oreille qu'à la voix trompeuse des joies de la terre, elle fut entraînée à faire un mariage tout-à-fait mondain. L'avenir paraissait ne lui

promettre que du bonheur, et pendant quelque temps elle but à longs traits à la coupe des joies périssables d'ici-bas, dont on peut bien dire que *celui qui boit de cette eau aura encore soif* (Jean, IV, 13). Mais, tandis qu'elle poursuivait sa carrière dans l'oubli de ses intérêts éternels, le jour de l'épreuve approchait, et sans la miséricorde de Dieu, qui voulait *l'attirer, après l'avoir promenée dans le désert, pour lui parler selon son cœur,* elle aurait été « *comme la bruyère dans une lande, et serait demeurée au désert dans des lieux secs.*

CHAPITRE II.

DE SON MARIAGE A SON ÉTABLISSEMENT A HALLOWAY.

(1785-1790.)

L'union que Mme Hawkes avait contractée, n'était pas de nature à assurer son bonheur.

Cette union n'avait point été précédée par de ferventes prières et de sérieuses pensées; il n'est donc pas surprenant qu'elle devînt la source des plus douloureuses épreuves. Les deux traits les plus remarquables du caractère de Mme Hawkes étaient une douceur et une patience inaltérables, ainsi qu'une délicatesse de sentiment qui lui faisait supporter dans le silence des difficultés et des peines qui provenaient d'une source profonde et cachée et qui se renouvelaient chaque jour. Mais l'amertume même de

l'épreuve lui fit comprendre et recevoir l'instruction pleine de consolation renfermée dans ces paroles : *Ma grâce te suffit.* Pour elle, comme pour tous ceux qui reçoivent de cœur l'Evangile, *toutes choses contribuèrent ensemble à son bien ;* elle apprit *à rejeter tout son fardeau sur l'Eternel*, et comprit le véritable but des afflictions du temps présent, savoir : la conversion et la sanctification de l'âme. Pour l'amener à sa connaissance, Dieu se servit d'une circonstance insignifiante en apparence, mais dont les résultats prouvèrent qu'elle avait été dirigée par la main puissante et sage qui ne fait rien au hasard.

Mme Hawkes avait une pieuse sœur, Mme Jones, qui habitait Birmingham, et appartenait, ainsi que son excellent mari, à la congrégation de l'Eglise de Sainte-Marie, dont le rév. Edouard Burn était alors le pasteur. Celui-ci, ayant appris qu'elle devait se rendre à Londres pour y visiter sa jeune sœur, Mme Hawkes, lui

recommanda très-particulièrement de profiter de son séjour dans la capitale pour aller entendre le rév. Richard Cecil. Mme Jones suivit ce conseil et fut accompagnée à la chapelle de Saint-John par sa sœur, qui s'y rendait alors pour la première fois. C'était au printemps de 1787.

L'impression que Mme Hawkes reçut dans cette occasion, fut profonde et ineffaçable. Elle était entrée dans le sanctuaire comme *une femme travaillée en son esprit*, elle en sortit avec une impression puissante et nouvelle de l'efficacité des consolations de l'Evangile, et un ardent désir de participer elle-même aux bénédictions spirituelles qu'il renferme. Depuis ce jour, elle se rendit régulièrement à la chapelle de Saint-John.

Deux ans après cette circonstance, Mme Jones, réjouie d'apprendre les dispositions sérieuses de sa sœur, et pleine de sollicitude pour son âme, écrivit au rév. Cecil, pour lui demander instamment d'aller voir Mme Hawkes; elle adressait

en même temps à celle-ci les lignes suivantes :

« Birmingham, février 1789.

» Ma chère soeur,

» J'ai pensé que je devais faire tout ce qui était en mon pouvoir pour vous procurer les avis et les conseils du rév. Cecil, dont la prédication vous a déjà fait tant de bien. Je lui ai donc écrit pour le prier de vouloir bien aller vous voir, car je pense que l'état actuel de votre âme le demande. Ne craignez pas de lui ouvrir votre cœur, et puisse l'Esprit saint être présent à cette entrevue, et répandre sur vous ses plus riches bénédictions. Je serai avec vous par mes pensées et par mes prières. L'âme ne saurait être enchaînée par son enveloppe d'argile!..... »

La première entrevue de Mme Hawkes avec le rév. Cecil, eut lieu peu après. On jugera du bien qu'elle retira dès-lors, soit des prédications de ce fidèle serviteur de

Dieu, soit des entretiens particuliers qu'elle eut avec lui, par des citations de son journal, qui feront connaître les progrès graduels de la grâce de Dieu dans son âme.

« 17 *février* 1789. — Jour très-important! Aujourd'hui je me considère comme m'étant rangée au nombre de ceux qui font une profession publique de leur foi. Il y a maintenant deux ans que, pour la première fois, je me suis rendue à la chapelle de Saint-John avec ma chère sœur.

» Jusqu'alors je n'avais reçu que des impressions passagères, mais dès ce jour je commençai à m'écrier sérieusement et du fond du cœur : *Que faut-il que je fasse pour être sauvée?* Durant les deux années qui viennent de s'écouler, j'ai réellement *crié dans l'angoisse de mon âme.* Les flèches du Tout-Puissant sont entrées profondément dans mon cœur : tentations de la part du monde, tentations intérieures et tentations de la part de l'ennemi ont fait frémir ma chair! Dans ces moments de lutte, la seule chose qui m'a

préservée d'un complet désespoir, a été la lecture du combat du chrétien avec Apollyon, et de son voyage à travers la vallée de l'ombre de la mort, dans le livre du *Voyage du chrétien*, de Bunyan. Mais Celui qui a promis d'envoyer son secours à l'heure du besoin, a eu pitié de ma détresse et de mon isolement spirituel, et m'a envoyé aujourd'hui l'un de ses fidèles ministres, à moi la plus indigne de ses créatures, avec des paroles d'encouragement, d'avertissement et de consolation. Je désire les consigner dans ces pages, du moins en partie, afin de pouvoir y recourir souvent, et je demande à Dieu de graver avant tout, dans mon cœur, les précieuses instructions qu'Il a daigné me donner par la bouche de son serviteur.

» Ayant exprimé à M. Cecil la répugnance que j'avais éprouvée jusqu'ici à faire une profession de christianisme, dans la crainte de ne pas glorifier Dieu dans toute ma conduite, il me répondit :

« Tout chrétien doit s'attendre à ren-

» contrer sur sa route des difficultés, des
» tentations et des épreuves, et il en sera
» ainsi pour vous. Mais qu'est-ce que cela?
» Dieu n'est-il pas là pour vous fortifier
» et pour vous défendre? Les ministres
» de l'Evangile éprouvent une joie sin-
» cère lorsqu'ils peuvent aider de leurs
» conseils et de leur expérience les mem-
» bres faibles de leurs troupeaux; mais il
» est bien des cas où il leur est impossible
» de le faire, même vis-à-vis de ceux avec
» lesquels ils sont le plus intimement liés.
» Il pourra vous arriver plus d'une fois
» de vous trouver *seule* dans votre péle-
» rinage, et de ne pouvoir vous adresser
» à aucun ami d'ici-bas, pour être diri-
» gée; dans des cas pareils, vous ne de-
» vez pas vous décourager, mais vous
» confier en Dieu, le prier, et continuer
» votre route avec foi, quoique peut-être
» dans l'obscurité. D'un autre côté, lors-
» que vous recevez quelque conseil ou
» quelque direction, soit d'un pasteur,
» soit d'un ami chrétien, prenez garde

» de vous y appuyer *trop*, car nous ne
» sommes tous que de pauvres vaisseaux
» d'argile.....

» Veillez et priez pour ne point suc-
» comber au mal, mais que vos chutes
» ne vous découragent point; contentez-
» vous de cheminer aussi bien que vous
» êtes capable de le faire. Le chêne sort
» du gland, mais devient-il arbre en un
» jour? Et parce que le lourd chariot ne va
» pas aussi vite que la malle-poste, direz-
» vous pour cela qu'il n'arrivera jamais à
» York? Votre but constant doit être de
» vous rapprocher toujours davantage de
» votre divin modèle, car quiconque
» ne travaille pas à devenir chaque jour
» un meilleur chrétien, n'est pas encore
» chrétien du tout. Il y a sans doute des
» géants dans le monde chrétien, mais
» voulez-vous en devenir un tout d'un
» coup? Ne vous contentez pas d'être un
» nain, mais rappelez-vous qu'il faut du
» temps pour grandir.....

» Dans vos relations avec le monde,

» ayez soin que votre conduite soit d'ac-
» cord avec les principes que vous pro-
» fessez. N'ayez pas une manière d'agir
» pharisaïque; ne dites pas: « Ne m'ap-
» proche pas, je suis plus saint que toi! »
» Mais laissez voir cependant que, tandis
» que vous êtes obligée peut-être d'en-
» tendre de vaines conversations, vous
» n'y prenez aucun plaisir. Un silence
» humble et charitable dit souvent plus
» de choses que des paroles.....

» Evitez tout ce qui peut vous distraire
» de vos intérêts éternels. Les personnes
» d'une santé délicate évitent avec le plus
» grand soin tout ce qui peut leur être
» nuisible, et suivent avec minutie les
» conseils de leur médecin. Si on prenait
» autant de soin de la santé de l'âme que de
» celle du corps, il y aurait plus de chré-
» tiens affermis et avancés. Ne soyez pas
» du nombre de ceux qui, tout en par-
» lant sans cesse de religion, sont trop
» rarement dans la solitude de leur ca-
» binet, trop rarement en communion

» intime avec leur Dieu. Ayez frayeur
» d'une piété d'apparat. Le christianisme
» le plus recueilli est aussi le plus vrai....

» Quoi qu'il puisse vous en coûter pour
» devenir une véritable chrétienne, ne
» perdez point courage. Dieu ne vous de-
» mandera aucun sacrifice, sans vous
» donner en même temps la force de l'ac-
» complir. Vous devez porter le joug de
» Dieu ou celui du diable, et je n'ai pas
» besoin de vous dire lequel est le plus
» doux! La piété est un grand trésor déjà
» dans ce monde, et elle a *les promesses*
» *de la vie éternelle.* Si, de tout votre
» cœur, vous vous rangez du côté de
» Dieu, il se rangera du vôtre. »

» Avant de terminer notre entretien, j'ai demandé au rév. Cecil jusqu'à quel point il pensait que je pusse, sans danger, me laisser aller à mon goût passionné pour la musique. Il m'a répondu avec solennité :
« Je crois que vous pouvez cultiver ce ta-
» lent comme tout autre, en tant que
» vous jugez pouvoir le faire à la gloire

» de Dieu, et sans porter préjudice aux
» progrès de votre âme dans la vie spiri-
» tuelle. » Avec l'aide de Dieu, je placerai cette règle devant moi, et je mettrai une digue, quoi qu'il puisse m'en coûter, contre ce que je sens être ma *passion dominante.* Je regarde comme redoutable pour une jeune personne, l'habitude de déployer un talent qui lui donne quelque réputation; j'en ai reconnu le danger par ma propre expérience, et je sais qu'une belle voix, par exemple, a beaucoup de piéges.

» *Avril* 1789. — Plusieurs de nos amis, qui depuis longtemps sont dans l'habitude de venir passer avec nous la journée du dimanche, pensent que je suis devenue folle, ou au moins terriblement bigote, en me voyant maintenant chercher à employer ce saint jour si différemment d'autrefois. « Jamais, disent-ils, on n'a vu une femme aussi changée ; M. Hawkes ne devrait pas le permettre. » Ah! *changée*, j'avais besoin de l'être, je désire l'être véritablement! Je n'ai gaspillé que

trop de dimanches, et ce n'est que maintenant que je comprends les devoirs et les joies de ce beau jour.

» 25 *juin.* — Revenue à la ville, après un petit séjour à la campagne, mes épreuves domestiques me semblent plus pesantes après une absence. *Le cœur de chacun connaît sa propre amertume.* Quand aurai-je appris cette leçon si difficile en apparence : *faire bien* et souffrir pour cela *patiemment?* Je puis souffrir *silencieusement;* mais où est ma patience, où est mon amour, où est ma résignation ?....

» Le jour le plus brillant peut être suivi de la nuit la plus sombre. Je viens d'en faire la triste expérience. Je suis si impressionnable, que je me laisse aisément troubler. Il n'est pas étonnant qu'une créature aussi rebelle, aussi orgueilleuse, aussi pécheresse que moi ait besoin du châtiment ; et comme celui-ci est moins sévère que je ne le mérite !.....

» 5 *juillet.* — Grande faiblesse de

corps, un esprit distrait, une imagination folle et indomptable, un ennemi plein de malice; tout cela m'assaille, mais il existe *un rocher* dans cette terre d'épreuves, de luttes et de fatigues.

» *Dimanche*, 19 *juillet*. — Je trouve qu'il est bien de se lever de bonne heure le dimanche, afin de se réserver quelques moments de recueillement avant le service divin, et dans ce but je désire suivre l'exemple de ma pieuse mère, qui, autant que cela lui était possible, mettait les affaires de sa maison et de son ménage en ordre le samedi soir, afin qu'elle-même et ses domestiques eussent le plus de repos possible le lendemain. Je me rappelle avec vénération les pieuses habitudes de cette respectable mère, que j'étais loin d'honorer alors comme j'aurais dû le faire.

» *Dimanche*, 2 *août*. — Qui est-ce qui s'est jamais confié dans le Seigneur et s'en est mal trouvé? Qui est-ce qui est jamais allé à Lui avec le désir d'être nourri du pain de vie et a été renvoyé à vide?

Aujourd'hui même, tout indigne que je suis, il m'a été donné d'oublier en quelque sorte tous mes chagrins et de pouvoir dire : Que je jouisse seulement de ta présence, ô mon Sauveur ! et alors toutes les épreuves seront les bienvenues. »

Dans la lettre suivante, adressée alors à sa sœur, Mme Jones, Mme Hawkes exprime combien elle trouve de secours et de consolations dans l'Evangile, au milieu des difficultés de sa vie.

« Londres, 2 août 1789.

» Je viens de passer une matinée délicieuse pour ma pauvre âme desséchée, qui, pendant la semaine dernière, a été éprouvée au-dedans et au-dehors. Mais béni soit mon miséricordieux Seigneur, qui a répandu sa rosée sur mon cœur et l'a fait soupirer après *Lui !* Et quel précieux trésor qu'un Sauveur *toujours présent !* Oh ! qu'Il soit bien réellement *toujours présent* à mon âme !

» Je crains de n'être pas assez reconnaissante envers Dieu pour sa bonté. Joignez-vous à moi pour le louer et lui rendre grâces. Gloire à son nom, de ce qu'Il m'a disposée à le chercher, et de ce qu'en m'amenant à sa merveilleuse lumière, Il me fait goûter tant de jouissances relevées, Il me fait entrevoir un si glorieux avenir, et me donne une joie si douce et si solide ! Vous direz peut-être que je vole bien haut ; mais comment ne pas le faire lorsqu'on contemple l'œuvre admirable de la rédemption ? Ce n'est qu'avec vous, cependant, que je me permets de donner essor à ma reconnaissance. Un coup-d'œil scrutateur dans mon cœur souillé, me fait bientôt rentrer dans un humble silence, et me dit combien, objet de tant de grâces, j'y réponds encore mal. »

La joie spirituelle que goûtait Mme Hawkes, dans les premiers temps de sa conversion, joie qui se manifestait au milieu de cruelles épreuves, est un exemple frappant de l'accomplissement de cette

promesse faite par le Seigneur à l'âme qu'Il a élue dans ses décrets éternels : *Je t'épouserai pour moi à toujours ; je t'épouserai, dis-je, pour moi en justice, et en jugement, et en gratuité, et en compassion. Même je t'épouserai en fermeté et tu connaîtras l'Eternel* (Osée, II, 19, 20).

Dans les lignes suivantes de son journal, Mme Hawkes exprime la crainte de n'être pas assez persévérante dans sa marche chrétienne.

« 3 *août*. — Le moment de l'année où nous allons ordinairement faire quelques petits séjours chez des amis à la campagne est arrivé, et j'en suis réellement effrayée. Quelques-uns des endroits où je dois me rendre sont loin d'être favorables au développement de la vie spirituelle. J'y ai déployé précédemment beaucoup de légèreté et d'amour du plaisir ; maintenant je dois être ferme à mon poste, et manifester un caractère bien différent. Je suis jeune et sans expérience chrétienne. Je n'aurai de secours de la part

d'aucune créature. Que sera-ce si je succombe aux tentations, si je suis du nombre de ceux qui ont honte de Christ et de son nom ; si, semblable à Facile dans le *Voyage du chrétien*, je me laisse entraîner à de coupables concessions ? Mon cœur est près de succomber à la crainte, mais je dirai avec Jahbets : *O si tu me bénissais et que tu étendisses mes limites, que ta main fût avec moi, et que tu me garantisses tellement du mal, que je fusse sans douleur !* (1 Chron., IV, 10.)

» *Broad-Marston* (1), 7 *août.* — Grâce à Dieu je suis arrivée ici heureusement, et j'ai trouvé mon cher frère Henri mieux portant. Puisse la vie lui être conservée longtemps encore. Il est un ornement pour l'Eglise, et une bénédiction pour tous ses alentours. Sa puissante intelligence, son

(1) Habitation des parents de Mme Hawkes, où elle avait vécu jusqu'à son mariage, et que l'un de ses frères avait continué d'habiter depuis la mort de ses parents.

amabilité et la sérénité de son âme sont vraiment admirables. J'ai vécu avec lui pendant bien des années, mais je ne l'ai vu se fâcher qu'une seule fois. Lorsqu'il reprend un ami, un domestique ou un ouvrier, c'est toujours avec douceur et dignité, et sa piété, si paisible, si joyeuse et si vraie, répand sur tout l'ensemble de son caractère un éclat qui ne peut se décrire. Puissé-je suivre ce saint modèle.

» 9 *août.* — Ce matin, je me suis enfermée dans la chambre de ma bien-aimée mère, qui est remplie pour moi des plus précieux souvenirs ! Mille fois je l'ai vue s'y retirer pour ses dévotions particulières, et souvent, en passant devant sa porte, je l'ai entendue prononcer ces mots d'une voix émue : Mes enfants ! mes enfants ! comme si ce sujet de prière était pour elle le plus important devant le trône de Dieu. Combien de larmes n'a-t-elle pas répandues dans cette chambre, où j'ai eu quelquefois le privilége, dans mon enfance, de m'agenouiller à ses côtés !

Comme son image m'est présente, et combien est douce ma communion avec son esprit bienheureux ! De son vivant je comprenais peu le prix de son intercession pour ses enfants et l'excellence de son caractère et de son exemple, mais maintenant je sais les apprécier, et je révère sa mémoire autant que je me déteste moi-même. Oh ! qu'il me soit donné de marcher sur ses traces, et que ses prières pour chacun de ses enfants puissent être *comme le pain jeté sur la surface des eaux, et qui se retrouve en son temps.*

» Puisse le Dieu de ma chère mère être aussi *mon Dieu!* Il l'a soutenue durant de longues années d'épreuve. Il l'a rendue capable de marcher d'une manière digne de sa haute vocation, et Il a été auprès d'elle à son heure dernière. Ses dernières paroles ont été celles-ci : « Pour moi la mort est un gain..... Je prierai pour mes enfants tant que je respirerai. »

» *Dudley*, *août.* — Je suis ici *comme un passereau qui est seul sur le toit.* Je suis

pénétrée de la crainte de déshonorer le saint nom de Dieu et la sainte cause que j'ai si récemment embrassée, et de contrister l'Esprit saint, qui seul peut me soutenir et m'aider. Béni soit Dieu, qui me fait sentir les dangers de ma position actuelle et me montre en même temps où réside ma force ; je lui raconte, comme un petit enfant, toutes mes peines, toutes mes craintes, et je vais à Lui pour ma sûreté. »

Ce fut un grand bonheur pour Mme Hawkes, au milieu de ses combats spirituels, d'avoir une sœur affermie dans la foi, à laquelle elle pouvait confier toutes ses pensées, et dont la tendre sympathie et les précieux conseils ne lui firent jamais défaut. De fréquentes citations de la correspondance de ces deux sœurs, si intimement liées, ne pourront qu'intéresser et édifier le lecteur.

Dans la lettre suivante, Mme Jones, afin d'encourager sa sœur, lui parle avec beaucoup de chaleur de l'amour et de la patience de Dieu :

« Birmingham, août 1789.

» Ma chère sœur,

» Ma foi vient d'être exercée par diverses épreuves, mais Dieu m'a rendue capable de rester ferme à l'ancre, jusqu'à ce que l'orage fût passé..... Nous servons un Dieu plein de patience et de miséricorde; sa bonté est *infinie*. Il accepte les plus petits efforts que nous faisons pour lui plaire, et ne compte pas avec rigueur nos manquements, mais a égard aux intentions et aux sentiments secrets du cœur. Il a dit : « Que votre affection soit sincère, qu'elle soit profonde, et, quant au reste, je connais ce qui est dans l'homme. Je sais qu'il n'est que poudre, et c'est pour cela que j'ai ouvert une source pour le laver de son péché et de sa souillure. Sa corruption ne saurait empêcher la manifestation de ma miséricorde envers lui. S'il demeure *en moi*, par la foi et l'amour il peut demander tout ce qu'il veut,

et il lui sera accordé.... » Oh! comprenons toute la portée de cette promesse : *Tout ce que vous demanderez au Père, en mon nom, je le ferai!* Nous devons nous humilier, sans doute, nous affliger de nos infirmités spirituelles; mais nous devons surtout aller à Dieu pour qu'Il nous remplisse de son amour qui nous fortifiera pour toutes bonnes paroles, et pour toutes bonnes œuvres, car rien n'est si agissant que l'amour. J'espère que chaque jour, à midi, vous continuez à vous unir à moi, par la prière, au pied du trône de la grâce; qu'il nous est doux et consolant de penser que, quoique séparées de corps, nous sommes réunies en esprit! Dimanche dernier, à la table du Seigneur, j'ai éprouvé un sentiment très-vif de l'amour de Dieu pour moi. Cet amour m'apparaissait sans bornes et je ne pouvais que dire: « Seigneur, je l'accepte, je l'accepte! » Si dans certains moments bénis, nous avons, de l'amour tout gratuit de Dieu, une vue si claire et si ravissante, que

nous ne pouvons l'exprimer en langage humain, qu'éprouverons-nous lorsque cet amour se révèlera, dans toute sa gloire, à nos âmes dépouillées de leur enveloppe d'argile? Cette perspective doit nous remplir d'une sainte joie!... »

Réponse de Mme Hawkes.

« Londres, août 1789.

» Je remercie la meilleure des sœurs de sa lettre; elle m'a fait du bien; ces mots : *sa bonté est infinie*, ont trouvé un écho dans mon cœur souffrant. S'il pouvait y avoir une limite à la bonté de Dieu envers nous, il y en aurait une à notre espérance, car nos offenses journalières envers Lui sont sans fin, du moins de ma part.

» Je crois que j'acquiers maintenant une connaissance profonde de ma corruption naturelle; je sens que le péché est dans chacune de mes respirations, dans chacun

des battements de mon cœur! Dernièrement, j'ai été très-encouragée par la considération de la sagesse de Dieu dans toutes ses voies, et par la conviction que ce que sa puissance entreprend, son amour l'achève. Je vois qu'il ne faut rien moins que sa sagesse, sa puissance et sa miséricorde réunies, pour commencer et accomplir la conversion du pécheur. Je viens d'être exposée à des épreuves et à des tentations auxquelles je ne me serais jamais attendue, tellement je sais encore peu ce qu'est *le chemin étroit.* Si elles m'étaient survenues avant que ma foi fût affermie, je crois que j'en aurais été renversée, mais *je connais Celui en qui j'ai cru;* quelque rude que soit le combat, et alors même que je ne puis tenir que ma tête au-dessus des eaux, en fixant mes yeux sur les promesses de Dieu, j'ai la conviction que, soit déjà ici-bas, soit dans l'éternité, je reconnaîtrai combien m'étaient *nécessaires* les épreuves de cette portion de mon pélerinage. J'ai soif d'une

plus abondante mesure de la sagesse d'en haut, et si je dois l'acquérir par le moyen de la souffrance, que je souffre donc autant que je suis capable de supporter !....

» C'est du fond du cœur que je dis à Dieu : « Si je n'ai pas un désir sincère d'être guérie à tout prix de la maladie du péché, Seigneur, agis contre ma volonté, seulement, soutiens-moi durant le traitement douloureux qu'exige l'état de mon âme. Je connais ce que sont de vives souffrances physiques et je puis m'en représenter de plus grandes encore ; mais elles sont peu de chose auprès de cette crucifixion de l'esprit par laquelle nous devons passer. Ce matin, ce passage s'est présenté fortement à mon esprit : *Satan a demandé à te cribler, comme on crible le blé, mais j'ai prié pour toi.* Pouvons-nous jamais être assez reconnaissants envers Christ, pour sa puissante intercession ? Au milieu de beaucoup de luttes, je puis dire cependant, soutenue par la grâce de Dieu : *Toi mon ennemi, ne te*

réjouis point sur moi. Je verrai ta défaite et ma victoire; par le sang de l'Agneau je triompherai, et quoique des épreuves et des tentations extérieures et intérieures ébranlent ma demeure d'argile, j'ai la certitude de posséder *une maison éternelle qui n'est point faite de mains.* » Que vos prières, ma chère sœur, m'aident à y arriver, j'en ai un grand besoin; je vous remercie pour tout le bien que vous m'avez déjà fait par elles, mais j'en demande encore davantage. J'ai un grand désir de vous aller voir, et j'espère pouvoir le faire bientôt. Celui qui est mon Guide et mon Consolateur, choisira le moment..... »

Ce désir de Mme Hawkes ne tarda pas à se réaliser, ainsi que nous l'apprend son journal :

« *Birmingham*, 9 *septembre.* —Aujourd'hui a eu lieu, dans la chapelle de Sainte-Marie, l'assemblée annuelle des pasteurs. A cette occasion, le rév. Siméon a prêché sur ces paroles du troisième chapitre de l'épître aux Colossiens : *Christ est tout*

en tous. Tout en tous! pour le pauvre, pour le riche, pour l'heureux du siècle, pour le faible, pour l'ignorant, pour le coupable..... Son discours ainsi que ses prières et sa conversation en particulier ont réchauffé mon cœur. Il est si sérieux et si charitable, et il m'a exprimé un désir si vif que Christ devînt réellement mon tout et que je m'unisse étroitement à Lui par la foi! Mon cœur répond à ce désir : ô que Christ devienne toujours plus véritablement *tout* pour moi!

» 15 *septembre*. — J'ai été rendre visite aujourd'hui à ma vieille et excellente tante S***, véritable israélite sans fraude! Elle a naturellement le caractère le plus angélique et le plus aimable que je connaisse, mais la grâce de Dieu en a fait une sainte; non à ses propres yeux, cependant, car elle est un modèle d'humilité.

» Sa fille, Mme Cooper, est une excellente chrétienne, qui unit le cœur d'une Marie à l'activité d'une Marthe. Elle est un miracle de patience et de résignation.

Quoiqu'elle sache fort bien qu'elle a un cancer au sein, elle paraît très-heureuse, et chante, tout en parcourant la maison, comme si elle se portait parfaitement. Elle assure que, bien qu'elle ait été témoin des souffrances et de la mort de sa sœur, qui était atteinte du même mal, et qu'elle ait tout lieu de s'attendre au même sort, il lui arrive rarement d'avoir un instant d'inquiétude à ce sujet, car elle abandonne l'avenir à Dieu, qui la soutiendra quoi que ce soit qu'Il lui réserve. Qu'il est sage de remettre ainsi tous ses soucis à celui qui prend soin de nous! Qu'il est coupable de se défier de Dieu et de se préoccuper de l'épreuve avant qu'elle soit arrivée, doublant par là son amertume! Hélas! c'est ce que je ne fais que trop souvent! Seigneur, donne-moi de ne pas m'inquiéter du lendemain, et de me confier simplement en toi.

» *Honeybourne* (1), 20 *septembre.* —

(1) Habitation de son frère aîné.

Aujourd'hui j'ai visité la tombe d'une amie, compagne de mes jeunes années, morte dans sa vingt-septième année! Comme moi, presque aussitôt après son mariage, elle devint un enfant de l'affliction. Sa constitution, très-forte en apparence, fut brisée par le chagrin, et elle fut enlevée par une rapide consomption. Sa tombe me parle un langage bien sérieux! Puissé-je écouter et réfléchir, et mourir comme elle dans l'espérance d'une glorieuse résurrection.

» *Londres*, 1er *janvier* 1790. — Je viens d'avoir la visite de mon respectable père en la foi. « Réjouissez-vous plutôt que de
» vous décourager, m'a-t-il dit, lorsque
» vous découvrez la ruse de votre cœur.
» Cette découverte peut vous être pénible,
» mais il est bon que vous voyiez bien
» clairement où vous en êtes. Les chré-
» tiens doivent *combattre*, et non *languir*.
» Ceux qui ont une connaissance pro-
» fonde du mal qui habite en eux, repo-
» sent sur un fondement plus solide que

» ceux qui ne veulent voir que la surface
» de leur cœur. Voyez de quelle manière
» David envisageait son péché. »

» 7 *janvier.* — Je suis bien affligée et bien inquiète ; je viens d'apprendre que mon cher et précieux pasteur est très-gravement malade. Je crains de ressentir trop d'angoisse à la seule pensée que je pourrais perdre un tel guide. Je dois regarder au Docteur divin qui a dit : *Je ne te laisserai point, je ne t'abandonnerai point.* Mais, hélas ! ma foi est petite, ma faiblesse est grande, mon ignorance est extrême !....

« *Dimanche*, 9 *janvier.* — Mon cher pasteur est trop souffrant pour prêcher !... C'est en vain que je fais mes efforts pour espérer, mais je puis prier, et c'est là ma consolation !.... »

Les sentiments d'affection exprimés par Mme Hawkes, à l'occasion de la maladie du rév. Cecil (maladie qui ne fut que passagère), rappellent ceux des chrétiens de la Galatie à l'égard de saint Paul, et

auxquels l'Apôtre rend un si remarquable témoignage en disant qu'il avait été reçu d'eux, *comme un ange de Dieu, et comme Jésus-Christ lui-même.* Il prend aussi Dieu à témoin de son ardente affection pour ceux qu'il avait *enfantés à l'Evangile*, lorsqu'il dit : *Car Dieu sait que je vous aime tous tendrement, conformément à la charité de Jésus-Christ.*

C'est ainsi que, rachetés par le même sang, animés du même esprit, les pasteurs fidèles, et les membres fidèles de leurs troupeaux sont unis dès ici-bas par le lien indissoluble de la foi et de la charité, et participent ensemble à la consolation éternelle qui se trouve en Jésus-Christ notre Seigneur.

CHAPITRE III.

DE SON ÉTABLISSEMENT A HALLOWAY A SON DÉPART DE CE LIEU.

(1790-1796.)

Le lecteur a dû comprendre, par ce qui a été dit plus haut, que Mme Hawkes avait à supporter des épreuves de famille d'un genre particulièrement pénible. Elles oppressaient douloureusement son cœur et la portaient à chercher dans la solitude et la prière, la force et la résignation dont elle avait un si grand besoin. Ne trouvant plus aucun charme dans la société et les distractions du monde, elle éprouva une grande joie en apprenant que M. Hawkes pensait à acheter à Halloway, à environ quatre milles de Londres, une maison de campagne attenante à une petite ferme.

Dans la suite, elle s'attacha beaucoup à ce lieu, où elle eut des jours heureux, malgré la prolongation de ses épreuves ; son journal, durant le temps qu'elle y passa, sans raconter aucun évènement saillant, est cependant intéressant en faisant connaître les dispositions intimes et les luttes secrètes d'une âme nouvellement convertie, qui soupire après le Seigneur, qui prend son plaisir dans sa Parole et dans son service, et qui désire vivre sous la puissante influence du Saint-Esprit.

« 8 *mars* 1790. — Aujourd'hui j'ai été visiter Halloway pour la première fois. Je crains d'avoir un trop vif désir d'habiter cette charmante retraite, mais j'ai beaucoup de raisons, connues de moi seule, pour désirer quitter la ville. A la campagne, j'aurai aussi plus de tranquillité d'esprit, et je pourrai consacrer plus de temps aux choses éternelles !

» *Halloway*, 19 *mars*. — J'ai dormi à Halloway pour la première fois, et je ne puis m'empêcher de dire : cela seul m'a

« Halloway, mars 1791.

» J'apprends avec chagrin que ma chère sœur est comme moi sous le poids de beaucoup d'inquiétudes ; les miennes ont été bien compliquées depuis quelque temps. Je n'ai point pu d'abord (du moins dans la mesure où il m'avait été accordé de le faire précédemment) rejeter tout mon fardeau sur l'Eternel, mais Il m'a vue près de succomber, et dans sa miséricorde Il est venu à mon aide. Que nul ne ressente de l'angoisse, ayant pour soutien un Sauveur si compatissant, car *ce n'est pas un souverain sacrificateur qui ne puisse avoir compassion de nos infirmités*, mais un père rempli envers ses enfants affligés de la plus tendre sympathie, qu'il leur manifeste dans le moment et de la manière qu'il juge le plus convenable.

» Je sens qu'il peut être dit de moi avec vérité : « *Si tu as perdu courage dans la calamité, ta force s'est diminuée* (Prov.,

XXIV, 10). Ma force est petite, en effet, et je ne saisis qu'avec une foi bien faible le bras puissant qui est étendu pour me soutenir. J'admets bien (car, qui est-ce qui ne cherche pas à s'excuser?) que l'état de mon corps, si faible et si languissant actuellement, contribue beaucoup à diminuer ma force morale, mais je n'en ai pas moins sujet de m'humilier, car notre grande affaire dans cette vie doit être de glorifier Dieu et de proclamer ses louanges, quelle que soit d'ailleurs la position où il Lui plaise de nous placer. Il est facile de chanter et de se réjouir lorsque le soleil brille et que le ciel est sans nuages, mais savoir se réjouir dans le Seigneur, alors que le cœur et la chair défaillent, convient aux véritables serviteurs d'un si bon Maître. Dans la tombe leur langue sera réduite au silence; ils ne pourront plus raconter à leurs compagnons de péché et de souffrance que l'*Eternel est bon*, *qu'Il est une forteresse au temps de la détresse* (Nahum, I, 7), et que ses tendres miséri-

cordes sont en plus grand nombre que les grains de sable de la mer. Il n'y a que *les vivants* qui puissent le louer et le bénir ; et de tous les vivants, le croyant affligé, qui sait que chaque épreuve a pour but sa sanctification, est celui qui a le plus de motifs pour le faire.... »

Réponse de Mme Jones.

« Birmingham, mars 1791.

» Vous êtes, en effet, dans un rude combat, ma chère sœur, et si vous n'aviez pas un ami tout-puissant pour vous soutenir, vous succomberiez certainement, mais Il fortifiera votre cœur, et vous rendra capable de combattre courageusement. Il vous a placée dans l'épreuve, afin que vous éleviez un Ebenhezer à son nom et que vous rendiez témoignage à la vérité. Il est écrit : *Ta force durera autant que tes jours.* Dieu éprouve ses bien-aimés afin de les obliger à faire l'expérience de ce qu'Il veut être

pour eux. Un homme pieux a dit : « que la main puissante qui a créé le monde s'est engagée aussi à soutenir le chrétien. » Vous possédez une ancre qui vous rendra inébranlable. Contentez-vous de souffrir patiemment, *comme voyant Celui qui est invisible*, et bientôt vous recueillerez des fruits doux et paisibles de ce temps d'affliction et de combat. Quel heureux jour que celui où nos corps mortels revêtiront l'immortalité ! mais nous devons combattre avant d'être couronnés, et l'Apôtre dit que nous ne devons pas combattre *sans savoir comment*. Les moments même les plus difficiles de notre vie ont leur utilité. Ils nous font sentir ce que nous sommes réellement : de pauvres créatures déchues, et nous rendent reconnaissants de ce que nous connaissons la précieuse grâce qui peut seule nous régénérer. Aussi longtemps que nous demeurerons ici-bas, la conviction de notre faiblesse sera accompagnée d'un sentiment pénible, mais aussi, plus nous sentirons

notre mal, plus nous apprécierons *le remède*, et mieux nous nous l'appliquerons. Puissiez-vous saisir le Sauveur par une foi ferme, jusqu'à ce qu'Il accomplisse sa force dans votre infirmité ! Je vous porte devant Lui, et j'implore pour vous sa miséricorde. Il est difficile, sans doute, de nous persuader que vos épreuves actuelles sont *pour votre bien*. Mais nous ne pouvons toujours comprendre les voies de Dieu, elles sont trop élevées pour nous ; mais ce que nous savons positivement, c'est que notre devoir est de *croire*, et de nous *soumettre*. Puissions-nous voir toujours mieux que c'est à cela que nous sommes appelées, et puisse Jésus-Christ agir en nous. »

. . . .

Le journal de Mme Hawkes, pendant les premières années de sa carrière chrétienne, manifeste quelquefois un trait particulier de son caractère naturel, savoir : une disposition à la mélancolie et au découragement, dont sa foi ne triompha complètement que plus tard. Pour un cœur

aussi profondément sensible que le sien, il ne fallait rien moins que l'action puissante de la grâce de Dieu, pour l'empêcher de succomber au douloureux accablement qui devait nécessairement accompagner des épreuves comme les siennes. Mais retournons à son journal :

« *Halloway, juillet.* — Avec quelle rapidité le plus sombre nuage peut voiler le plus beau soleil ! Une ancienne inquiétude est venue jeter tout mon être dans la plus grande agitation ! Puissent les enseignements de ce jour être aussi ineffaçables et aussi salutaires qu'ils ont été douloureux. Combien il y a dans ma position de détails pénibles qui ne sont connus que de Dieu et de mon cœur déchiré !

» *Broad-Marston*, 28 *octobre.* — Venue ici pour voir mon frère Henri mourant, mais il était trop tard, et je ne l'ai revu que dans son cercueil ! Pour ce qui regarde ce cher frère, il n'y a aucun sujet de s'affliger ; depuis trois ans il souffrait d'un mal très-douloureux, et il était prêt

pour le départ. Dans ses derniers moments, un ami lui ayant demandé s'il pouvait contempler la gloire vers laquelle il s'avançait, il a répondu avec beaucoup d'animation : « Je la vois ! je la vois ! » et, au bout de quelques instants, consacrés, à ce qu'il paraît, à une prière silencieuse, il s'est endormi en paix ! Oh ! que je puisse mourir de la mort des justes, après avoir vécu comme eux ! Et maintenant, non-seulement mes bien-aimés parents, mais, du moins j'en ai l'espérance, sept de mes frères et sœurs sont en possession de l'héritage céleste. Oh ! puissent ceux d'entre nous qui n'ont pas encore touché au port, y arriver sûrement. Béni soit Dieu, de m'avoir, dans sa miséricorde infinie et après un si long endurcissement de ma part, fait entendre sa voix d'amour ! Encore quelques luttes, encore quelques douleurs, et je rejoindrai mes bien-aimés parents, là où il n'y a plus ni péché, ni soupirs, ni larmes ! Hâte cet heureux jour, Seigneur, et, jusque-là, guide-moi de ton œil. Ne

permets pas que je poursuive plus longtemps des vanités trompeuses, mais fais-moi marcher droitement dans les sentiers de la droiture et de la paix !

» *Birmingham*, 1er *novembre.* — Je suis arrivée ici aujourd'hui pour voir ma chère sœur, qui est dans une grande douleur au sujet de la mort de son fils Charles. La maladie de cet enfant, qui a duré plusieurs semaines, a été accompagnée d'une circonstance très-angoissante. Quoique bien jeune, puisqu'il n'avait que dix ans, il a été permis au grand ennemi de l'attaquer pendant sa maladie d'une manière vraiment effrayante; mais, un peu avant sa mort, il est redevenu calme et joyeux. Sa mère lui ayant demandé alors pourquoi il était si heureux, il a répondu : « Parce que j'aime Dieu, et que je puis l'invoquer. »

» *Halloway*, *décembre.* — Je suis tombée dans un état d'âme où je n'éprouve point de consolation ; quelle peut en être la cause ?

» Dans le désir de ne pas paraître une

chrétienne sombre et morose, ne me suis-je point laissé entraîner à de la légèreté dans mes paroles et dans ma conduite ?

» Ne suis-je pas devenue moins scrupuleuse à l'égard de ce qu'on appelle les petites fautes ?

» Suis-je économe de mon temps pour en faire un bon usage, ou est-ce que je permets à des choses de peu d'importance de s'en emparer ?

» Est-ce que je consacre, chaque matin, autant de temps que précédemment à la lecture de la Parole de Dieu, particulièrement le dimanche avant le service public; ou est-ce que je deviens paresseuse, prenant pour prétexte la faiblesse de ma santé ?

» Ai-je soin de méditer, dans le recueillement et avec prière, les vérités que j'entends annoncer ou que je lis dans la Bible ? — Je pourrais m'adresser encore beaucoup d'autres questions, auxquelles je ne pourrais que répondre, comme à

celles-ci, par cette prière du péager : *O Dieu ! sois apaisé envers moi qui suis pécheur !*

» Une conscience *timorée* n'est pas désirable, sans doute, et Dieu ne nous demande pas de le servir avec la crainte d'un esclave, mais heureux le chrétien qui, lorsqu'il en est venu à être délivré de ce qu'on peut appeler avec raison *un excès de scrupule*, ne marche cependant pas avec témérité sur le terrain de la liberté, ne voyant que dans un demi-jour ses petites déviations de la droite ligne du devoir : *Servez le Seigneur avec crainte, et réjouissez-vous avec tremblement.*

» *Dimanche.* — Quel esprit distrait est le mien ! Mais, *mon âme, pourquoi t'abats-tu ?* puisque ton salut repose, non sur ce que tu peux accomplir, mais uniquement sur Celui qui, en s'offrant Lui-même en oblation, a satisfait pour tes péchés d'une manière parfaite. Il n'en est pas moins vrai qu'un esprit léger et distrait tend à arrêter les progrès spiri-

tuels; je dois donc être affligée de m'y sentir encore aussi disposée.

» Puissé-je être profondément reconnaissante de ce que l'intercession de Christ pour mon âme est continuelle. Elle fléchit le Père céleste, dans les moments où je ne puis prier moi-même !

» Je viens d'être fortifiée par une lettre de ma chère sœur. Il y a une espèce de triste consolation à savoir que d'autres ont eu à essuyer les mêmes épreuves spirituelles que nous. »

La lettre suivante paraît être celle à laquelle Mme Hawkes fait ici allusion :

« Birmingham, décembre 1791.

»...... Je ne connais pas de phases plus pénibles à traverser dans la vie chrétienne, que celles où il règne une sorte de *calme plat*, pendant lequel il nous semble que nous ne faisons aucun progrès. Lorsque l'orage gronde et que les vagues mugissent, c'est terrible sans

doute, mais alors l'âme est en travail, elle est poussée vers le port, et la réjouissante perspective vers laquelle elle s'avance lui donne du courage pour ramer contre les vents et la marée; mais nous devons nous remettre entre les mains du Seigneur, sachant que, comme Roi, Il veut régner sur son peuple.

» Il n'y a que trop de personnes qui, parce qu'elles possèdent une joie pareille à celle que vous avez goûtée, se croient avancées dans la piété, jusqu'au moment où elles sont appelées à s'humilier de leur petite foi. Les voies de Dieu, envers ses enfants, sont diverses. Quelques-uns goûtent une grande joie avant d'avoir expérimenté, dans toute son étendue, leur corruption naturelle, tandis que pour d'autres la joie du salut ne se fait sentir que plus tard. Laissons-nous conduire comme Dieu le juge le plus convenable, et ne lui prescrivons rien. Le sentiment de la joie du salut nous est accordé comme un cordial pour nous restaurer durant notre voyage, mais n'y

plaçons point notre confiance. Nous sommes toujours des créatures faibles, et nous devons nous attendre à en faire l'*humiliante*, mais *salutaire* expérience, chaque fois qu'il sera permis à Satan de nous attaquer. Pour nous faire la guerre, il se sert de tous les moyens possibles : de nos convoitises, de nos affaires, de nos penchants, de nos affections même. D'une manière ou d'une autre, il s'efforce sans cesse de nous empêcher *de courir vers le but*. Mais nous avons la foi pour bouclier, et nous serons sauvés dans toutes nos luttes par un exercice énergique de cette sainte foi..... »

Réponse de Mme Hawkes.

« Londres, décembre 1791.

» Je remercie de tout mon cœur ma chère sœur, de sa lettre. Elle a été, comme ses lettres le sont toujours pour moi, un cordial pour mon esprit abattu.

» Savoir que je suis sous la conduite du céleste Berger, devrait me reconcilier avec les difficultés du voyage, et cependant je suis souvent encore prête à perdre courage! Je crois me rappeler que lorsque le pauvre chrétien gravissait la colline des difficultés (1), la montée devint si rapide, qu'il fut obligé de se traîner sur ses mains et sur ses genoux. Dernièrement j'ai été réduite à employer le même expédient; mais béni soit Dieu qui me fait regarder en haut vers le but que je désire avant tout atteindre, quel que soit d'ailleurs le chemin qui y conduit! Je pense souvent à cette parole des Lamentations de Jérémie : *O Eternel! ne ferme point l'oreille à mon cri, afin que je n'expire point à force de crier.* L'Esprit nous soulage dans nos infirmités, et, ainsi que le dit Owen, il intercède au-dedans, tandis qu'un avocat puissant intercède au-

(1) Mme Hawkes fait ici allusion au *Voyage du chrétien vers la cité céleste*, de Bunyan.

dehors à la droite du Père. Avec un tel secours, combien est faible encore la foi qui s'abat !

» Priez pour moi, ma chère sœur, afin qu'il me soit donné de dire du fond de mon cœur, et pour toutes choses : *Ta volonté soit faite.* »

C'est par les lignes suivantes que Mme Hawkes commence l'année 1792 :

« 1er *janvier.* — J'ai entendu aujourd'hui le rév. Cecil prêcher sur ces paroles du psaume XXVII : *J'ai demandé une chose à l'Eternel et je la rechercherai encore, c'est que j'habite dans la maison de l'Eternel tous les jours de ma vie, pour contempler sa présence ravissante, et visiter soigneusement son palais.* »

» Fais-moi la grâce, ô Seigneur ! de n'oublier jamais les précieuses instructions de ce jour. Que la prédication de ton Evangile, semblable à la semence répandue dans une bonne terre, porte des fruits en abondance dans mon cœur. Que ta bénédiction repose sur moi durant l'année

que je commence aujourd'hui. Que je puisse dire à tout ce qui voudrait empêcher ou ralentir mes progrès spirituels : « Ne m'arrête point! Que, comme le Roi-prophète, je ne demande et ne désire *qu'une seule chose*, savoir : de pouvoir habiter tous les jours dans ta maison. »

» 10 *janvier*. — Je suis très-malade aujourd'hui, et si je ne me fais pas illusion, je crois pouvoir dire que j'éprouve un désir sincère *de déloger pour être avec Christ*. Mais je désire être soumise à tout ce que le Seigneur me destine, soit la vie, soit la mort. Je ne m'appartiens plus à moi-même, mais j'appartiens à Dieu par la création, par la rédemption, par l'adoption, et aussi parce que, malgré mon indignité et ma misère, je me suis donnée à Lui. Comment après cela oserais-je choisir entre la santé ou la maladie, entre le bonheur ou l'affliction, entre la vie ou la mort?

» 17 *février*. — Qui pourrait dire toutes les consolations contenues dans ces misé-

ricordieuses paroles : *Et quand il a mis dehors ses propres brebis, il marche devant elles, et elles le suivent, parce qu'elles connaissent sa voix. — Je leur donne la vie éternelle, et elles ne périront jamais, et personne ne les ravira de ma main. Mon Père, qui me les a données, est plus grand que tous, et personne ne les ravira de la main de mon Père.*

» Voilà qui est pour mon âme un *solide rocher*! L'ennemi, toujours vigilant, cherche à me ravir de ta main; mais, ô Seigneur! *souviens-toi de la parole donnée à ton serviteur, et à laquelle tu as fait que je me suis attendu : personne ne les ravira de ma main.*

» *Mars. — Mon âme s'est fondue d'ennui, relève-moi selon ta parole.* Ce jour a été un jour de pénible lutte. Si j'avais puisé à la source de toute force, pour trouver la force, si j'avais gardé ma bouche comme avec un mors, si j'avais combattu comme un bon soldat de Jésus-Christ, j'aurais triomphé; mais, n'ayant

rien fait de tout cela, l'ennemi a eu le dessus sur moi.... Que Dieu me donne de regarder sans cesse, non à l'épée qui me blesse, mais à la main qui la tient. Je dois me dire : « tel ou tel coup sévère qui m'atteint ne vient pas de l'homme, mais de mon Père céleste, qui *fouette tout enfant qu'il avoue.* » — Je suis bien convaincue qu'en toutes occasions, le chrétien est appelé à témoigner qu'il possède la charité *qui supporte tout et qui ne s'aigrit point.* S'il ne le fait pas, quelle différence y a-t-il entre lui et la cymbale qui retentit? Où est la gloire qu'il doit rendre à Dieu? Quelle preuve manifeste-t-il d'une sincère reconnaissance pour Celui qui l'a sauvé gratuitement, et en quoi ressemble-t-il à son Maître crucifié?... Je veux donc, au lieu de dire : c'est impossible! implorer l'assistance de cette puissante grâce par laquelle je puis toutes choses, même celles qui me sont le plus difficiles à accomplir. Je puis ne pas réussir à contenter l'homme, mais mon Sauveur n'est pas un

maître dur ; si je fais tous mes efforts pour lui plaire, j'y parviendrai.

» *Mars*. — Aujourd'hui j'ai échappé d'une manière miraculeuse à un grand danger. En me rendant seule en ville dans ma voiture, le cocher a été lancé hors de son siége par une violente secousse, et les chevaux effrayés se sont emportés, mais ils ont été arrêtés d'une manière providentielle, au moment où ils arrivaient près d'une carrière. « Mon âme, bénis l'Eternel qui a garanti ma vie de la fosse. »

» 10 *juin*. — Je lis avec beaucoup d'intérêt, et je l'espère avec avantage, l'ouvrage du docteur Owen, sur la gloire de Christ. Mon esprit est comme ébloui par la grandeur du sujet ; il me semble qu'il m'est donné de saisir un rayon de cette brillante lumière ; mais combien ma vue est encore bornée ! L'étude du glorieux caractère de Christ, surtout dans sa mission comme Rédempteur, est assez importante pour occuper mes pensées et captiver mon intelligence et mon cœur. En lisant le

livre admirable d'Owen, j'éprouve que mon esprit n'est pas encore assez familiarisé avec le sujet, pour saisir d'abord parfaitement toute la pensée de l'auteur. En conséquence, je lis un passage, et ce n'est qu'après m'être efforcé de le bien comprendre, que je passe au suivant, et j'espère que, faite de cette manière, ma lecture me sera vraiment profitable. En général, je crois que nous nous contentons trop d'une vue superficielle des choses. Ainsi, une vue générale des œuvres merveilleuses de la création confond notre intelligence; nous ne pouvons que nous écrier : « tout cela est prodigieux, admirable! » Mais si nous prenons un brin d'herbe, par exemple, ou le plus petit insecte, et que nous nous donnions la peine d'en étudier l'admirable structure, quel sera le résultat de cet examen, si ce n'est une conviction toujours plus profonde de notre ignorance naturelle; et si nous ne pouvons comprendre les choses terrestres, comment comprendrions-

nous les choses célestes, si ce n'est par l'enseignement du Saint-Esprit, et par l'emploi diligent et consciencieux des moyens qui sont à notre portée pour développer notre intelligence et notre cœur? Puissé-je désormais m'appliquer à connaître toujours mieux le caractère glorieux de Christ!....

» 21 *septembre.* — Je désire me souvenir avec humiliation de ma chute d'aujourd'hui. J'avais mis mon cœur à accomplir mon devoir, mais mes efforts n'ont pas été agréés; au contraire, j'ai reçu un blâme au lieu d'une approbation; j'ai perdu patience, *j'ai parlé légèrement de mes lèvres*, et j'ai prouvé par là que j'avais désiré plaire aux hommes plutôt qu'à Dieu. Je veux m'efforcer désormais de reconnaître mes fautes et de m'en humilier, plutôt que de chercher à m'en excuser en signalant celles d'autrui. Je frémis à cette question : suis-je semblable à Celui *qui, lorsqu'on lui disait des injures, n'en rendait point? — O Eternel! n'entre point en jugement avec ta servante.*

» 1er *janvier* 1793. — Toi qui connais toutes choses et qui sondes les secrets les plus intimes du cœur, tu sais que je ne désire point des richesses, des honneurs, ni même la cessation de mes épreuves; ce que je te demande, c'est que tu me donnes la portion de tes enfants, c'est que *tu te souviennes de moi, selon la bienveillance que tu portes à ton peuple*; c'est que tu me permettes, comme à Marie, de m'asseoir à tes pieds, ô Seigneur Jésus! afin que j'écoute attentivement ta voix.

» *Mars.* — Ce matin j'ai eu une conversation avec mon respectable pasteur, dans laquelle j'ai reçu de précieux enseignements. Ses paroles rafraîchissent et fortifient toujours mon âme : *Comme le fer aiguise le fer, ainsi l'homme aiguise la face de son ami.* (Prov., XXVII, 17).

« Tenez pour certain, m'a-t-il dit, que
» c'est par beaucoup de tribulations que
» vous devez entrer dans le royaume des
» cieux. Mais comme un père a compas-

» sion de ses enfants, ainsi le Seigneur a
» compassion de ceux qui le craignent,
» et Il ne permet jamais qu'ils soient
» tentés au-delà de leurs forces.

» Dieu veut que ses enfants possèdent
» la paix *intérieure*, quelles que soient
» d'ailleurs leurs circonstances *extérieures*.
» C'est pour cela que Jésus leur dit : *De-*
» *meurez en moi.*

» Donnez-vous de garde de l'erreur;
» sa portée est incalculable. Une fois
» qu'elle est entrée dans l'esprit, elle le
» ronge comme un cancer. L'erreur la
» plus dangereuse est celle qui se fonde
» en partie sur une vérité. Une demi-
» vérité est un mensonge. Toutes les er-
» reurs des diverses sectes religieuses
» sont provenues d'une fausse interpréta-
» tion de quelque vérité toute simple de
» l'Ecriture..... Une erreur ne vient ja-
» mais seule, elle est toujours accompa-
» gnée de mille autres. Burnet a dit : Tan-
» dis que l'incrédulité est la grande route
» de l'enfer, l'erreur en est le sentier. »

» *Garde-moi, ô Seigneur! comme la prunelle de ton œil. Sois pour moi comme est l'ombre d'un grand rocher dans une terre déserte.* Tout en me faisant jouir vivement des moyens d'instruction et d'édification qui me sont présentés, conduis-moi avant tout à toi qui es la source de la vie, afin que je m'y désaltère parfaitement

» *Mai.* — Je suis retenue chez moi depuis quelque temps par la maladie; mais le meilleur des consolateurs est avec moi, et jusqu'ici il m'a rendue capable de m'abandonner entièrement à sa volonté. Je ne désire rien, si ce n'est la grâce de pouvoir désormais consacrer mon cœur et ma vie à mon Sauveur, et d'avoir avec Lui une communion toujours plus intime. Si la souffrance peut contribuer à me faire du bien spirituellement, elle sera la bienvenue. Oui, tout est bien, tant que mon Rédempteur bien-aimé daigne demeurer avec moi.

» Je ne sais ce qui m'attend, mais mon

Père céleste le sait, cela me suffit..... Et Il fera tourner *toutes choses* à mon bien.

» 30 *mai.* — Le mois qui finit a été particulièrement difficile à passer. Non-seulement j'ai beaucoup souffert physiquement, mais ma foi a été mise à diverses épreuves; puisse chaque sujet d'angoisse être sanctifié pour moi, et le but du Seigneur entièrement atteint!

» 12 *Juin.* — Des nuages ont, pendant quelques semaines, voilé à mon âme les brillants rayons du soleil de justice. L'ennemi en a aussitôt profité pour m'assaillir. Mais grâces en soient rendues à mon adorable Soutien; je sens que, quoique le soleil se cache et que l'orage gronde, je suis fondée sur un rocher, et que je puis encore me tenir à la porte de la miséricorde et y frapper. O Seigneur! je me jette à tes pieds, je m'attache à ta croix, et j'y reste, jusqu'à ce que tu te sois rendu le maître de mes ennemis. Puissé-je te prier avec la persévérance de la pauvre veuve devant le juge inique, et te dire comme

Job : *Quand même Il me tuerait, je ne cesserais pas d'espérer en Lui.* Jusqu'ici, mes épreuves provenaient principalement de mes circonstances extérieures; de pénibles luttes intérieures y sont maintenant ajoutées!....

» Que la volonté du Seigneur soit faite. »

La perte de consolations sensibles, dont Mme Hawkes faisait alors la pénible expérience, est une épreuve à laquelle les chrétiens de tous les temps ont été sujets, et nous en avons des exemples frappants dans l'histoire de quelques-uns des saints hommes dont parle l'Ecriture sainte.

Le rév. Newton a dit à ce sujet : « Une » disposition d'esprit humble et soumise, » de la persévérance à profiter des moyens » de croître dans la grâce, un soin vigi- » lant à éviter toutes les occasions de » péché, un effort sincère pour glorifier » Dieu, et un regard fixé sur Christ, » comme étant *notre tout*, sont des preu- » ves certaines que l'âme prospère, lors

» même qu'elle est momentanément privée
» de consolations sensibles. »

Se réjouir dans le sentiment de la présence de Dieu et de sa communion, et s'affliger lorsqu'il l'a perdu, sont deux traits du caractère de tout vrai chrétien. Ceux qui ont goûté, dans les premiers temps de leur conversion, beaucoup de consolation et de joie, sentent d'autant plus profondément les temps de sécheresse spirituelle qu'ils sont appelés à traverser plus tard ; c'est là ce qu'éprouvait Mme Hawkes ; mais son âme avait soif de Dieu, et c'est dans son sanctuaire qu'elle cherchait et trouvait la force et la nourriture spirituelle dont elle éprouvait le besoin, ainsi que nous l'apprend son journal :

« 15 *août*. — Je remercie Dieu des occasions qu'Il me donne d'entendre sa Parole fidèlement annoncée. Au milieu de mes luttes intérieures et de mes épreuves du dehors, c'est elle qui console, rafraîchit et soutient mon âme. Béni soit Dieu ! de ce que je puis faire un appel

solennel à Celui qui me connaît, bien mieux que je ne me connais moi-même, et lui dire : *Tu sais toutes choses, tu sais que je t'aime;* tu sais que je ne désire rien autant que toi! que je renoncerais à tout, plutôt qu'à mon espérance en toi!..... Puisse la semence qui a été aujourd'hui répandue dans mon cœur, être arrosée de la grâce de Dieu, et puissé-je le louer bientôt d'avoir fait de nouveau luire sur mon âme la lumière de sa face!

» *Août.* — Combien nos dispositions intérieures sont mobiles! Elles sont pareilles à l'ombre et à la lumière passant sur la vaste plaine. Mais béni soit Dieu! notre salut ne dépend pas de *nos sentiments*, mais de ce que nous sommes greffés sur le vrai Cep, et de ce que nous demeurons en Christ. Sa réalité ne consiste pas dans nos impressions, mais dans une foi *simple* et *ferme* dans la miséricordieuse déclaration que Dieu nous fait, que *nul ne nous ravira de sa main.*

» *Dimanche.* — Je viens d'entendre prêcher le rév. Cecil sur ces paroles : *Et David faisait toujours des progrès, car l'Eternel, le Dieu des armées était avec lui* (2 Sam., V, 10).

» Oh! que dans toutes les circonstances de ma vie, je puisse avoir cette précieuse assurance, que *l'Eternel est avec moi!* Je lui rends grâces de ce que, dans son amour, Il a daigné me faire sortir du pénible état spirituel dans lequel j'étais depuis quelque temps.

» Il s'est de nouveau révélé à mon âme, comme le Seigneur qui pardonne toutes les iniquités, comme le bon Médecin qui guérit toutes les douleurs, et répand sur toutes les blessures l'huile et le vin de son amour.

» En faisant allusion au temps d'accablement spirituel par lequel je viens de passer, le rév. Cecil m'a dit :

« A l'école de Christ, nous apprenons à
» marcher avec Dieu, et nous l'apprenons,
» non-seulement lorsque nous ressentons

» l'influence vivifiante de l'Esprit saint
» sur notre âme, mais aussi lorsque Dieu
» nous voile sa face. Une douce assurance
» que nous sommes à Dieu n'est point
» incompatible avec des jours couverts de
» nuages, avec des tentations. *Nous gé-*
» *missons étant chargés*, dit l'Apôtre.

» Il y a un moment dans la vie de tout
» homme, où Dieu parle à sa conscience
» d'une manière particulière, et où Il lui
» adresse, comme jadis à ses apôtres,
» cette sérieuse question : *Et vous, ne*
» *voulez-vous point aussi vous en aller?*
» Le pécheur éprouve alors que devenir
» chrétien dans toute l'étendue du mot
» n'est pas l'affaire d'un jour; il se dit
» qu'il est un soldat et qu'il doit com-
» battre, et c'est surtout lorsque la tenta-
» tion, la persécution, ou l'épreuve fon-
» dent sur lui, qu'il entend retentir dans
» le fond de son âme la solennelle question
» du Sauveur.

» La joie du salut peut être momenta-
» nément perdue par le péché, autrement

» David ne se serait pas écrié après sa
» chute : *Rends-moi la joie de ton sa-*
» *lut.* Si nous jouons avec un péché,
» quel qu'il soit, la joie du salut nous est
» enlevée, car elle ne peut exister dans le
» cœur que lorsque la lumière de l'es-
» prit de Dieu y brille. La joie du salut
» est une joie sainte, calme, réfléchie;
» c'est une joie qui résiste à l'épreuve du
» lit de mort. »

» 30 *novembre.* — Les épreuves de ce mois ont été nombreuses. Outre celle d'avoir été retenue dans mon lit par la maladie, mon cœur a souffert au sujet d'un membre de ma famille qui m'est bien cher ! Oh ! que Dieu daigne, dans sa miséricorde infinie, le faire entrer dans *la vie !*

» Fais, Seigneur, que je n'abandonne jamais moi-même la source des eaux vives, pour retourner aux citernes crevassées qui ne contiennent point d'eau. Ta grâce seule peut m'en préserver ; qu'elle ne me soit jamais retirée, je t'en conjure ! Ne

permets pas que je contriste ou que j'éteigne ton bon Esprit. Oh! reprends ma vie, si je devais la consacrer au service d'un autre maître que toi! »

Peu après la maladie dont Mme Hawkes vient de parler, elle écrivait à Mme Jones les lignes suivantes :

« Halloway, décembre 1793.

» Je suis très frappée, depuis ma dernière maladie, du degré de formalisme et d'insensibilité dans lequel un chrétien peut tomber, tout en vivant au milieu de la plus brillante lumière; mais..... peut-être ne devrais-je parler que de mon insensibilité *à moi*, plutôt que de supposer qu'elle est commune à d'autres chrétiens. Je suis humiliée, lorsque je pense que tout en possédant de si nombreux priviléges, mes progrès sont encore si lents, si facilement arrêtés, et que mon cœur est encore si froid, si orgueilleux et si égoïste! Au lieu de n'être encore qu'un faible roseau, j'au-

rais dû croître comme un cèdre. Faut-il donc que je sente la mort tout près, pour m'y préparer réellement?...

» Durant ma dernière maladie, il m'a été donné de contempler l'éternité, sous un jour si sérieux, si saisissant, et, je l'espère, si profitable à mon âme, que c'est du fond de mon cœur que je dis : « Soyez désormais les bienvenues, souffrances et maladies, et ne me quittez pas, si c'est pour me laisser retomber dans mon insensibilité. »

» Quelle encourageante promesse que celle-ci : « *Je serai comme la rosée à Israël.* » Mon âme ne peut prospérer qu'autant qu'elle reçoit continuellement cette rosée bienfaisante.

» L'ennemi a fait dernièrement des efforts redoublés pour ébranler ma confiance, mais j'ai fait la bienheureuse expérience, que ceux qui bâtissent véritablement sur *la pierre vivante* peuvent être assaillis, sans doute, mais jamais renversés.

» Il y a encore en moi beaucoup d'écu-

me qui doit être consumée; je dois donc m'attendre à être souvent encore placée dans le creuset; mais, par la grâce de Dieu, je puis dire avec abandon : *Que ma volonté ne se fasse pas, mais la tienne !* »

Réponse de Mme Jones.

« Birmingham, décembre 1793.

» Je suis heureuse de voir, qu'au milieu des difficultés de votre vie spirituelle, vous avancez cependant. Rendons grâces à Dieu pour chacun des pas qu'il nous fait faire sur le chemin étroit qui conduit à son royaume. Tous nos découragements tiennent à notre incrédulité. Si le serpent nous blesse, le remède doit être appliqué à l'instant même. Faisons nos efforts, pour nous appliquer continuellement, par une foi simple et ferme, l'efficacité du sang précieux de Jésus-Christ, et ne laissons pas peser sur notre conscience le sentiment de péchés non pardonnés.

» Le Seigneur connaît toute notre faiblesse. Il porte les agneaux sur son sein, et Il conduit doucement ceux qui ne peuvent encore courir. Poursuivons notre course *regardant à Jésus*, et nous éprouverons que chaque regard porté sur Lui nous fera croître en force. L'incrédulité nous dit souvent : Ce n'est pas le moment de *regarder ;* c'est le moment d'écouter, de lire, de parler, d'agir, mais la foi lui répond : « Maintenant est le temps convenable. » Notre vie devrait être un continuel *maintenant*, pour contempler Christ.

» Dans l'une de vos précédentes lettres, vous me demandez quelle est mon opinion quant au désir de la mort : je crois qu'il est coupable de faire de ce désir un sujet de prières. La volonté de Dieu est meilleure pour nous que la mort, comme aussi elle est meilleure que la vie, même avec toutes les jouissances qu'elle peut offrir.

» La puissance de Dieu, comme *Père* plein d'amour et de fidélité pour consoler et fortifier ses enfants dans les épreuves

variées de leur vie, n'aurait point l'occasion de se manifester, si ceux-ci étaient à l'abri de toute souffrance. Saint Paul a dit: *Je me glorifierai très-volontiers plutôt dans mes infirmités, afin que la vertu de Christ habite en moi.* Ici, l'Apôtre est loin de désirer la mort comme délivrance de ses nombreuses épreuves!. . . . . . .
. . . . »

Dès le moment de sa conversion, Mme Hawkes prit une habitude dont elle ne se départit jamais dès-lors, savoir, de terminer et de commencer chaque année de son pélerinage terrestre par un examen consciencieux et humble de l'état de son cœur, et par une consécration nouvelle de tout son être au Seigneur. C'est ce que nous voyons par les lignes suivantes de son journal :

« 31 *décembre.* — C'est la volonté de mon Père céleste que je termine cette année dans une chambre de maladie. Durant ma réclusion, Il m'appelle d'une manière plus positive que jamais à écouter sa

voix et c'est dans son amour qu'Il me châtie. Si c'est sa volonté que je me rétablisse, pour m'embarquer de nouveau sur la mer orageuse de la vie, puissent les fraîches brises des côtes de Sion gonfler les voiles de ma barque et la pousser vers le port! Oh! puissé-je, soit dans la vie, soit dans la mort, n'avoir d'autre volonté que celle de mon Dieu!

» Lorsque je fais le compte des bienfaits sans nombre dont Dieu m'a comblée durant l'année qui finit, combien je me trouve encore ingrate! Ces redoutables paroles me font frémir: *Tu as été pesé à la balance, et tu as été trouvé léger.* O Seigneur! je reconnais que cette parole me concerne, et je serais réduite au désespoir, si tu ne me permettais de fixer mes yeux sur le sceptre d'or que ton Evangile me présente. Ma conscience parle, ses accusations sont nombreuses, mais je remets ma cause à mon adorable Avocat, et je contemple par la foi, *l'Agneau de Dieu qui ôte le péché du monde.*

» 1er *janvier 1794.* — *Comme les yeux des serviteurs regardent à la main de leur maître, et comme les yeux de la servante regardent à la main de sa maîtresse*, ainsi mes yeux regardent à toi, ô Seigneur! afin que dans ta miséricorde tu daignes me guider, me fortifier, et m'instruire durant cette année. Fais que je me consacre à toi, — que je ne me *conforme point à ce présent siècle, mais que je sois transformé par le renouvellement de mon entendement.* Viens à mon aide, lorsque des tentations m'assailleront; remplis-moi de sagesse lorsque des difficultés viendront encombrer mon sentier. Donne-moi de pouvoir garder ma bouche comme avec un mors, et conduis-moi toujours par ton Saint-Esprit.

» 4 *janvier.* — O toi! dans les mains paternelles duquel je remets mon âme, préserve-moi de ne connaître Christ que par l'intelligence, mais *qu'Il habite dans mon cœur par la foi.* Que je ne me contente pas d'être heureuse lorsque j'entends

parler de Lui, mais que je m'applique à le connaître d'une manière toujours plus intime et plus vivante. Que j'éprouve une continuelle frayeur de n'avoir que la forme de la piété, en en reniant la force, et que je n'attache de prix aux instructions qui me sont données, qu'autant que celles-ci sont accompagnées de l'enseignement intérieur du Saint-Esprit, qui seul peut les rendre efficaces.

» 12 *février*. — Ce matin, j'ai eu la visite de mon respectable pasteur, qui, avec une charité et une affection pleines de délicatesse, m'a donné quelques conseils bien utiles, et qui ont profondément touché mon cœur; mais il y a dans ma position plusieurs circonstances qui lui sont entièrement inconnues!... Ce qu'il m'a dit n'en contribuera pas moins, je l'espère, à m'ouvrir de plus en plus les yeux sur l'état réel de mon cœur, où tant de choses restent encore à faire! Puissé-je avoir toujours le témoignage d'une bonne conscience devant Dieu, c'est-à-dire une

conviction intime que je travaille à mon salut autant que l'imperfection humaine peut le faire. Hélas, ce n'est pas toujours le cas! Seigneur, aide-moi.

» *Février*. — J'ai beaucoup d'ennui au sujet de mes domestiques. Je suis tentée de m'irriter et de m'impatienter! Quand serai-je remplie des fruits de l'Esprit, qui sont *l'amour, la joie, la paix, la patience, la bonté, la foi, la douceur?* A moi appartient aujourd'hui la confusion de face. Seigneur! dans ta miséricorde, lave-moi et je serai nette.

» Plus nous sommes assaillis de difficultés et de soucis, plus nous devons faire d'efforts pour en triompher par un véritable esprit de prière et de recueillement. Oh! si je pouvais me conformer plus réellement à cette exhortation de l'Apôtre : *Ajoutez à votre science la tempérance; à la tempérance la patience; à la patience la piété; à la piété l'amour fraternel; et à l'amour fraternel la charité.*

« La tempérance chrétienne, dit le

rév. Wesley, s'étend à toutes choses, aux choses intérieures aussi bien qu'aux choses extérieures; elle nous est nécessaire pour le gouvernement de chacune de nos pensées et de chacune de nos affections. Une piété acerbe, sévère, est du diable. »

» *Mars.* — Très-occupée d'affaires domestiques..... Manqué de patience envers A... à cause de sa légèreté, mais je me suis rappelée bientôt combien ce défaut était autrefois un trait dominant de mon caractère. Je n'ai qu'à penser à mes innombrables défauts, et alors je ne pourrai manquer de support pour ceux d'autrui.

« Seigneur, fais que je sois rendue conforme à ton image et à ta ressemblance. » Voilà une prière qui renferme bien des choses et que mes lèvres (et mon cœur aussi, je l'espère) expriment souvent... Mais que signifie-t-elle, et comment deviendrai-je conforme à l'image de Christ?

» Sera-ce en tombant dans une silencieuse contemplation (pour laquelle j'ai peut-être quelque penchant), comme si je n'avais rien à faire qu'à attendre, dans une passive indolence, qu'un changement s'opère dans mon âme par quelque subite et irrésistible visitation du ciel, par quelque influence mystique agissant comme un charme sur mon cœur?... Non sans doute. Devenir conforme à l'image de Christ, c'est dire du fond de mon cœur ce qu'Il a dit Lui-même : *Je suis venu, non pour faire ma volonté, mais la volonté de Celui qui m'a envoyé.* C'est lorsqu'une occasion se présente de renoncer à moi-même et de me charger de ma croix, savoir le faire sans hésitation et de bon cœur ; c'est me montrer douce et humble au milieu des contradictions et des peines ; c'est pardonner comme Christ a pardonné ; c'est ne faire aucun cas des richesses et des honneurs de la terre, mais être *pauvre en esprit ;* en un mot, c'est porter les fruits de l'Esprit saint. Hélas ! que je suis humiliée. *Si tu prends*

garde aux iniquités, Seigneur, qui est-ce qui subsistera?

» 10 *mars.* — Durant toute la semaine dernière j'ai été retenue dans ma chambre par une grave indisposition... Mais je désire ne pas me préoccuper de mes souffrances physiques; elles ne sont rien tant que mon Sauveur est avec moi. Sa présence vaut mieux que la santé, mieux que la vie même! »

A peu près à cette époque, Mme Hawkes quitta momentanément Halloway pour faire à Broad-Marston sa visite annuelle. Désirant, avant son retour chez elle, visiter sa sœur à Birmingham, elle lui écrivit à ce sujet :

« Broad-Marston, mars.

» J'espère satisfaire bientôt le désir que j'éprouve depuis si longtemps de jouir un peu de la société de la meilleure des sœurs, de cette fidèle amie qui m'a été donnée par la bonté de Celui qui, toutes les fois qu'Il afflige, envoie en même

temps un adoucissement à l'épreuve. Je reconnais, avec actions de grâces et humiliation, que, non-seulement Dieu n'a jamais agi envers moi comme l'auraient mérité mes péchés, mais encore que, dans mille occasions, Il m'a témoigné une patience et un amour bien plus grands que je ne puis le comprendre! Aujourd'hui j'ai prié avec ferveur au sujet de notre réunion, afin que notre sentier à cet égard nous soit clairement tracé, et j'ai la confiance que s'il nous est réellement bon de nous voir maintenant, Dieu nous accordera cette joie. Dans cette circonstance, comme dans bien d'autres, je crains cependant de ne pouvoir suivre l'exemple que vous me donnez, qui est *d'abandonner* toute volonté propre; mais ce que je fais au moins, c'est de demander à mon Père céleste de me refuser le désir de mon cœur, s'il n'est pas *selon sa volonté*. Je me réjouis souvent à la pensée que je suis dans les mains d'un Dieu qui ne m'accordera rien de ce qui pourrait

m'être nuisible, et j'espère pouvoir toujours le bénir pour ce qu'Il me refuse dans sa sagesse aussi bien que pour ce qu'Il me donne dans son amour... Mon sincère désir est de croître sans cesse dans la connaissance de sa miséricorde, en même temps que dans celle de mon propre cœur, afin d'être à la fois humiliée du péché qui habite encore en moi, et réjouie par un sentiment toujours plus profond de l'amour et du pardon tout gratuit de mon Dieu.

» Lorsque le chrétien possède cette joie du pardon, il prie avec consolation; il lit la Bible comme un héritier lit le testament de son père qui le met en possession de tous ses biens, et qui lui permet de dire : Telle chose m'appartient, et telle autre encore m'appartient. Oui, c'est ainsi que le croyant peut s'écrier en lisant les Ecritures et les glorieuses promesses qu'elles renferment : Tout ceci m'appartient!

» Priez pour moi, ma chère sœur, afin

que je puisse le dire tous les jours plus, du fond de mon âme. »

Dieu accorda bientôt aux deux sœurs le désir de leur cœur. Pendant son séjour à Birmingham, Mme Hawkes fit, avec sa sœur, une visite à Mme de La Fléchère, veuve du rév. Jean de La Fléchère de Madeley.

Son journal rend compte de cette intéressante entrevue :

« *Birmingham*, 15 *mai.* — Mme Jones et moi nous sommes allées il y a quelques jours à Madeley. Après un petit voyage très-agréable, nous sommes arrivées à cinq heures à peu près, chez Mme de La Fléchère.

» Je me sentais pénétrée de respect, en même temps qu'humiliée, en pensant sous quel toit sacré je me trouvais; j'aurais volontiers pris ma place sur le seuil de la porte, car je me sentais comme indigne d'aller plus loin, mais j'oubliai bientôt le misérable *moi*, pour donner mon attention à de meilleures choses. En m'entretenant

avec Mme de La Fléchère, je me sentais sous une influence divine. Gloire à notre adorable Sauveur qui a daigné être présent au milieu de nous ! En présence d'une servante du Seigneur aussi fidèle et aussi avancée dans la vie spirituelle, je sentais que mon âme était tout à la fois rafraîchie et humiliée. Hélas, me disais-je, qu'ai-je fait jusqu'ici ? rien de plus que de sommeiller, me traîner, m'alanguir dans mon voyage vers la cité céleste. Seigneur, fais-moi *courir* vers le but qui est devant moi.

»Me parlant de la grande difficulté qu'elle avait habituellement à respirer, par suite d'un mal dont elle souffrait depuis longtemps, Mme de La Fléchère me dit qu'elle pensait que sa mort ne pouvait être éloignée, puis elle ajouta : « Il y a quelque temps que je fus atteinte d'une grave maladie à laquelle tous mes amis croyaient que je succomberais ; je le croyais aussi et j'étais joyeuse de ce qu'il paraissait être dans la volonté du Seigneur de me réunir



prochainement à Lui et aux chers amis que j'ai dans le ciel; mais ma maladie, prenant un tour inattendu, je vis que mon temps de repos n'était pas encore arrivé. Béni soit Dieu! je pus accepter avec joie sa volonté, soit pour la vie, soit pour la mort. Je sentis que cette volonté de mon Dieu était un doux oreiller sur lequel je pouvais trouver le repos et la sûreté en toutes circonstances. Oh! que c'est une bonne chose de s'abandonner à Dieu pour toutes choses! Une soumission entière à la volonté divine détruit mille tentations, et une confiance toute simple dans le Sauveur nous fait traverser *en paix* mille épreuves!... »

» Ayant parlé à Mme de La Fléchère de l'état de mon âme, elle me répondit simplement : « Allez à Jésus, ne vous laissez arrêter par rien. Lorsque vous sentez que vous avez péché, lorsque votre cœur a été froissé douloureusement, où pouvez-vous aller, si ce n'est à Jésus? Lui seul peut vous donner tout ce qui vous man-

que. Dans tous vos besoins, adressez-vous à votre Sauveur. »

» Après que notre respectable amie eut prié avec nous, et pour nous, nous lui dîmes adieu. Depuis longtemps je n'avais passé trois heures pareilles, et je regarde comme une faveur de Dieu cette entrevue avec sa fidèle servante. Puisse-t-elle avoir contribué réellement à mon bien !

» *Halloway*, 17 *mai*. — Me voici de retour chez moi, et séparée de nouveau de ma chère sœur. J'en éprouve un pénible vide; sa bonté, sa sympathie, son édifiante conversation, tout cela me faisait du bien. Seigneur ! rends-moi capable de regarder à toi, et de me réjouir sans cesse dans la certitude de ton grand amour. Fais-moi marcher *avec toi*, et daigne marcher *avec moi*, non-seulement lorsque tu fais briller ton soleil sur mon sentier, mais aussi lorsque s'élève la tempête. »

Bientôt après son retour à Halloway, le cœur si affectueux de Mme Hawkes fut mis

à l'épreuve : Mme Cecil avec laquelle elle était intimement liée, tomba soudainement et très-dangereusement malade, presque aussitôt après la mort d'un de ses enfants, charmant petit garçon de quatre ans, d'une intelligence remarquable et qui donnait les plus belles espérances. Les lignes suivantes du journal de Mme Hawkes témoignent qu'elle savait entrer dans l'esprit de ce précepte de l'Ecriture : *Pleurez avec ceux qui pleurent.*

« 28 *mai.* — Encore une épreuve bien angoissante dans la maison du serviteur de Dieu. Quelle époque solennelle !.... Affliction sur affliction ! O toi, qui, ainsi qu'un tendre père, as compassion de tes enfants, écoute les ferventes prières qui te sont adressées maintenant, et *préserve selon la grandeur de ta puissance ceux qui sont déjà voués à la mort !*

» 30 *mai.* — Après un mieux passager, les nuages semblent s'amonceler de nouveau ! Très-mauvaises nouvelles de la maison de mon cher pasteur ! Je porte

sans cesse sur mon cœur notre bien-aimée malade, et je dis : Seigneur, guéris-la par ta puissance! *Ce n'est pas volontiers que le Seigneur afflige les fils des hommes.* Tandis que le ciel est sombre, je me tiendrai dans la vigilance et dans la prière. Je supplierai le Seigneur de dire, comme autrefois à la mer en tourmente : *Sois tranquille.* Et à sa parole puissante le calme renaîtra. »

Dieu exauça miséricordieusement les nombreuses et ferventes supplications qui lui furent présentées. Le danger s'éloigna, et Mme Cecil ne tarda pas à entrer en convalescence ; mais la vive inquiétude que Mme Hawkes avait ressentie pendant la maladie de sa précieuse amie, lui laissa un ébranlement et une fatigue qui la confinèrent de nouveau pendant quelque temps dans sa chambre, ainsi que nous l'apprennent les lignes suivantes de son journal :

« *Juin.* — Nous sommes dans la première semaine des fenaisons, et des fenê-

tres de la chambre, où je suis retenue prisonnière par la souffrance, je jouis d'une vue délicieuse. Mon cœur est oppressé de peines secrètes, mais il n'en possède pas moins une joyeuse espérance. Il connaît un ami *qui aime en tout temps*, un ami qui est l'aide de celui qui est sans secours; — l'espérance de celui qui est sans espérance; — la santé du malade; — la force du faible; — la richesse du pauvre; — la paix de celui qui est dans l'angoisse; — le compagnon de celui qui est isolé; c'est à cet ami que je m'adresse, et il m'élèvera au-dessus de toutes mes craintes.

» 26 *juillet*. — Ma conscience me dit que quelques-unes de mes luttes intérieures récentes, sont provenues de ce que je n'ai pas donné une attention suffisante à ces paroles de mon adorable Maître : *Demeurez en moi. — Le sarment ne peut point de lui-même porter du fruit, s'il ne demeure attaché au cep.*

» 27 *juillet*. — Aujourd'hui, j'ai pu

aller entendre le rév. Cecil, qui a médité sur ces paroles : *Et Pierre lui répondant dit : Seigneur ! si c'est toi, commande que j'aille à toi sur les eaux* (Matth., XIV, 28).

« Cette requête de saint Pierre : *Com-*
» *mande que j'aille à toi sur les eaux*, nous
» a-t-il dit, était dictée par un sentiment
» d'amour pour Christ ; c'était l'expression
» d'un cœur dévoué. C'est comme s'il
» avait dit : « Seigneur, si c'est toi qui
» marches sur les eaux, fais que je ne
» sois point séparé de toi ! — Je veux y
» marcher avec toi ! — Là où tu es, je ne
» puis être qu'en sûreté ! »

» Si l'amour de Christ est vivant dans
» nos cœurs, nous suivrons notre Maître,
» sans craindre ni le feu, ni l'eau.... »
» Quoique saint Pierre ne nous soit point
» donné pour exemple quant à cette action
» en particulier et prise à la lettre, il
» n'en est pas moins vrai que son em-
» pressement pour se rapprocher de son
» maître est digne de notre imitation. Le
» croyant, dont le cœur ardent le pousse à

» se précipiter en avant, lorsqu'il s'agit de
» s'exposer à quelque danger pour l'amour
» de son Seigneur, est plus agréable aux
» yeux de Dieu que celui qui, tout en
» faisant, peut-être, une haute profession
» de christianisme, est craintif ou timide
» lorsqu'il faudrait agir, attendant que le
» soleil brille pour se mettre en route.
» Une foi véritable et un amour sincère
» rendent le croyant capable de lutter
» avec courage contre toutes les diffi-
» cultés......

» Lorsque nous avons un devoir diffi-
» cile à accomplir, une épreuve à suppor-
» ter, fixons les yeux sur le Seigneur,
» avec simplicité et persévérance..... Il
» arrive quelquefois aux chrétiens éprou-
» vés, de ne voir que leur épreuve; ils
» oublient que Christ est là; comme
» Pierre ils regardent aux vagues et per-
» dent de vue le Maître des éléments.

» Qu'ils se souviennent qu'il n'y a aucun
» danger ni aucune souffrance dont ils
» ne puissent avoir une bonne espérance

» d'être délivrés, si avec la main de la
» foi ils tiennent fermement la main de
» Christ..... »

» *Halloway*, 31 *décembre*. — Dans sa bonté, le Seigneur me permet de terminer cette année en paix. Si je voulais compter toutes les miséricordes qui m'ont été accordées durant l'année qui vient de s'écouler, et tous les péchés dont je me suis rendue coupable contre le Dieu saint, je remplirais un volume. Le Seigneur a agi miséricordieusement envers moi, et moi je me suis conduite d'une manière indigne envers Lui. Au nombre de mes péchés les plus noirs est mon ingratitude pour ses innombrables bienfaits. O Seigneur ! en portant mes regards sur le passé, je loue ta miséricorde et je déplore mes transgressions ; — j'adore ton long support, et je déteste mon ingratitude. Que cette année qui va disparaître emporte avec elle toutes mes folles préoccupations et qu'elles soient à jamais effacées de ton souvenir. Je viens à toi pour être lavée de nouveau dans le sang

de l'aspersion, afin que mon âme, purifiée de toutes ses souillures, puisse subsister devant toi, par Jésus-Christ, mon puissant avocat. *Le sang de Christ purifie de tout péché*, voilà ma ferme espérance ! Je puis donc m'endormir en paix, malgré le sentiment profond de mes nombreux péchés..... O Esprit saint ! répète à mon âme cette précieuse parole : *Le sang de Christ purifie de tout péché.*

» 1er *janvier* 1795. — Dans les moments où ma foi est réellement vivante, quelque difficile que soit mon sentier, je puis cependant m'écrier : « Rien de tout cela ne peut m'ébranler ; mon Sauveur m'a ordonné de lui abandonner toutes choses, et Il dit à ses enfants : *Ne soyez point en souci du lendemain.* Dans son amour, Il veut me donner dès ici-bas un vrai repos par la foi. Seigneur ! je me remets entre tes mains paternelles pendant cette nouvelle année : *Mon âme s'attache à toi. O Eternel ! ta miséricorde demeure à toujours ; tu n'abandonneras point l'œuvre de tes mains.* »

A peine Mme Hawkes était-elle entrée dans l'année 1795, qu'il plut à Dieu de la visiter par une crise de vives souffrances qui la tint confinée chez elle pendant près de deux mois. Durant cette année et la suivante, qui fut la dernière qu'elle passa à Halloway, elle n'écrivit que fort peu dans son journal, et la plupart du temps en caractères sténographiques. Les fragments qui en sont lisibles respirent tous un sentiment de profonde humilité. Sa contemplation de la majesté et de la sainteté de Dieu produisait sur son âme le même effet que sur celle des croyants de l'ancienne alliance, et elle s'écriait avec Esaïe : *Hélas ! c'est fait de moi, parce que je suis souillé de lèvres, et mes yeux ont vu le Roi, le Seigneur des armées !*

C'est dans ce sentiment de profond abaissement devant le Dieu *dont les yeux sont trop purs pour voir le mal*, qu'elle traçait les lignes suivantes :

« *Février.* — Je trouve que c'est une chose solennelle et importante que d'être

chrétien. Etre chrétien !... c'est bien réellement une *sainte* vocation !

» Il y a des moments dans la vie où Dieu fait briller, comme tout de nouveau, sa lumière dans les recoins les plus obscurs du cœur, afin d'y découvrir et d'en chasser tous les péchés secrets qui s'y trouvent encore. Des paroles ne peuvent exprimer ce qui se passe alors entre l'âme et Dieu, lorsqu'Il se révèle à elle comme *le Dieu saint et jaloux*. C'est un moment solennel que celui où Dieu somme l'intelligence, la volonté, le cœur, de venir déposer à ses pieds leurs idoles pour les livrer au feu qui doit les purifier ou les détruire ! Mais c'est ainsi que Dieu en agit à l'égard de tous ceux qu'Il s'est *formés pour lui-même*. — *Il émonde tout sarment qui porte du fruit, afin qu'il porte encore plus de fruit.*

» Les jeunes chrétiens comprennent peu le vrai sens de cette parole du Père céleste : *Mon fils, donne-moi ton cœur !* J'ai pendant longtemps *désiré* donner le mien, mais la grâce de Dieu a pu seule m'en ren-

dre capable. O Seigneur ! que la sainte flamme de ton amour consume toute la corruption qu'il recèle encore ; mais soutiens-moi, tandis que tu me feras passer au creuset ! Si je suis appelée à être un martyr vivant, accorde-moi la foi des martyrs ! Permets-moi d'avoir communion avec toi, et cela me suffira. Si cette maladie n'est pas à la mort, qu'elle soit à ta gloire, et fais que j'en sorte purifiée comme l'or ! »

C'est dans la même disposition que Mme Hawkes adressait à sa sœur les lignes suivantes :

« Halloway, février 1795.

» . . . .
. . . . . Je suis confondue de l'amour du Seigneur en m'envoyant des souffrances qui me sont *si nécessaires*.

» Dans quelques moments de faiblesse, il m'arrive parfois de m'écrier : « O Père des miséricordes, n'écrase pas un vermisseau ! Epargne *une feuille que le vent em-*

porte ! » Mais bientôt il m'est donné de pouvoir m'abandonner entre ses mains paternelles, comme le petit enfant entre les bras de sa mère.

» L'alliance éternelle que Dieu a faite avec nous par Jésus-Christ se révèle à mon âme avec une majesté et une importance toujours plus grandes, surtout lorsque je réfléchis que cette miséricorde infinie est accordée à une créature qui mériterait d'être bannie à jamais de la sainte présence de Dieu, plutôt que d'être mise en possession d'une espérance pleine d'immortalité !... »

Réponse de Mme Jones.

« Birmingham, février 1795.

» Ma chère sœur,

» Estimez les diverses épreuves qui vous arrivent, *comme un sujet de joie.*

» Par elles, Jésus-Christ daigne s'approcher de vous. — Il a sans doute à vous

communiquer quelque précieux secret, que vous ignorez encore, ou à vous faire part de quelque trésor que vos mains n'ont point encore touché.....

» Dieu est lumière, il est donc naturel que plus un mortel s'approche de Lui et apprend à le connaître comme un Dieu parfaitement saint, plus il soit pénétré du sentiment de sa corruption et de sa misère; mais cette conviction de son indignité ne doit jamais le jeter ni dans le doute, ni dans le découragement, ce qui serait une suggestion du grand ennemi de la vérité. *Jésus est venu pour sauver les pécheurs.* Cette simple parole est un bouclier propre à éteindre tous les dards enflammés du malin.

» S'il nous était possible de comprendre parfaitement quelle est la compassion, la puissance et l'amour de notre Sauveur, nous irions toujours à Lui comme à un ami riche et tout-puissant, dont la bonté n'a point de limites. Avec quelle liberté nous Lui confesserions alors toutes nos misères,

en contemplant le sang précieux, qui a coulé pour la purification de toutes nos souillures. Ne nous laissons point abattre, parce que nous découvrons encore en nous tant de mal; mais vivons dans un esprit de foi, de prière et de vigilance.

» *Celui* qui est plus fort que *l'homme fort et bien armé* veut prendre possession de notre cœur, et remportera *certainement* la victoire. Prions beaucoup l'une pour l'autre, afin que le Seigneur augmente notre foi, et que nous puisions abondamment, aux sources des eaux vives, l'eau qui guérit tous les maux et désaltère parfaitement... »

Il est impossible de n'être pas édifié par la joie et la sérénité chrétiennes exprimées dans les lettres de Mme Jones, que son énergie et sa foi rendaient si capable d'encourager et de soutenir l'esprit plus impressionnable de sa sœur. Celle-ci, au milieu de beaucoup de luttes et d'épreuves, *croissait*, cependant, *comme le palmier*. Si, durant les premières années de son pélerinage chrétien, elle *poursuivit son*

chemin en pleurant, *elle en revint*, plus tard, *avec chant de triomphe*, et tous ceux qui ont eu le bonheur de la connaître, peuvent rendre témoignage à la sérénité et à la douce gaîté qui distinguèrent toutes les dernières années de sa vie, alors même qu'elle avait à endurer les souffrances les plus aiguës et les plus continuelles. Cependant, à la paix et à la joie inaltérables que lui procurait sa foi, s'unissait une humilité qui, jusqu'à sa dernière heure, fut le trait le plus saillant de son caractère.

La manière consciencieuse dont elle mettait en pratique les instructions spirituelles qu'elle recevait contribua beaucoup, on n'en peut douter, à son développement religieux. La parfaite justesse de ses vues quant aux points de doctrine, et ses progrès journaliers dans un christianisme pratique, peuvent être attribués au zèle avec lequel elle profitait de tous les moyens de croître dans la grâce qui lui étaient offerts, et aux prières ferventes qu'elle adressait au Seigneur, afin qu'ils

portassent des fruits dans son âme. Elle possédait le signe le plus certain de la vie spirituelle, *la faim et la soif de la justice*, qui lui faisaient écouter et suivre en toute humilité la voix de Christ, soit qu'Il s'adressât à elle par sa Parole, soit qu'Il le fît par la bouche de ses serviteurs. Comme Marie, elle demeurait aux pieds de Jésus, et à elle pouvait s'appliquer cette parole de l'Eternel : *A qui regarderai-je ? — A celui qui est affligé, qui a l'esprit brisé, et qui tremble à ma parole* (Esaïe, LXVI, 2).

C'est par les lignes suivantes que Mme Hawkes termine l'année 1795 :

« *Jour de Noël.* — Je désire fixer les yeux de ma foi sur le glorieux fait que me rappelle ce jour solennel ! Puissé-je le contempler jusqu'à ce que je comprenne la profondeur de l'abîme où je suis tombée ! Grâce au secours de l'Esprit saint, je sens jusqu'à un certain degré ce qu'est pour moi le Sauveur adorable, et je joins ma faible voix à celles de l'armée céleste en

disant : *Gloire soit à Dieu dans les lieux très-hauts, — paix sur la terre, — bonne volonté envers les hommes!*

» Sois le bienvenu, Soleil de justice! Sans toi, que ce monde aurait été lugubre pour des millions d'âmes!...

» 1er *janvier* 1796. — O Eternel! mes yeux sont sur toi, afin que tu m'envoies ton secours pour commencer et poursuivre cette nouvelle année, et pour combattre contre le monde, la chair et le malin.

» Rends-moi capable *d'endurer les travaux comme un bon soldat de Jésus-Christ.*

» Satan voudrait quelquefois me cribler comme on crible le blé, et me réduire en poussière. O Seigneur! ne permets pas que ma foi défaille. *Ecoute ma voix, et que tes oreilles soient attentives à la voix de mes supplications!*

» 3 *mai.* — Le moment actuel de mon pélerinage est particulièrement difficile. Je suis dans des circonstances angoissantes. Puissé-je souffrir et combattre courageusement! »

Dans le mois de septembre suivant, la santé de Mme Hawkes exigeant les bains de mer, elle se rendit à Douvres, accompagnée de Mme Jones; mais les inquiétudes qui avaient eu déjà une si fâcheuse influence sur sa santé l'y accompagnèrent. Elles ne provenaient point d'une cause imaginaire. Depuis longtemps elle voyait des nuages s'amonceler sur sa tête : les affaires de M. Hawkes étaient menacées des plus sérieux embarras, et l'orage qu'elle prévoyait ne tarda pas à éclater. A son retour de Douvres, dans le mois d'octobre, elle apprit que M. Hawkes ayant imprudemment autorisé un de ses amis, spéculateur malheureux, à tirer sur lui des traites considérables, sa fortune se trouvait irréparablement perdue, et que Halloway serait très-probablement englouti dans le naufrage général.

Elle exprime d'une manière touchante dans son journal son impression dans ce moment douloureux :

« *Halloway*, 20 *octobre*. —Je suis dans

une disposition d'esprit particulièrement sérieuse. J'éprouve beaucoup d'angoisses morales; mais j'aime mieux pleurer avec le visage tourné vers le ciel, que de me réjouir dans la voie large dont la fin est la mort.

» J'espère que je suis disposée à souffrir volontiers et à soutenir le combat, quelque rude qu'il puisse être. Je tremble, il est vrai, lorsque je vois approcher l'épée à deux tranchants; mais je désire m'abandonner entièrement entre les mains de mon grand Médecin, afin qu'Il fasse de moi ce qu'il lui semblera bon; et Celui qui sonde les cœurs et les reins voit que ce désir est sincère. — Mes péchés sont en plus grand nombre que les cheveux de ma tête, et je n'en pourrais supporter la vue si je ne saisissais pas l'espérance qui m'est présentée dans l'Evangile. C'est là que je puise en tous temps une solide consolation, et que je trouve *une ancre sûre et ferme*, sur laquelle je puis m'appuyer et m'endormir en paix au milieu de la tempête : *Qui*

intentera accusation contre les élus de Dieu? Dieu est celui qui justifie. — Qui condamnera? Christ est celui qui est mort, et, qui plus est, qui est ressuscité. »

Mme Jones, craignant avec raison que l'agitation et les scènes pénibles, dont elle pressentait que Halloway serait inévitablement le théâtre dans ce moment critique, eussent une fatale influence sur la santé déjà fort ébranlée de sa sœur, manifesta le désir de lui trouver à Londres un abri dans quelque maison amie, jusqu'à ce que l'orage fût passé. Elle trouva ce qu'elle cherchait auprès de M. et de Mme Cecil, qui tous deux témoignèrent une joie touchante de recevoir sous leur toit l'amie affligée à laquelle ils étaient unis par le double lien de la foi et de l'affection.

CHAPITRE IV.

SON SÉJOUR DANS LA MAISON DU RÉVÉREND CECIL.

(1796-1802.)

Pendant les six années que Mme Hawkes venait de passer à Halloway, cette jolie retraite lui avait offert beaucoup de sujets d'intérêt et de douces distractions. Elle avait aussi pu s'y livrer à son goût prononcé pour la lecture et l'étude, et satisfaire sa soif de développement religieux et intellectuel. Elle y avait pris l'habitude, autant du moins que sa santé le lui permettait, de se lever, durant toute l'année, à cinq heures du matin, ayant soin, l'hiver, de faire préparer son feu la veille, afin de pouvoir l'allumer elle-même le matin avant que personne fût réveillé dans la maison, et c'est ainsi qu'elle acquit des

connaissances qui lui furent d'une grande utilité plus tard, et contribuèrent certainement à lui faire supporter avec courage les privations auxquelles elle fut appelée.

Aimant beaucoup la campagne, elle s'était accoutumée à prendre intérêt à toutes les petites scènes champêtres qui se passaient sous ses yeux, et jouissait de la plus simple fleur qui s'épanouissait dans son parterre, tandis que la bienveillance de son caractère, ainsi que son active et ingénieuse charité, lui faisaient trouver du bonheur à contribuer au bien temporel et spirituel de tous ceux dont elle était entourée. Mais cette retraite chérie devait lui être enlevée, et après six mois d'une pénible incertitude, pendant lesquels on espéra, mais vainement, que les affaires de M. Hawkes s'arrangeraient, la maison de Halloway fut vendue, avec tout le terrain qui en dépendait, de sorte que Mme Hawkes fut appelée à renoncer à tous les comforts et à tous les agréments dont elle avait joui jusqu'ici et se trouva sans asile !

Les lignes suivantes de son journal expriment l'esprit dans lequel elle supporta ce brusque et douloureux changement de position :

« *Avril* 1797. — Loin de succomber sous le coup qui me frappe, je dois m'écrier : « Que Celui qui veut purifier ma foi accomplisse son œuvre, alors même que la fournaise devrait être chauffée, pour cela, sept fois davantage. Que toute l'écume soit consumée, et que je sorte du creuset purifiée comme l'or. Seigneur ! rends-moi capable d'endurer le châtiment, d'en comprendre le but, de le recevoir *volontiers*, quoique je sois blessée au vif ! « *Lorsque mon cœur se pâme, conduis-moi sur cette roche qui est trop haute pour moi.* »

M. Hawkes passant pour un homme riche, la fortune de sa femme ne lui avait point été reconnue et fut par conséquent engloutie dans la ruine générale à la suite de laquelle Mme Hawkes se trouva sans aucun moyen d'existence. Mais par le moyen même de cette détresse elle fut bé-

nie et devint une bénédiction pour la famille au milieu de laquelle la main toute miséricordieuse de la Providence trouva bon de la placer. Aider Mme Cecil, dont la santé était fort délicate et la famille nombreuse, devenir l'institutrice dévouée de ses enfants, en un mot accomplir tout ce qu'un sentiment de profonde et chrétienne affection peut dicter, fut sa tâche constante, jusqu'au moment où de cruelles souffrances vinrent la confiner dans une chambre de maladie.

Durant les six années que Mme Hawkes passa dans la famille Cecil, elle fit chaque année des séjours plus ou moins prolongés soit à Portsmouth soit dans l'île de Wight, où M. Hawkes demeurait quelquefois, soit enfin à Birmingham. Elle n'écrivit que rarement dans son journal pendant l'année 1797; elle y écrivit de nouveau assez fréquemment pendant les années suivantes :

« *Londres, janvier* 1798. — Je voudrais reprendre l'habitude d'écrire mon journal, mais j'ai l'esprit encore trop absorbé pour

le faire avec détails. Durant l'année dernière, j'ai eu tellement à lutter contre les vagues, que c'est à peine si j'ai pu tenir ma tête au-dessus de l'eau, et quoique l'orage se calme, je n'en navigue pas moins encore sur une mer agitée. *La crainte et le tremblement sont tombés sur moi.* Je suis reconnaissante de ce que ma foi n'est pas entièrement défaillie. Je m'empare quelquefois d'une promesse comme l'enfant qui, dans une sombre nuit, saisit la main de son père qu'il ne voit pas, mais que sa crainte lui fait serrer d'autant plus fortement. Pouvoir saisir la main toute-puissante de Dieu, quelle immense grâce!

» 10 *janvier.* — *Quand mon père et ma mère m'auraient abandonné, toutefois l'Eternel me recueillera.* J'ai fait la bienheureuse expérience de cette fidélité du Seigneur. Après la terrible tempête qui a balayé tout ce qui faisait le charme de mon existence, Il m'a fait trouver un abri et des amis précieux! Rien ne peut égaler l'affection dont je suis l'objet dans cette

maison chrétienne. Combien de personnes ont mes épreuves sans avoir mes consolations !.... »

Tout en reconnaissant les compensations pleines de miséricorde qui lui étaient accordées dans ses épreuves, Mme Hawkes n'en sentait pas moins profondément tout ce que sa position actuelle avait de douloureux, et ce sentiment lui causait parfois une tristesse, dont sa foi, et la touchante sympathie dont elle était entourée, ne pouvait la faire toujours triompher. Les lignes suivantes nous le prouvent :

« *Février*. — Oh ! ma retraite chérie, mes prés fleuris, mes frais ombrages, que de douces et paisibles jouissances ne m'avez-vous pas données, et comment me faire à la pensée que je vous ai quitté pour jamais !.... Je vous visite souvent en imagination ; je me reporte à l'heure où, en prenant possession de Halloway, je consacrai à Dieu ma demeure. Je repasse aussi dans mon souvenir quelques-unes des épreuves que j'ai eu à y endurer. J'en

ai eu beaucoup.... mais les plus amères étaient adoucies par tant de miséricordes et de bienfaits de la part de mon Dieu, que j'aurais dû alors n'éprouver que de la reconnaissance, et, au lieu de cela, j'ai souvent murmuré! »

En voyant Mme Hawkes conserver un souvenir si vif des bienfaits que Dieu lui avait accordés au milieu d'une vie semée d'épreuves, nous pensons que l'un des buts de Dieu, lorsqu'Il afflige ses enfants, est de les porter à se rappeler avec une profonde reconnaissance les voies miséricordieuses du Seigneur envers eux, dans le passé, et à y réfléchir sérieusement. Chaque adoucissement que Dieu envoie aux souffrances d'une créature qui ne mérite que l'enfer, chaque goutte de miel qu'Il répand dans sa coupe amère exige de sa part ce *sacrifice de louanges* dont, sous aucun prétexte, elle ne doit se dispenser, quel que soit d'ailleurs le fardeau de douleurs qu'elle soit appelée à porter ici-bas, se souvenant que *ce sont les gratuités de l'Eternel qui*

font qu'elle n'a point été consumée, parce que ses compassions ne sont point taries, et qu'elles se renouvellent chaque matin.

Si le châtiment semble d'abord être non *un sujet de joie, mais de tristesse*, il produit plus tard *un fruit paisible de justice à ceux qui sont exercés par son moyen.*

Celle dont nous racontons la vie en est un exemple frappant. Nous retournons à son journal :

« 24 *mars*. — Mon respectable pasteur me disait hier : « Comme son maître, le » disciple est appelé à *remporter la vic-* » *toire sur le monde*. Il le fait en se sou- » mettant aux pénibles dispensations de » son Dieu avec patience et résignation, » *regardant à Jésus*. Etre dans l'épreuve, » et savoir nous conduire chrétiennement » dans l'épreuve, sont deux choses. Christ » nous enseigna lui-même de quelle ma- » nière nous devons recevoir la coupe de » la souffrance. *Apprenez de moi*, nous » dit-il. Voyez comment j'ai pris une » coupe bien plus amère que la vôtre. Je

» l'ai bue environné d'obscurité et aban-
» donné de mon Père.....

» En passant par la fournaise, nous
» recevons d'utiles leçons : nous appre-
» nons à nous voir tels que nous sommes
» réellement, des criminels condamnés;
» à nous convaincre du néant de ce monde
» et de son insuffisance, et à comprendre
» que les choses même qu'il nous est per-
» mis d'aimer, nous les aimons trop et
» les mettons souvent dans notre cœur à
» la place de Dieu. »

» *Birmingham, mai.* — Certainement la bonté et la miséricorde de l'Eternel m'accompagnent tous les jours de ma vie! Ma chère sœur et sa famille me témoignent plus d'affection que jamais. O puissé-je vivre au jour le jour sans m'inquiéter du lendemain!... Je jouis ici de beaucoup de tranquillité. »

A cette époque, Mme Hawkes aurait beaucoup désiré entreprendre quelque occupation qui, en fournissant à ses besoins, la mît dans une position indépen-

dante. Cette idée la préoccupait beaucoup. Elle eut, pendant un moment, la pensée d'ouvrir un pensionnat de jeunes personnes, mais la réalisation de ce plan présentait beaucoup de difficultés particulières à sa position. Y fait-elle allusion ici dans son journal, ou veut-elle simplement parler de l'inquiétude que lui causait l'état des affaires de son mari et son avenir? c'est ce qu'il est impossible de décider.

« *Juin.* — Une lettre que je viens de recevoir, touchant des plans pour l'avenir, a fait naître dans mon cœur une armée de préoccupations et de soucis. Je ne puis que m'écrier avec Josaphat : *O Eternel! mes yeux sont sur toi*, sur toi pour être dirigée, soutenue et protégée!... Pourquoi serais-je abattue et découragée, puisque je sais que mon Sauveur promet d'accomplir sa force dans l'infirmité?

» *Août.* — Quelqu'un a dit avec raison : dans la solitude nous apprenons ce que nous devrions être, mais dans la vie active nous apprenons à connaître ce que

nous sommes *réellement ;* j'en fais journellement l'expérience.

» Dans ma vie actuelle, comment est-ce que je supporte des privations, des mécomptes, des difficultés, dont je croyais autrefois pouvoir triompher si facilement? Comment est-ce que je supporte le brisement de ma volonté? Quel est le sentiment que j'éprouve sous la lourde montagne d'obligations où je suis placée. Dans la vie plus active et plus fatigante que celle à laquelle j'étais habituée, ai-je soin de me réserver des moments particuliers pour la prière secrète, qui est la respiration de l'âme? Est-ce que j'accomplis toute ma tâche avec joie? Suis-je toujours dans une disposition douce, aimable et sérieuse? Si je ne puis encore *me réjouir* de mes épreuves, est-ce que je m'y soumets, du moins entièrement et de tout mon cœur, en disant : *l'Eternel l'avait donné, et l'Eternel l'a ôté, que son saint nom soit béni?*

» *Cowes, île de Wight,* 20 *août.* — Me

voici dans un lieu entièrement nouveau pour moi. J'y suis, *comme le passereau qui est seul sur le toit.*

» J'ai sous les yeux une scène magnifique ; je suis entourée de beaucoup de visages étrangers, mais aucun ne parle à mon cœur. Je suis semblable à un naufragé, mais il me reste une planche de salut qui m'empêche d'enfoncer dans l'abîme. Quel privilége immense que celui de posséder une telle planche !

» 2 *septembre.* — Oh ! quels dimanches on passe ici ! Quelle église que celle où Christ n'est pas prêché ! Quelle plante peut prospérer là où ne coule pas *l'eau vivifiante ?* Qui peut être guéri, là où il n'y a pas de Bethesda ? Je comprends maintenant quel était le sentiment de David lorsqu'il composa le psaume LXXXIV.

» 15 *septembre.* — Voici ma leçon pour ce jour : humiliation, et non découragement ; silence et résignation, et non impatience ; une paisible confiance en Dieu, ne contestant point avec ses dispensations ;

ne disant point : parce qu'il fait nuit, « le matin ne viendra jamais ; » mais disant plutôt : « mon âme, espère en Dieu ! » Telle est la leçon que je cherche à apprendre depuis bien des années, mais je n'en suis encore qu'à l'*a b c*.

» 3 *octobre*. — Aujourd'hui est un jour de réjouissance, au sujet de la victoire de Nelson. Mais tandis qu'une multitude se livre à une joie bruyante, combien de personnes qui gémissent sous le fardeau de quelque peine secrète ! Quant à moi, je suis dans les eaux profondes, et je sens mon cœur défaillir en pensant à l'avenir ! Je me souviens du temps où, pour distraire mon cœur oppressé par le chagrin, je courais au théâtre, au bal ou à la promenade, pour respirer un moment à l'aise et m'efforcer de ne plus penser. Mais, hélas ! je n'en éprouvais qu'un soulagement trompeur et passager après lequel mon fardeau ne me paraissait que plus lourd. Je n'ai connu de vrai soulagement, que lorsque j'ai appris à aller à Celui qui a

dit : *Venez à moi, vous tous qui êtes travaillés et chargés, et je vous soulagerai.*

» *Portsmouth*, 30 *octobre.* — Des différentes routes qui s'ouvrent devant moi, je ne sais décider quelle est la meilleure. Mon premier et mon plus cher désir est de suivre le sentier *droit*, le sentier que mon Père céleste veut que je suive. Puissé-je imiter la veuve dont parle l'Evangile, laquelle criait jour et nuit pour être secourue. Comme elle, j'ai besoin de crier jour et nuit pour obtenir la foi dans le secours de Dieu, pour les choses qui concernent mon âme aussi bien que pour celles qui se rapportent à mes intérêts temporels. »

Dans le mois de novembre, Mme Hawkes retourna à Londres, où son affection et sa sympathie chrétienne eurent bientôt l'occasion de se montrer pendant la dangereuse maladie dont le rév. Cecil fut atteint l'hiver suivant, et qui menaça de l'enlever à sa famille et à son Eglise. Le dévouement de Mme Hawkes, dans cette dou-

loureuse circonstance, fut d'un secours et d'une consolation inexprimables pour Mme Cecil, malade elle-même.

Les lignes suivantes, adressées par Mme Hawkes à une amie, durant cette épreuve, prouve quelle vive part elle y prenait :

« Londres, janvier 1799.

» Depuis mon retour ici, j'ai été témoin d'une grande douleur que j'ai partagée vivement. Notre cher pasteur a été déclaré, par les médecins, atteint d'une dangereuse maladie, et dès-lors nous n'avons plus eu en perspective que sa mort. Vous comprendrez facilement la tristesse qui s'est emparée de nos cœurs, et la douleur de notre si chère Mme Cecil ! C'est la première fois que je suis témoin d'une scène pareille. Je regarde comme un grand privilége d'être auprès de nos amis dans ce moment, et j'espère en retirer d'importantes leçons. Un lit de maladie et de mort est un spectacle plein d'instruction et de

solennité, et qui manifeste d'une manière évidente quelle est la réalité et le prix de la vraie piété. Quel tableau admirable à contempler que celui d'une âme heureuse, paisible et résignée, au milieu des souffrances et des circonstances extérieures les plus angoissantes! Balaam pouvait bien dire : *Que je meure de la mort des justes.* Puissions-nous ajouter et vous et moi : que ma vie soit semblable à la leur, car c'est la seule vie véritablement heureuse. »

La maladie de M. Cecil ne fut point à la mort. Au bout de trois mois de souffrances il plut à Dieu de le faire entrer en convalescence, et de lui permettre de reprendre son ministère.

Dans le mois de juillet Mme Hawkes fut appelée de nouveau, par des devoirs de famille, à se rendre dans l'île de Wight. C'est la veille de son départ qu'elle écrivait dans son journal :

« *Juillet.* — Je suis appelée, par la Providence, à me remettre en route. Je

partirais plus tranquille, si je laissais cette chère famille (à laquelle je me sens liée par mille obligations) en meilleure santé, et cependant, quel bonheur de ne pas laisser ici, comme j'ai eu tant de raisons de le craindre un moment, une veuve, six orphelins, et une Eglise désolée! Adieu..., au moins pour un temps, paisible demeure! Que la rosée du ciel se répande sur toi chaque jour. Ici, j'ai, pour ainsi dire, oublié mes peines. *J'étais étrangère,* et mes précieux amis *m'ont recueillie* pour l'amour de Celui qui a dit à ses enfants : *En tant que vous avez donné un verre d'eau froide à l'un de ces petits qui croient en moi, vous me l'avez donné à moi-même.* Puisse le Dieu des miséricordes leur donner la récompense que nul autre ne peut leur donner.

» *Cowes,* 9 *juillet.* — J'avoue, à ma confusion, que je n'accepte pas encore dans un esprit de parfaite soumission et de renoncement véritable, la vie nomade à laquelle je suis appelée depuis quelque

temps. O mon bien-aimé Sauveur! fais-moi trouver la paix *en toi!* Tu peux dire à mon cœur, comme autrefois à la mer agitée : *Sois tranquille.*

» Je sens que je suis encore trop soucieuse du lendemain. Je veux tâcher de m'embarquer courageusement et avec foi sur l'Océan profond et mystérieux de la vie, comme je l'ai fait hier sur une mer orageuse pour passer de Portsmouth ici. Le vaisseau paraissait en grand péril; nous étions ballottés d'un coin à l'autre, élevés parfois sur les vagues mugissantes, puis soudainement comme précipités dans l'abîme. Autour de moi, je ne voyais qu'épouvante, nous n'avions d'autre ressource que celle de nous abandonner à Dieu. C'est ce que je veux faire aussi au milieu de mes épreuves; les vagues se succèdent, mais je veux me remettre, avec tout ce qui me concerne, entre les mains de Celui *qui a tout bien fait.*

» *4 août.* — La privation où je suis ici des douces réunions du culte dans le

sanctuaire est une épreuve difficile à supporter. O Seigneur ! fais-moi entendre ta voix de pardon ! ta voix d'encouragement et de relèvement ! Fais-moi entendre ta voix comme à Lazare (Jean, XI, 43) ! Fais-moi entendre ta voix comme à Marie (Jean, XX, 15-17) ! Fais-moi entendre ta voix comme au disciple bien-aimé (Apoc., I, 17, 18) ! Fais-moi entendre ta voix comme à ta brebis (Jean, X, 27) ! Fais-moi entendre ta voix comme je l'ai entendue dans de meilleurs jours, car *ta voix est douce.* Elle est douce dans ton sanctuaire, dans ta parole, dans le secret de mon cabinet, dans les voies de ta Providence, dans mon cœur !...

» 1er *septembre.* — Il m'est très-facile d'aller à un médecin et de lui raconter mes souffrances et mes maux, de lui dire que j'ai une confiance parfaite en son habileté et de lui demander de me traiter; mais lorsqu'il me prescrit des remèdes amers, lorsqu'il me soumet à des opérations douloureuses, lorsqu'il m'ordonne

un régime sévère, il ne m'est plus aussi facile qu'il me le paraissait d'abord de lui obéir volontiers.

» Quoique fort souffrante, j'ai renvoyé de jour en jour de prendre un remède qui m'était ordonné, afin de n'avoir pas le désagrément de l'avaler.

» C'est ainsi que j'en agis souvent avec mon céleste Médecin. Je lui expose ma maladie; je lui dis : « A moins que tu ne me guérisses, mon âme doit mourir. » Je fais mes efforts pour m'abandonner à lui sans réserve. Je le fais avec toute la sincérité dont je suis capable, et j'en éprouve déjà du soulagement. Mais lorsqu'Il me présente un breuvage amer, est-ce que je le prends? Est-ce que je me soumets volontiers à la lancette ou au feu? Est-ce que j'accepte les privations nécessaires? Est-ce que je renonce à moi-même? Est-ce que je me charge chaque jour de ma croix pour suivre Christ? Hélas!... si je ne fais pas cela, il ne me sert à rien de demander la guérison.

» Celui dont le cœur est partagé et dont la conduite journalière n'est pas d'accord avec ses prières, se séduit lui-même.

» *Portsmouth*, 3 *septembre*. — Je suis revenu ici avec M. Hawkes. Ta puissance et ta bonté, ô mon Sauveur, paraissent d'autant plus admirables lorsque tu les manifestes dans des cas où le bras de la chair ne peut être d'aucun secours! Agis pour moi dans mes perplexités présentes. Fais pour moi ce que toi seul tu peux faire, et daigne te souvenir que je ne suis que poudre et que cendre! »

Il a été fait mention plus d'une fois de la mauvaise santé de Mme Hawkes; il paraît que ce fut alors que commença à se manifester la douloureuse maladie (une grosse tumeur intérieure) dont elle souffrit pendant le reste de sa vie.

C'est à cela, sans doute, qu'elle fait allusion dans les lignes suivantes de son journal :

« *Portsmouth*, 10 *septembre*. — Aujourd'hui j'ai plusieurs sujets d'inquiétu-

des : la crainte d'une maladie cruelle, des angoisses intérieures, un avenir difficile, quant à nos affaires temporelles. Mais c'est le *péché* et non la *souffrance* qui est le grand mal. »

Dans le mois de novembre, Mme Hawkes retourna à Londres, auprès de ses amis. A cette époque elle parle souvent de ses souffrances physiques :

« *Londres, octobre.* — Mes souffrances sont d'un genre bien particulier et bien menaçant. Tandis que j'ai l'apparence de la santé, j'éprouve les douleurs les plus aiguës, et qui ne sont, le plus souvent, connues que de moi.

» Ces souffrances, c'est humiliant à reconnaître, me rendent parfois irritable et impatiente. Sûrement, je ne pourrais trouver nulle part ailleurs dans ce monde, des amis qui voulussent me supporter, comme les bien-aimés amis au milieu desquels je suis. Ils me font éprouver la vérité de cette parole : *La charité supporte tout.* Au lieu des reproches qu'il me sem-

ble que je mérite, je ne reçois de leur part que des témoignages d'affection et de sympathie. Que le lot qui m'est échu est plein de miséricorde ! »

Il faut rendre à Mme Hawkes la justice de dire que les sentiments d'impatience dont elle s'accusait, lorsqu'elle examinait de près son cœur, ne se manifestaient jamais, ainsi qu'elle paraissait le croire, dans sa manière d'être, qui était toujours pleine de douceur, d'humilité et de bienveillance.

Une sincère résignation et une profonde reconnaissance pour les grâces dont elle était l'objet au milieu de ses épreuves, luttaient dans son cœur contre le découragement et le murmure, et finirent bientôt par remporter la victoire, ainsi qu'elle nous l'apprend elle-même :

« 1er *janvier* 1800. — Je veux me rappeler, au milieu de mes épreuves, les grâces qui m'ont été accordées, grâces si nombreuses que je ne puis en faire le compte. Combien n'ont-elles pas été re-

marquables, surtout durant les trois dernières années si sombres que je viens de passer. — Si le Seigneur voulait me laisser enfoncer dans les eaux profondes, m'aurait-il donné tant de preuves de son secours? Aurait-il dit, à l'un de ses plus chers serviteurs : « Prends cette pauvre et faible brebis, et donne-lui un abri pendant l'orage; console-la dans ses peines, conseille-la dans ses difficultés, et verse sur ses blessures l'huile et le vin de mon amour. »

» Certainement, c'est là l'œuvre de Dieu qui a dit : *Quand tu passeras par les eaux, je serai avec toi, et quand tu passeras par les fleuves, tu ne seras point noyé; quand tu marcheras dans le feu tu ne seras point brûlé, et la flamme ne t'embrasera point* (Esaïe, XLIII, 2).

» Mais tandis que sur une feuille je retrace tout ce que j'ai reçu du Seigneur, ne retracerai-je pas sur une autre ce que je lui donne? Ne dois-je pas me demander ce que je rends à l'Eternel pour tous ses

bienfaits? Sais-je proclamer ses louanges et raconter ses bienfaits? Ma reconnaissance, mon obéissance et ma foi sont-elles proportionnées à mes priviléges? — *Je mets ma bouche dans la poussière!*

» *Février.* — J'ai bien des sujets de reconnaissance dans ce moment, entre autres de ce que ma santé est moins mauvaise.

» Si seulement la santé de mon âme faisait aussi des progrès! Si je ne me fais pas illusion, je crois pouvoir dire que ma plus grande sollicitude a pour objet, non mon corps périssable et mes intérêts d'ici-bas, mais la santé et les intérêts de mon âme immortelle! »

Dans le mois de juin, Mme Hawkes fut appelée, comme les années précédentes, à se rendre dans l'île de Wight et à Portsmouth; ce fut alors qu'elle eut le bonheur de faire la connaissance du rév. Jean Newton, dont les entretiens et les prédications qu'elle eut plusieurs fois l'occasion d'entendre à Southampton, où il

demeurait alors, lui furent d'un grand secours.

Une circonstance très-pénible pour une femme du caractère de Mme Hawkes, était l'obligation, inhérente à sa position actuelle, de changer sans cesse d'habitation; elle exprime ainsi l'impression pénible qu'elle en éprouvait :

« *Porstmouth*, 12 *novembre.* — Quelle vie nomade que la mienne! voici ma sixième étape depuis le mois de juin que j'ai quitté Londres.

» Mon cœur naturel est quelquefois prêt à s'écrier : « Cela est désagréable, cela est dur. » Mais le nouvel homme répond aussitôt : *Le Seigneur châtie celui qu'Il aime* et je dis alors : « C'est bien! » Mon Sauveur n'est pas un maître sévère; Il ne donne jamais d'ordre sans but; Il n'exige jamais de sacrifices inutiles; Il m'émonde, afin que je porte plus de fruits!

» 17 *novembre.* — Chacun des jours que je passe ici me persuade davantage

de la totale impossibilité de m'y fixer. Je n'y viens jamais sans que mon cœur soit accablé, mon esprit agité et tout mon être ébranlé péniblement. Certainement, si j'étais destinée à demeurer dans cette fournaise, l'appel m'en serait plus clairement adressé. . . . . (1).

O toi qui connais mon cœur rusé, bien mieux que je ne le connais moi-même, fais-moi trouver le repos en toi! soit que tu me destines à être encore errante, soit que tu m'accordes quelque repos, ici ou ailleurs donne-moi de vivre dans la foi en

(1) Mme Hawkes prend ici, d'une manière solennelle, Dieu à témoin des difficultés insurmontables attachées à sa résidence à Portsmouth avec M. Hawkes, en même temps que de son sincère désir de marcher à tout prix dans le sentier du devoir. Mais son établissement à Portsmouth ne paraissait pas être pour elle, aux yeux de ses parents et amis au fait des circonstances délicates de sa position, le chemin du devoir. (*Note de l'éditeur*).

toi et dans une humble et entière soumission à ta volonté. »

A la fin de novembre, Mme Hawkes quitta Portsmouth pour se rendre à Birmingham chez Mme Jones, où elle passa quelques mois.

Les lettres suivantes échangées entre les deux sœurs, peu de temps avant leur réunion, pourront intéresser le lecteur :

De Mme Hawkes à Mme Jones.

« Portsmouth, novembre 1800.

» J'éprouve un vif désir de voir enfin ma sœur bien-aimée, et j'espère que maintenant mon chemin est clairement tracé. Combien ne sommes-nous pas déjà consolés lorsqu'un ami terrestre paraît s'intéresser à nous ! Mais voici une parole qui renferme une bien plus puissante consolation : *Il a soin de vous.* Oh ! que n'avons-nous une foi qui réalise mieux cette admirable vérité, savoir, que notre ado-

rable et miséricordieux souverain Sacrificateur a *compassion de nos infirmités*, et que, *dans toutes nos angoisses, Il est en angoisse avec nous.* Ainsi, faible cœur, ne crains pas! Si je puis seulement m'envelopper dans le manteau de la compassion et de l'amour de mon Dieu, je suis en sûreté!

» Je voudrais goûter davantage les consolations dont vous me dites que la perspective de la couronne doit remplir l'âme. Ah! que j'obtienne seulement un jour cette couronne, et alors le souvenir des souffrances du temps présent, sera bientôt effacé. Mais actuellement ma grande affaire c'est de supporter la chaleur et la longueur du combat. Lorsque j'entends un prédicateur faire un tableau des joies du Ciel, je suis toujours tentée de l'arrêter et de lui dire : « Ah! dites-moi plutôt comment je dois m'y prendre pour combattre comme un bon soldat de Jésus-Christ, comment je puis glorifier Dieu dans la fournaise, et supporter le feu qui doit me purifier de tout alliage, et comment je puis apprendre

à baiser la main qui me frappe. Voilà ce que j'ai, avant tout, besoin de savoir, et ce que je fais chaque jour mes efforts pour apprendre, quoique, hélas, trop lentement ! *L'affliction produit la patience*, *la patience l'épreuve*, *et l'épreuve l'espérance*, une espérance *qui ne confond point.*

» Priez pour moi, ma chère sœur, afin que je possède non-seulement cette glorieuse espérance, mais aussi une foi qui réalise toujours mieux les choses éternelles et invisibles. Cette foi est *un don de Dieu*, et celui qui la possède, même au plus faible degré, ne saurait jamais en avoir une assez profonde reconnaissance, du moins c'est ce que j'éprouve pour ce qui me concerne personnellement. Si je suis à l'abri, du moins jusqu'à un certain point, de découragement, de craintes, de pensees, de murmures et de défiance, je le dois *uniquement* au grain de foi que Dieu a produit et entretient dans mon pauvre cœur, naturellement incrédule, et qui, s'il était abandonné un seul instant

à lui-même, serait bientôt envahi par le mal. Quel précieux trésor est donc la foi! Prions afin qu'elle produise dans nos âmes tous les fruits de sainteté qu'elle est destinée à porter..... »

Réponse de Mme Jones.

« Birmingham, novembre 1800.

» Ma bien-aimée sœur!

» La joie que nous avons en perspective paraît s'avancer à pas trop lents, mais je veux faire tous mes efforts pour attendre patiemment le jour qui vous amènera près de moi. Il me tarde de vous entendre me raconter les témoignages d'amour et de fidélité que vous a donnés votre Dieu Sauveur, au milieu de tant de souffrances! Jésus sait comment il faut conduire et soutenir ses enfants, et, parmi eux, ceux qui abondent le plus en actions de grâces sont souvent ceux qui ont à boire la coupe

la plus amère. N'est-il pas humiliant et extraordinaire que nous, qui connaissons son nom, puissions jamais redouter ses dispensations envers nous ?

» Le mot *Bon* est écrit sur tout ce qui nous vient de Lui, mais dans notre aveuglement nous ne savons pas toujours le lire. Oh! quand possèderons-nous une confiance sans bornes!...

» Les moyens dont Dieu se sert pour augmenter et exercer notre foi sont quelquefois mystérieux et douloureux à la chair, mais il vaut bien la peine de souffrir, même beaucoup, si la souffrance doit nous amener à comprendre quelle est la gloire de l'héritage qui nous est promis ; gloire dont la perspective ne se présente jamais à nous aussi brillante que dans les sombres jours de l'épreuve...

» Lorsque nous aurons atteint la bienheureuse demeure de l'immortalité, la cité du Dieu vivant, nous ne nous souviendrons plus des angoisses et des difficultés du voyage! Puissions-nous, ma chère

sœur, nous reposer, par la foi, sur le sein de Celui qui veut nous consoler et nous instruire, par le secret langage de son Esprit. »

C'est à la veille de quitter Birmingham, après y avoir passé quelques mois auprès de sa sœur, que Mme Hawkes écrivit dans son journal les lignes suivantes :

« *Avril* 1801. — Je dois maintenant faire bien vite mes malles et partir! Les mois que je viens de passer dans cette paisible demeure se sont envolés comme un songe! Bientôt je retournerai à Portsmouth. Tel est mon devoir et cela me suffit; pour le moment je retourne auprès de mes amis Cecil. »

Après avoir passé quelque temps à Londres, Mme Hawkes suivit ses amis à Chobham, dans le comté de Surrey, où ils devaient passer l'été et l'automne, mais elle n'y avait séjourné que peu de semaines lorsqu'elle fut atteinte de symptômes si alarmants, que, loin de pouvoir suivre

son plan de retourner à Portsmouth, elle se vit dans l'obligation de repartir pour Londres, afin de consulter son médecin. Elle ne put s'y rendre que fort lentement et couchée dans une voiture, et n'atteignit qu'avec beaucoup de souffrances et de difficultés la maison du rév. Cecil. Son journal nous apprend dans quelle disposition elle accueillit ce surcroît d'épreuves :

« *Chobham, août* 1801. — Au moment même de partir pour Portsmouth, je suis arrêtée par une aggravation soudaine de ma douloureuse et mystérieuse maladie, ce qui m'oblige à retourner à Londres pour me faire soigner.

» Quant à la nature de mon mal, j'ai de justes raisons d'alarmes ; quant à son but, c'est, sans aucun doute, de me purifier comme l'or, et quant à son issue, je désire l'abandonner à mon Dieu, qui sait ce qui m'est le plus salutaire.

» *Londres, septembre.* — J'ai dû subir un traitement, auquel je ne me serais

jamais attendue. Mes souffrances sont très-aiguës, mais oserais-je en murmurer?

» Oh! que je possède seulement jusqu'à la fin la foi et la patience qui me sont nécessaires pour les supporter en paix!

» Je dois me souvenir que tandis que mon médecin fait ce qu'il peut pour découvrir la véritable nature de mon mal, et m'en soulager, j'ai encore un autre Médecin, qui a aussi un traitement à me faire subir dans le but d'accomplir une œuvre importante, celle de préparer mon âme pécheresse pour l'héritage éternel.

» Je désire m'abandonner sans réserve à Celui qui fait tout bien.

» *Octobre.* — D'après l'opinion de mes amis, celle des médecins et mes propres impressions, le message qui fut envoyé à Ezéchias, m'est maintenant adressé : ***Dispose ta maison, car tu t'en vas mourir, et tu ne vivras plus.*** Je désire par-dessus tout faire ce qu'il fit : ***Tourner mon visage contre la muraille et prier l'Eternel.*** Mais quelle requête lui présenterai-je? — Ce ne

sera pas que la sentence de mort soit révoquée, mais plutôt qu'Il daigne me préparer pour son royaume éternel. J'ai encore beaucoup de progrès à faire avant d'être recueillie, comme j'espère l'être un jour, dans le grenier céleste. Je ne suis pas encore mûre pour le ciel, et je sens qu'il y a encore en moi beaucoup de *chaume*. O Seigneur! donne-moi la force de supporter le crible par lequel tu trouves à propos de me faire maintenant passer. Préserve-moi de me faire illusion et de me persuader que je suis du blé, tandis que je ne serais que de la paille. J'en appelle à toi qui sondes les cœurs, et je te supplie de me rendre telle que tu veux que je sois et de m'accorder le don de la vie éternelle.

» 20 *octobre*. — Une circonstance remarquable de mon épreuve actuelle, c'est que je sois appelée à passer dans la solitude ce temps de vives souffrances, mes chers amis n'étant pas encore de retour de la campagne. Cette séparation, dans un moment où j'aurais un si grand be-

soin, semble-t-il, d'être consolée et soutenue, me parle bien haut de l'Ami toujours présent. Quel bonheur inexprimable de posséder un tel Ami, toujours là à l'heure du besoin !

» 3 *novembre*. — Ma fatale et mystérieuse maladie fait des progrès lents. Mes souffrances, quoiqu'elles soient continuelles et accompagnées de beaucoup d'angoisses, ne sont pas assez aiguës maintenant pour m'empêcher d'occuper mon esprit ; quoique toujours retenue dans mon lit ou sur mon canapé, je puis lire, prier et méditer. Je regarde comme une grande miséricorde de la part de mon Dieu, que cette misérable tente ne se détruise que peu à peu et si doucement ; c'est un grand bonheur d'avoir ainsi du temps et de la tranquillité pour me préparer au départ, afin d'être trouvée prête quand l'Epoux viendra. »

La famille Cecil revint à la ville à la fin de novembre. A cette époque Mme Hawkes exprime fréquemment dans son jour-

nal la crainte qu'elle éprouvait que sa maladie devînt une cause d'embarras pour ses amis :

« *Décembre* 1801. — Ce qui me préoccupe le plus péniblement dans ce monde, c'est la pensée des embarras que mon état actuel pourrait occasionner à mes alentours. Bien loin de pouvoir comme autrefois me rendre utile à la chère famille au milieu de laquelle je suis, ce que je regardais comme une joie et un privilége, je ne suis plus qu'une pauvre créature invalide à laquelle il faut plutôt donner des soins, et quoique tous ceux qui m'entourent m'assurent qu'ils trouvent leur bonheur dans cette œuvre d'amour fraternel, le sentiment de mon incapacité actuelle n'en pèse pas moins comme un lourd fardeau sur mon cœur.

» *Janvier* 1802. — Je dois commencer et poursuivre cette année dans un esprit particulièrement sérieux et vigilant, car je ne puis pas m'attendre à en voir la fin. O Seigneur! enseigne-moi à compter les jours qui me restent encore à passer ici-

bas, afin que j'en mette à profit chacun des instants. Encore quelques angoisses et quelques luttes, et tout sera fini!... »

Mme Hawkes vécut encore *trente ans* depuis le jour où elle écrivait ces lignes! Une période de trente années passée dans de cruelles souffrances, semble bien longue; mais s'il nous était accordé de pouvoir lui demander, maintenant qu'elle est recueillie dans le lieu du repos et du bonheur, de quelle manière elle envisage les longues années d'épreuve qu'elle a été appelée à passer ici-bas, elle nous répondrait, sans doute, dans le sens de ces pales de l'Apôtre: *Notre légère affliction, qui ne fait que passer, produit en nous le poids éternel d'une gloire infiniment excellente.*

Même avant que sa foi fût changée en vue, il lui fut donné de pouvoir adopter ce langage, et en continuant à la suivre dans son pénible pélerinage, nous la verrons croître en résignation, en paix et en joie, en croyant, et glorifier le Seigneur au milieu de la fournaise.

« *Mai* 1802. — Le Seigneur se sert de différents moyens pour instruire et développer ses enfants, mais Il n'a qu'un seul et grand but, savoir, d'en faire *une race élue, une sacrificature royale, une nation sainte, un peuple acquis.*

» Pendant bien des années, j'ai possédé l'inestimable privilége de pouvoir fréquenter la maison de Dieu et d'y recevoir une solide instruction. J'ai été plantée dans l'une des parties les plus riches et les plus bénies de la vigne du Seigneur, et avec tout cela, cette terrible parole ne peut-elle pas avec raison s'appliquer à moi : *Pourquoi ai-je attendu de ma vigne qu'elle produisît des raisins? et elle a produit des grappes sauvages*, des fruits mal mûrs et sans saveur; si peu d'humilité, si peu de foi, si peu de patience, si peu de la vie qui se puise dans le vrai cep! Quelle patience que celle de mon Dieu! Loin de prononcer contre moi cette redoutable sentence : *Je réduirai ma vigne en désert, elle ne sera plus taillée ni fossoyée, et les ron-*

ces et les épines y croîtront, et je commanderai aux nuées qu'elles ne fassent plus tomber de pluie sur elle (Esaïe, V, 6), Il a dit : *Voici, je l'attirerai après que je l'aurai promenée dans le désert, et je lui parlerai selon son cœur. Et je lui donnerai ses vignes depuis ce lieu-là, et la vallée de Hacor pour l'entrée de son espérance, et elle y chantera* (Osée, II, 14, 15).

» C'est comme si mon Dieu avait dit : Au lieu de couper cette branche sèche et de la jeter au feu, ce que je pourrais faire sans injustice, j'en prendrai un soin particulier ; je veux ajouter aux instructions publiques et générales qu'elle a reçues, l'enseignement direct et intérieur qui procèdera de moi seul. Je la confinerai dans une chambre de maladie, je la visiterai par une souffrance incurable, je l'obligerai au silence et à la retraite, je l'éprouverai par la douleur et l'angoisse, je l'émonderai, afin qu'elle porte plus de fruits.

» Amen ! qu'il en soit ainsi, Seigneur ! Je bénis ton saint nom pour le châtiment

plein d'amour que tu m'infliges ! Tu m'as attirée dans le désert, mais pour m'y parler selon mon cœur, et bientôt tu me le feras quitter pour cette terre bienheureuse, *d'où la douleur et le gémissement s'enfuiront.*

» *Juillet.* — Mon médecin vient de me prescrire un régime et des remèdes fort désagréables. Cependant, comme il m'a montré la nécessité absolue de m'y conformer, je lui ai promis une entière soumission. Ah ! ingrate, ridicule, incrédule créature que tu es, me suis-je dit après son départ, d'avoir tant de confiance dans l'homme et de lui obéir si volontiers, tandis que dans un cas d'une importance bien autrement grande que la guérison du corps, c'est-à-dire lorsqu'il s'agit de la guérison du péché, et lorsque tu es pour cela sous les soins d'un médecin plein de sagesse et d'amour, tu es incrédule, désobéissante et négligente à suivre ses prescriptions !

» *Juillet.* — J'ai éprouvé dernièrement plusieurs pénibles crises de spasmes, mais

combien les souffrances physiques, même les plus angoissantes, sont peu de chose, comparées à celles du cœur ! Durant la nuit dernière j'ai goûté les plus douces consolations au milieu de la plus terrible souffrance. »

L'époque où la famille Cecil quittait ordinairement la ville pour se rendre à Chobham était arrivée. Mme Hawkes, retenue depuis près d'une année dans sa chambre, était tout-à-fait hors d'état de les y accompagner. Il était également impossible que dans son état de maladie elle pût à l'avenir rester seule dans la maison de ses amis pendant leur séjour annuel à la campagne, et il était nécessaire que, tout en restant à Londres afin d'être près de son médecin, elle fût placée au milieu de personnes qui lui rendissent les soins nécessaires et l'entourassent de l'affection et de la sympathie dont son cœur aimant n'aurait pu se passer. Mme Jones, toujours pleine de sollicitude pour sa sœur, vint alors à Londres, afin de s'occuper de l'ave-

nir de la pauvre malade, et ne la quitta qu'après l'avoir placée dans la maison de M. Collyer, membre pieux de la congrégation de M. Cecil, et qui avait épousé une nièce de Mme Hawkes. Les lignes suivantes de celle-ci racontent ce changement de domicile :

« *Septembre* 1802. — Jour solennel! aujourd'hui j'ai quitté le toit de mon père spirituel, pour venir habiter sous celui de M. Collyer. C'est encore une nouvelle étape de mon pélerinage terrestre! Quand partirai-je, une fois pour toutes, pour cette demeure tant désirée où il n'y aura plus ni souffrances, ni péché? Il est impossible d'être reçue avec plus de tendresse et de bonté, que je l'aie été par ma chère nièce et son mari. O Seigneur! daigne bénir mon séjour auprès d'eux! »

CHAPITRE V.

NEUF ANS PASSÉS CHEZ SA NIÈCE. SÉJOUR A BETCHWORTH. RETOUR A LONDRES.

(1802-1812.)

Les fruits de sanctification que l'épreuve était destinée à produire dans l'âme de Mme Hawkes, se manifestaient d'une manière toujours plus remarquable. Peu à peu elle en était venue à comprendre si bien les voies de Dieu à son égard, qu'elle pouvait baiser avec amour et reconnaissance la main qui trouvait bon de la frapper. Nous en trouverons désormais de fréquentes preuves, soit dans sa correspondance, soit dans son journal :

« *Novembre* 1802. — Tandis que je suis appelée à passer par la fournaise, j'ai besoin de posséder une confiance

inébranlable dans la sagesse et l'amour de Celui qui trouve nécessaire de m'y placer. Ma chair frémit, sans doute, mais ma foi s'en remet à Dieu et je m'écrie seulement : *O Eternel ! châtie-moi*, *mais que ce soit par mesure !* Il me semble entendre le Seigneur me dire : « Au lieu de voir arriver le terme de tes souffrances, ainsi que tu l'as souvent imprudemment désiré, tu dois être encore *vidée de vaisseau en vaisseau ;* une épreuve sera suivie d'une autre épreuve, et cela dans le but :

» 1. De te faire souvenir de tes péchés et de te châtier ;

» 2. De t'éprouver, afin de te faire connaître ce qui est dans ton cœur ;

» 3. De te nettoyer de toute ton écume ;

» 4. De te détacher de la terre et de ses joies ;

» 5. De dompter ton esprit orgueilleux et indépendant, et de t'enseigner la soumission ;

» 6. De te préparer pour la gloire. »

» 2 *janvier* 1803. — Je ne me serais jamais attendue à voir l'aurore de cette nouvelle année ! La mort me paraît être si habituellement suspendue au-dessus de ma tête, que lorsque le point du jour paraît je me dis : il est probable que je ne verrai pas le soir, et lorsque le soleil se couche, je me dis encore : il est probable que je ne verrai pas le matin. Mon âme est-elle prête pour l'immortalité ? Est-elle revêtue de la robe de noce, et peut-elle dire avec une humble mais ferme assurance : *Viens, Seigneur Jésus ! viens bientôt !*

» Durant les sept dernières années qui viennent de s'écouler, j'ai été deux fois sur le bord de la tombe. Si le Seigneur m'avait alors retirée à Lui, j'aurais échappé à beaucoup de souffrances, mais je n'aurais pas fait tant de précieuses expériences de sa bonté et de sa fidélité envers moi, pauvre pécheresse ! »

C'est à cette époque que Mme Hawkes reçut la lettre suivante du rév. Jean New-

ton, dont on a vu plus haut qu'elle avait fait la connaissance pendant l'un de ses séjours dans l'île de Wight :

« MA CHÈRE MADAME,

» Je veux essayer si je puis encore employer mes pauvres yeux, qui sont très-faibles, à vous adresser un petit témoignage de mon affection.

» *C'est par beaucoup d'afflictions que nous devons entrer dans le royaume de Dieu.* Notre Sauveur nous les a prédites, mais Il nous a dit aussi : *Vous aurez la paix en moi.*

» Vous et moi nous avons éprouvé, et nous éprouvons encore de grandes tribulations, mais j'ai l'espérance qu'en les traversant, nous possédons la paix intérieure, provenant de la conviction que nous avons de notre adoption en Jésus-Christ et de notre connaissance de ses miséricordieuses promesses. Quoique *l'homme soit né pour être agité, comme*

l'étincelle pour voler en haut, aucune de ses épreuves n'est l'effet du hasard, elles sont toutes permises et dirigées par une sagesse et un amour infinis. Celui qui nous a tant aimés que de mourir sur la croix afin de nous délivrer de la malédiction de la loi, ne nous infligerait pas une souffrance inutile.

» Quelques-unes de nos afflictions nous sont envoyées comme des remèdes destinés à combattre la pire des maladies, le péché, ou pour prévenir des rechutes. Si vous et moi n'avions été atteints par aucune épreuve, depuis le moment où je vous ai vue pour la première fois, Satan aurait pu nous faire tomber dans un profond sommeil. Mais le Seigneur, dans sa miséricorde, nous a frappés de plusieurs coups afin de nous tenir éveillés. Notre sentier est *rude*, il est vrai, mais je suis certain qu'il est *sûr*, et que nous dirons un jour : « Afflictions bénies ! qui m'ont amené près de mon Dieu et empêché de m'en éloigner ! »

» J'ajouterai qu'il arrive quelquefois que le Seigneur honore ses enfants, en leur envoyant quelque épreuve particulièrement sévère. Comme Il leur a donné *de croire en Lui,* Il leur donne aussi *de souffrir pour Lui.* Aussi longtemps qu'Il les rend capables par sa grâce de supporter l'épreuve avec une joyeuse espérance, avec patience et avec soumission, aussi longtemps le poste de la lutte et de la souffrance est un poste d'honneur. C'est alors que la réalité de l'Evangile, la fidélité et la puissance de Dieu pour soutenir, relever et consoler ses enfants, se manifestent pour l'encouragement des croyants et pour convaincre les incrédules, et c'est alors aussi que noüs apprenons à connaître toujours mieux Celui qui a dit que *si nous souffrons avec Lui, nous règnerions aussi avec Lui.*

» Prenons donc courage, Madame ; le temps est court et s'envole... ! Chacun des battements de notre cœur nous rapproche du départ, et alors les joies inef-

fables du ciel nous consoleront de tout!

» Priez pour votre affectionné,

» JEAN NEWTON. »

Nous retournons au journal de Mme Hawkes où nous allons l'entendre exprimer, non-seulement une joyeuse et entière acceptation de ses épreuves présentes, mais une sincère humiliation de ses découragements passés.

« *Mars* 1803. — Les moments de ma vie sur lesquels je reporte mes pensées avec le plus de confusion et de douleur, sont ceux où, dans le passé, je me suis laissée aller au murmure, au mécontentement, ou à la mauvaise humeur. Je dis *dans le passé*, parce que si je ne suis encore que trop portée par ma nature à éprouver les mêmes dispositions coupables, je n'en suis cependant plus *la victime* comme je l'étais autrefois ; non, par la grâce de Dieu, je n'éprouve plus que par moments des sentiments que j'éprouvais autrefois presque toujours. Je

reconnais maintenant quel tort immense ils faisaient à mon âme. Tandis que des voleurs dévastent notre demeure, il peut arriver que nous dormions d'un profond sommeil, ou bien, si nous sommes éveillés, la terreur qu'ils nous causent nous empêche d'apprécier leur dégàt, et ce n'est que plus tard que nous pouvons en mesurer toute l'étendue. Il en a été ainsi pour moi. Lorsque j'étais sous l'empire du mécontentement et de l'ingratitude, j'étais loin de me douter du ravage que ces sentiments coupables faisaient dans mon âme. J'essayais de les excuser, en disant qu'ils étaient motivés par telle ou telle épreuve. Hélas! je me privais ainsi volontairement de ma joie, de mon espérance, de ma paix, de mes consolations, en un mot de mes plus précieux priviléges. Si une fois le démon du mécontentement fait son entrée dans notre âme et que nous ne cherchions pas immédiatement à le chasser par la foi, par la vigilance, par la prière, il en prendra bientôt possession et

y détruira tout bien. Combien n'y a-t-il pas de chrétiens qui auraient frayeur de demeurer sous la domination de quelque péché déclaré, mais qui ne sont point assez suffisamment convaincus que si le mécontentement n'est point un péché scandaleux aux yeux des hommes, il est haïssable aux yeux de Dieu et peut devenir d'autant plus dangereux qu'il est plus caché? Il ronge comme un cancer; — il frappe de mort ou flétrit toutes les grâces de Dieu dans l'âme; — il indispose et scandalise ceux qui en sont les témoins; — il déshonore l'Evangile; il transforme toutes les bénédictions dont nous sommes les objets en véritable poison.

» Aucune disposition n'est plus opposée que celle du mécontentement à cette exhortation de l'Apôtre : *Qu'il y ait donc en vous un même esprit qui a été en Jésus-Christ* (Philip., II, 5).

» 8 *avril, jour du vendredi saint.* — Le matin, sous le poids d'une vive souffrance, j'ai fait mes efforts pour contempler celles

de mon Sauveur, que ce jour est destiné à rappeler, et j'ai pu, avec le secours du Saint-Esprit, méditer avec bénédiction sur ce grand sujet.

» Pourrais-je, pécheresse que je suis, succomber sous l'épreuve? Oh! non. Je me consolerai plutôt par la pensée que mes souffrances me font entrer dans une union plus intime avec un Sauveur souffrant et mourant pour moi!

» En ceci je me réjouirai, c'est que *je n'ai pas un souverain sacrificateur qui ne puisse pas avoir compassion de mes infirmités*. Ce n'est qu'à l'enfant de Dieu qu'il appartient de pouvoir se retirer dans le sein de Celui qui le châtie, et baiser la main qui le frappe. Oui, la communion avec un Sauveur à la fois souffrant et glorieux, répandra de la joie sur mes heures les plus sombres.

» 30 *avril*. — Je vois clairement que l'un des buts de ma maladie, c'est d'amener mon cœur, non-seulement à se *soumettre* à des choses à l'égard desquelles il

éprouve une profonde répugnance, mais encore à les *accepter* avec une entière paix.

» Jamais rien ne m'a paru aussi redoutable, aussi amer qu'un état de *dépendance*, et en examinant attentivement mon cœur, je reconnais que mon goût si prononcé pour l'*indépendance* n'est pas encore complètement détruit, et que si parfois il semble vaincu, il reparaît, dans certaines occasions, dans toute sa force. O Seigneur! agis en moi, détruis ce coupable principe d'orgueil. Non-seulement préserve-moi de murmurer de ce que tu as voulu que je dépendisse d'autrui pour mon pain quotidien, mais fais que je me trouve *heureuse* de le recevoir des mains amies qui sont disposées à me le donner.

» Rends-moi capable de prendre plaisir dans la dépendance, et de dire du fond de mon cœur que, puisque c'est la part que tu me destines, je l'accepte avec joie. C'est lorsque mon orgueil sera entièrement brisé à cet égard, que j'aurai une preuve posi-

tive que l'affliction a porté des fruits. »

Quoique Mme Hawkes fût maintenant presque toujours retenue dans sa chambre de maladie, une sphère d'utilité ne s'en ouvrait pas moins devant elle, par les occasions fréquentes qui lui étaient présentées d'aider, soit par son édifiante conversation, soit par ses pieux conseils, ceux qui venaient recourir à son expérience chrétienne. Elle prenait beaucoup de plaisir dans la société des jeunes personnes, dans le cœur desquelles la douceur et la bienveillance de son caractère lui faisaient trouver un facile accès. On aimait à s'adresser à elle pour avoir ses conseils ou ses encouragements, et c'est ainsi que peu à peu le cercle de ses relations s'étendit beaucoup.

Les lignes suivantes de son journal prouvent avec quel sérieux elle réfléchissait à la position spirituelle de ceux qui venaient lui exposer l'état de leur âme.

« *Juin.* — Une jeune personne est venue dernièrement me parler de son désir

d'*entrer par la porte étroite*, et de marcher dans *le chemin étroit*; mais elle craint que les obstacles qui se trouvent sur sa route et son isolement spirituel, ne l'en empêchent. Elle regarde donc autour d'elle, afin de découvrir un bras ami pour s'y appuyer. Dieu veuille lui faire entendre de plus en plus fortement la trompette de l'Evangile, lui disant ce qu'elle dit à tout pécheur: *Sauve ta vie! Ne regarde point derrière toi, et ne t'arrête point en aucun endroit de la plaine. Sauve-toi sur la montagne de peur que tu ne périsses!* Il y a eu dans tous les temps beaucoup de pèlerins, et dans leur nombre beaucoup de femmes, appelés à entrer solitairement dans le chemin étroit de la vie chrétienne, et à le poursuivre ainsi au milieu de beaucoup de difficultés. Lorsque Dieu nous dit: « Marche seul, » il veut en même temps nous en donner le courage, et nous ne devons nullement mettre notre confiance dans le bras de la chair. Au grand jour du jugement, ce serait en vain que nous di-

rions à notre Juge : Je n'ai pu me mettre en route et fuir, ainsi que tu m'en avais donné l'ordre, parce que je n'ai eu ni père, ni mère, ni épouse, ni frère, ni sœur, ni ami qui voulût partir avec moi. Notre propre bouche nous condamnerait, car la Parole de Dieu déclare, ce que l'expérience journalière de tout vrai croyant confirme, que Dieu peut et veut être pour son enfant, un père, un époux, un frère, un ami.

» Nous ne sommes que trop enclins à rechercher l'appui des secours extérieurs pour nous aider à avancer dans la vie spirituelle, parce que nous trouvons cela plus facile que de travailler à avoir avec notre Dieu une communion intime et habituelle, source de tout progrès véritable.

» *Novembre.* — Lorsqu'une personne a passé comme moi d'un état de prospérité terrestre, à un état de dépendance et d'épreuves, il n'est pas rare d'entendre dire à ses anciennes connaissances, d'un

ton de pitié : « Ah! je l'ai connue dans de meilleurs jours! » et cette observation semble très-naturelle. Mais moi je sais, par expérience, que les jours de repos et de prospérité sont rarement pour le chrétien *ses meilleurs jours*. Je suis si loin de le penser que je puis dire, en en rendant grâces à Dieu, que ces jours de souffrance, ces jours où je suis visitée par une maladie incurable, ces jours de solitude presque complète sont non-seulement mes *bons*, mais mes *meilleurs* jours, parce que le Seigneur daigne être avec moi, se manifester à mon âme, comme Il ne se manifeste point au monde, demeurer au chevet de mon lit de douleurs, et s'adresser à mon cœur avec amour. Oui, ce sont *mes meilleurs jours*, parce que dans l'épreuve j'apprends à vivre de la vie de la foi, qui est aussi supérieure à celle des sens que *les cieux sont élevés au-dessus de la terre.*

» Je te remercie donc, ô Père céleste! de ce que tu m'as donné la portion bénie

que tu destines à tes enfants (quoique ce soit une portion dure pour la chair et le sang), plutôt que la portion des enfants du monde, que ceux-là même qui en possèdent une plus excellente ne sont souvent, hélas ! que trop enclins à regarder avec admiration et avec envie !

» 11 *décembre.* — Une lettre reçue il y a quelques jours, me parle de l'approche d'une épreuve que je redoutais depuis longtemps; mais ne la voyant point arriver, je commençais à croire qu'elle me serait épargnée. Maintenant je la vois près de fondre sur moi comme un torrent. J'espérais que durant les jours qui me restent à vivre, la paix extérieure me serait accordée aussi bien que la paix du cœur ! J'espérais n'être plus appelée à de nouvelles préoccupations quant à mes besoins temporels, mais voici que les vagues ont recommencé à mugir, et j'en aurais été submergée, si aujourd'hui le Seigneur ne m'avait tendu sa main d'amour et dit, comme jadis à ses disciples : *Où est votre*

foi? Et maintenant, quoique rien ne soit changé dans mes circonstances extérieures, j'éprouve que l'orage intérieur commence à s'apaiser, et je suis humiliée de la petitesse de ma foi, qui doute encore, après que j'ai reçu tant de témoignages du fidèle amour de mon Dieu. Mon cher et respectable pasteur me reproche souvent, et j'en fais journellement l'expérience humiliante, de manquer de foi d'une manière honteuse à l'égard de mes besoins temporels. Il me semble plus facile de vivre par la foi pour les choses qui se rapportent à mon âme, que pour celles qui se rapportent à mon corps. Et cependant, quelle inconséquence! Dieu qui nourrit et soutient mon âme immortelle, me refuserait-il mon pain quotidien? Seigneur! *augmente-moi la foi*, et pardonne ma folie! »

Le mal dont Mme Hawkes était atteinte, lui occasionnait parfois, outre des douleurs aiguës, des crises de spasmes et d'étouffement excessivement pénibles. L'o-

pinion des médecins était que sa mort serait subite, si le mal continuait à faire les progrès rapides qu'il avait faits depuis quelque temps. C'est à ce sujet qu'elle écrivait à sa sœur les lignes suivantes :

« Londres, décembre 1803.

» J'ai été réveillée ce matin par un étouffement dans la poitrine qui m'a fait croire que j'allais expirer, mais comme c'est un symptôme que j'éprouve fréquemment et depuis longtemps, il ne peut être considéré comme un avant-coureur immédiat de la mort, car, dans ce cas-là, je devrais être morte depuis longtemps. Je le regarde cependant comme un sérieux avertissement de me tenir prête, et mon cœur n'est jamais plus calme et plus heureux que lorsque je suis sous l'impression que je vais être rappelée dans ma patrie; bien loin d'éloigner cette pensée, j'aime à la méditer et à m'en nourrir ! Si je ne me fais pas illusion, je crois pouvoir

dire avec vérité, que j'ai éprouvé de la joie lorsque le docteur A. m'a dit, l'autre jour, qu'il trouvait que ma maladie faisait des progrès, quoique ma santé parût passable.

» Je ne crois pas offenser mon Sauveur en désirant *déloger de ce corps* pour aller à Lui. Je sais qu'Il n'a qu'à prononcer une parole, pour que mon âme soit préparée à paraître devant Lui et à entrer dans son royaume. Je sens que je puis répondre à Celui qui me dit : *Voici, je viens bientôt*, — *Amen! oui, Seigneur Jésus, viens!* Après avoir fait mûrir mon âme sous les rayons de ta grâce, recueille-la dans ton ciel!

» Mais la souffrance m'oblige à poser la plume et.....

» Oh! quel pesant fardeau que ce misérable corps d'argile!.... »

Durant l'année 1804, les souffrances toujours croissantes de Mme Hawkes l'empêchèrent de continuer à tenir régulièrement son journal. A dater de cette épo-

que, elle ne traça plus ses expériences chrétiennes que sur des feuillets détachés, ne portant souvent que la date de l'année, et écrits sans doute dans les courts intervalles de repos que lui laissaient ses souffrances.

« 1804. — Pourquoi suis-je si souvent encore près de succomber ou de me plaindre?

» Parce que mon âme n'est pas encore formée au moule de l'Evangile.....

» L'Ecriture-Sainte signifie-t-elle quelque chose, ou ne signifie-t-elle rien lorsque, de son commencement à sa fin, elle parle si clairement, non-seulement des afflictions, des souffrances et des tentations des enfants de Dieu, mais encore du bonheur de ceux qui sont éprouvés? J'ai fait moi-même l'expérience de ce bonheur; je puis dire : *Il m'est bon d'avoir été affligée!* et cependant je suis encore souvent prête à m'écrier : « c'est assez! » comme si j'étais plus sage que Dieu, comme si je devais être traitée d'une autre manière que tous ses enfants, ou comme si les

choses que je lis dans la Bible n'étaient qu'une histoire ordinaire, et non des choses dont je dois expérimenter la réalité dans ma vie de tous les jours. C'est moi qui dois *regarder comme le sujet d'une parfaite joie*, lorsque je suis *exposée à diverses épreuves*. C'est moi qui dois *estimer que les souffrances du temps présent ne sont point comparables à la gloire à venir*. C'est moi qui dois, comme Moïse, *souffrir comme voyant celui qui est invisible*.

» Seigneur, accorde-moi la grâce d'être du petit nombre de ceux qui t'honorent en souffrant joyeusement, ce que je ne saurais faire sans un secours continuel de ton Saint-Esprit.

» 1804. — L'année dernière, à l'époque où nous sommes, je pensais que si je devais voir une autre année, je me trouverais bien malheureuse. Et cependant, me voici encore dans ce monde et j'en suis bien aise; car, quoique l'année que je viens de passer ait été une année de souffrances,

j'ai fait, durant son cours, de nouvelles et réjouissantes expériences de l'amour et de la fidélité de mon Dieu ! La grâce qu'Il m'a accordée de pouvoir le contempler, ainsi que les biens éternels, avec une foi ferme; la manière toute paternelle avec laquelle Il m'a conduite; le profond sentiment qu'Il a fait naître en moi, de mon indignité et de ma petitesse; le jour sous lequel Il m'a appris à envisager les vanités d'ici-bas, tout cela m'oblige à dire : « Je suis heureuse d'avoir vécu encore cette année, » et j'espère que si Dieu juge à propos de prolonger encore ma vie, je finirai par l'en bénir du fond de mon cœur!... Je suis convaincue que nous nous faisons des idées fort incomplètes des merveilles que Dieu a à révéler aux yeux de notre foi, déjà ici-bas. Nous disons : « Je verrai des choses glorieuses dans les cieux; » mais une foi plus ferme nous ferait dire : « Je pourrais, si je le voulais, voir déjà ici-bas des choses magnifiques, telles que le cœur naturel n'en a jamais conçu de pareilles. »

» Quant à la chair, j'ai plus de raison encore de m'alarmer que l'année dernière, mais je n'ose tenter la bonté de Dieu, en permettant à la crainte ou au découragement de s'élever dans mon cœur. Qui a pris soin de moi jusqu'ici? Qui est-ce qui m'a tenue *dans la paume de sa main?* Ah! Dieu est un ami trop éprouvé pour que je me défie de Lui!

» 1805. — Durant les années que j'ai eu le privilége de passer sous le toit de mon vénérable pasteur, je me demandais souvent : dans quel but Dieu t'a-t-il placée ici? C'est peut-être afin de te préparer à travailler plus tard dans une sphère d'activité plus étendue. Lorsque se présenta à moi la pensée que je pourrais ouvrir un pensionnat de jeunes personnes, le plan de Dieu à mon égard me parut expliqué; mais comme je me trompais alors sur mon avenir! Au lieu d'être appelée à une vie active, je suis visitée par une maladie incurable; au lieu d'être appelée à reprendre et à instruire les autres, le Seigneur

me convie à examiner et à corriger mon propre cœur.

» 1806. — Je suis très-péniblement préoccupée d'une amie très-malade et qui est dans une grande angoisse. Elle a le malheur de regarder aux causes secondes, sûr moyen de laisser des épines aiguës déchirer son pauvre cœur. Quelque juste blâme que méritent parfois les instruments de nos épreuves, c'est le privilége, en même temps que le devoir et la joie du croyant, de pouvoir rapporter tous les évènements de sa vie, grands et petits, à la première et grande cause, à Celui qui compte tous les cheveux de notre tête. Jusqu'à ce que le cœur et l'esprit en soient venus à se soumettre véritablement, et à dire avec un abandon sincère : *Celui qui juge la terre ne fera-t-il pas justice?* il ne peut y avoir de repos solide pour l'âme. Mais comment acquérir cette parfaite soumission, cet entier abandon à la volonté divine? Sera-ce en lisant beaucoup de bons livres? — en entendant

beaucoup de beaux sermons? — en s'approchant souvent de la table sacrée? — en renonçant aux habitudes et aux dissipations du monde? — en faisant une profession religieuse et en se liant avec des gens pieux? — en ayant l'intelligence ouverte aux doctrines de l'Evangile? — en ayant de temps en temps une conviction de péché, et en lisant fréquemment la sainte Ecriture?

» Non, ces moyens *seuls* ne suffisent point. Pour acquérir la véritable soumission, il faut plus : il faut l'enseignement du Saint-Esprit. Lui seul peut donner le cœur humble et contrit, et il n'y a que ce cœur-là qui puisse devenir un cœur véritablement soumis.. Viens, Esprit de mon Dieu! viens m'apprendre à ne plus discuter, à ne plus me débattre, à ne plus résister, à ne plus gémir, à ne plus douter ni craindre, mais à me soumettre *parfaitement* et à me reposer avec simplicité sur une sagesse, une puissance et une miséricorde infinies!

» 1806. — Je ne puis décrire les souffrances que j'éprouve et les jours et les nuits. J'en suis venue à vivre *au jour le jour*, et je remercie Dieu de m'avoir appris ce précieux secret. Si je regardais au lendemain, il m'arriverait comme à Pierre, tandis que je puis, jusqu'à un certain point, marcher sur les eaux ou du moins saisir la corde qui m'est présentée par le puissant Ami qui veut me sauver de l'abîme. »

En terminant l'année, Mme Hawkes adressait à Mme Jones la lettre suivante :

« Londres, décembre 1806.

» Que devient ma chère sœur, et comment se portent tous les siens avec lesquels mes pensées sont si souvent ?

» Le jour approche où nous serons appelés à jouir de la société les uns des autres, sans qu'un soupir ou une larme vienne troubler ce bonheur !

» N'est-il pas étrange et presque incroyable que je vive aujourd'hui, puis-

que en 1801 je me croyais à la veille de mettre à la voile? Je crains quelquefois que, durant cette attente si prolongée, je me laisse tomber dans la langueur, oubliant que je suis cependant sur les bords du Jourdain, et que ma sentence n'en subsiste pas moins, lors même que son exécution semble différée de jour en jour. Combien le cœur humain est aveugle et léger, qu'il lui faille toujours les coups répétés de l'épreuve pour l'empêcher de s'endormir! — Mais chacun n'est pas aussi insensible que moi et aussi facilement entravé par les misères et les infirmités du corps. Je fais bien souvent des efforts pour en triompher; je dis, comme autrefois Samson en parlant de ses ennemis : *J'en sortirai comme les autres fois, et je me tirerai de leurs mains.* Je rassemble autour de moi mes livres, mes cahiers, mes petits ouvrages, puis je me dis : « Maintenant, je vais m'occuper. » Mais, hélas! la souffrance ou la fatigue viennent bientôt s'emparer de moi, et je

dois tout abandonner ! Cependant je suis reconnaissante de ce que ma position ne ressemble pas en toutes choses à celle de Samson ; car le Seigneur ne s'est point retiré de moi, non parce qu'il découvre quelque bien dans mon cœur rempli de froideur et de faiblesse, mais à cause de sa miséricorde infinie.

» Je ne sais ce que j'éprouverai lorsque la mort sera réellement là, mais à présent j'éprouve une grande consolation à penser que je quitterai la vie avant d'être atteinte par les infirmités de la vieillesse ; et quoique ma chair frémisse, il est vrai, à la perspective des terribles souffrances qui précèderont probablement mon départ, je sais que le bras du Seigneur peut me faire traverser en paix les heures les plus sombres. Si, par la foi, je puis me reposer sur le sein de mon Sauveur, comme saint Jean, le disciple bien-aimé, je n'échangerais pas ce précieux privilége contre mon soulagement ou ma guérison.

» Je demande à Dieu de m'accorder la

grâce de pouvoir le glorifier dans la plus dure extrémité. Je sens avec tristesse que je ne l'ai point assez fait dans le temps de la vie et de la santé. Puissé-je au moins le faire dans celui de la maladie et de la mort. »

Mme Hawkes ne pouvait plus assister que rarement au culte public; mais le prix qu'elle mettait à se réunir avec ses frères, dans la maison de Dieu, la portait à faire de temps en temps un pénible effort pour s'y rendre, ce qu'elle ne pouvait faire qu'en voiture, appuyée sur des coussins élastiques, et plus d'une fois la vivacité de ses souffrances l'empêcha même de rester jusqu'à la fin du service. Mais si le privilége si doux du culte en commun ne lui était que rarement accordé, son âme n'en goûtait pas moins d'ineffables consolations dans une communion intime avec son adorable Sauveur, ainsi que l'expriment les lignes suivantes :

« 1806. — Tandis que mon cœur ému cherche à s'élever à son Dieu Sauveur, il

me semble entendre Jésus m'adresser, comme autrefois à Marie, cette parole pleine d'amour et de divine sympathie : « Femme, pourquoi pleures-tu ? — Qui cherches-tu ? » Je lui réponds : « Je cherche Celui que j'aime, quoique je ne l'aie point vu ; Celui que mon âme contemple comme son souverain bien ; Celui qui me rend heureuse *en Lui*, au milieu de mes épreuves ; Celui dont la connaissance réjouit l'âme déjà ici-bas, et lui assure la vie éternelle. Je ne désire de vivre que pour apprendre à le mieux connaître ! »

Durant les hivers de 1805 et de 1806, l'auteur de ces mémoires eut le bonheur et le privilége d'être la compagne habituelle de Mme Hawkes, et de lui donner ses soins. Quoiqu'elle fût bien jeune alors, la joyeuse soumission avec laquelle Mme Hawkes supportait ses souffrances fit sur son cœur une profonde et ineffaçable impression. La conversation à la fois si édifiante et si instructive de la malade faisait que les heures passées auprès d'elle

s'envolaient rapidement. Dans les moments où ses souffrances se calmaient un peu, elle aimait beaucoup qu'on lui lût à haute voix, et, durant ce temps, elle s'occupait à faire plusieurs petits arrangements dans sa chambre, afin de diminuer la tâche de la personne qui la servait, et d'entretenir autour d'elle l'ordre et la propreté. Même lorsque les infirmités de l'âge vinrent s'ajouter à celles de la maladie, elle fut toujours un modèle d'ordre et d'activité. Elle disait souvent : « Je regarde comme un devoir positif de ne pas céder à mon impression de langueur et de fatigue, mais de m'efforcer de la combattre, et je trouve que ces efforts, quelque pénibles qu'ils soient quelquefois, tendent à entretenir de bonnes habitudes que, dans la souffrance et la maladie, on n'est que trop porté à abandonner. »

Durant l'année 1807, Mme Hawkes n'écrivit point ses expériences chrétiennes ; elle ne traça que les lignes suivantes en la commençant :

« 4 *janvier* 1807. — En m'approchant ce matin de la table du Seigneur, j'ai eu la pensée que ce pourrait être la dernière fois que je participais à ce repas sacré, et j'ai prié avec ferveur pour que toutes mes transgressions fussent effacées par le précieux sang répandu pour les pécheurs, et afin que mon Sauveur daignât me fortifier dans les souffrances et à l'heure de la mort. J'ai dit avec le Psalmiste : *O Eternel, tu m'as été pour retraite!* sois-le encore jusqu'à la fin. C'est dans ce saint lieu que tu m'as dit, pour la première fois : *Vis.* C'est ici que mon âme a été si souvent restaurée et réjouie, et qu'elle a reçu les avertissements les plus sérieux. Seigneur! que les miséricordes que tu m'as accordées dans le passé soient un gage de celles que tu veux m'accorder encore.

» Dans la prédication que j'ai entendue aujourd'hui, sur saint Luc, XVI, 25 : *Mon fils, souviens-toi*, j'ai été très-frappée de cette remarque de notre pasteur :

« L'une des circonstances, a-t-il dit, qui
» contribuent le plus à rendre le lit de
» mort solennel, c'est que c'est ordinaire-
» ment dans ce moment suprême que les
» souvenirs du passé se retracent le plus
» vivement à l'esprit. Cette parole redou-
» table retentit alors dans la conscience :
» Mon fils, ma fille, *souviens-toi.* »

» En entendant ces mots, j'ai supplié le Seigneur de me donner *dès maintenant* un souvenir vivant de ces nombreux péchés que j'ai oubliés peut-être ou dont je ne me suis point suffisamment humiliée, afin de m'en repentir et de bénir Dieu de son long support et de sa délivrance avant que le moment arrive où j'aurai à lutter contre la souffrance, la faiblesse, et l'engourdissement de la mort. »

Durant l'été, Mme Hawkes ressentit plusieurs crises de spasmes excessivement graves. C'est après l'une d'elles qu'elle écrivait à sa sœur, Mme Jones, la lettre suivante :

« Comme j'éprouve une grande jouis-

sance à écrire à ma chère sœur, et que je sais que son affection lui fait désirer de mes nouvelles, je veux essayer de lui en donner, quoique je ne puisse écrire encore que difficilement.

» Ce matin, tandis que j'avais la tête appuyée sur mon oreiller, mille pensées tristes et accablantes sont venues m'assaillir. Après m'être levée, j'ai ouvert ma Bible au psaume XCV, qui m'a paru écrit exprès pour moi, et me sommer, d'une voix pleine à la fois de miséricorde et d'autorité, de ne pas m'embarrasser de soucis terrestres, mais d'élever mon âme en haut et de me joindre de cœur à ce cantique de réjouissance : *Venez, chantons à l'Eternel ; jetons des cris de réjouissance au Rocher de notre salut !* Par la grâce de Dieu, mon âme, portée sur les ailes de la foi, a pu s'élever vers les choses éternelles ; j'ai oublié mes inquiétudes, et ma bouche a rendu à Dieu des louanges de ce qu'il m'avait conduite *sur le rocher qui était trop élevé pour moi*,

et où mon âme a trouvé un sûr abri dans cette terre déserte. »

Au printemps de l'année 1808, le rév. Cecil fut atteint de la crise fatale que le déclin progressif de ses forces faisait craindre depuis longtemps et qui mit fin à son ministère public. Il fut frappé d'une attaque de paralysie qui affecta tout le côté droit, et qui lui ôta en même temps, presque complètement, l'usage de la parole. Il vécut encore deux ans depuis lors, mais il ne se releva jamais de l'affaiblissement intellectuel et de l'abattement moral, qui ne sont que trop souvent la suite de ce genre d'accident. Il est facile de comprendre avec quelle sympathie Mme Hawkes partagea la longue et douloureuse épreuve de ses amis. On en jugera par la lettre suivante adressée par elle à l'une des filles du pauvre infirme :

« Londres, juin 1809.

» . . . .

» Je suis parfois accablée de tristesse

en pensant à cette mystérieuse dispensation, et je le serais bien davantage encore, si je n'entendais pas une voix qui me dit : *Espère contre espérance.* — Oui, ma chère enfant, c'est le temps, non de désespérer, mais de nous humilier, et de lutter, comme Jacob, par la prière. Une main puissante a saisi votre bien-aimé père, et ni le péché, ni Satan, ni la mort, ni l'enfer, ne peuvent l'en arracher; car il est écrit : *Personne ne les ravira de ma main.*

» Si, dans ce moment, il ne peut ni la voir ni la sentir, elle n'en est pas moins là pour le soutenir et le défendre, tout comme le soleil n'en existe pas moins dans toute sa gloire, lors même qu'un nuage vient parfois nous en voiler les brillants rayons.

» Dites-vous bien que l'abattement moral de votre cher père est un effet de sa maladie; rappelez-vous le temps où il supportait des souffrances presque continuelles avec une énergie et une patience

qui nous édifiaient tous, et soyez persuadée que ce sont ces souffrances mêmes, jointes à beaucoup de fatigue, qui l'ont amené dans l'état où nous le voyons maintenant; mais, quoi qu'il en soit, tout finira *bien* pour lui!

» Mais pourquoi vous écrire des choses que vous savez aussi bien que moi? Il en est une cependant que je tiens à vous dire, tout comme je me la répète constamment à moi-même, c'est de faire en sorte que cette douloureuse épreuve contribue au plus grand bien de votre âme. Ah! ma chère enfant! c'est une chose bien importante, et que nous devons rechercher avant tout. Un secours puissant nous est promis pour cela, et si nous le demandons avec foi, il nous sera accordé par Celui qui ne nous abandonnera jamais à nos cruels ennemis; car il est écrit: *qu'Il est toujours vivant pour intercéder pour nous.*

» Vous ne pouvez vous faire une idée comme je suis avec vous de cœur, et com-

bien je désire que vous me donniez tous les détails possibles sur le cher malade qui occupe si constamment mes pensées. »

Mme Hawkes traça les lignes suivantes le jour même où le rév. Cecil, après avoir langui pendant deux années, fut enlevé à sa famille par une nouvelle attaque d'apoplexie :

« 15 *août* 1810 — Jour solennel, dans lequel l'âme de notre bien-aimé pasteur a été délivrée de sa longue et triste captivité pour prendre son vol vers la terre de la liberté et du repos ! Jadis, j'avais peine à supporter la pensée de sa mort ; mais la maladie avait causé tant de ravages chez cet homme si distingué par sa foi et ses talents, que j'en étais venue à soupirer après sa délivrance, et lorsque la nouvelle m'en est parvenue une joie sainte et solennelle s'est emparée de mon cœur. Je pense sans cesse que notre ami a quitté la souffrance, la faiblesse, l'abattement, pour des joies ineffables et éternelles ! Glorieux et désirable échange !....

» Maintenant, je suis près de m'écrier : « Je ne regarderai plus désormais à aucune créature pour être soutenue ou consolée. Une douloureuse expérience m'a démontré la fragilité de tous les appuis terrestres ; je ne veux plus m'appuyer que sur mon Sauveur !... » Et tout en disant cela, je pense avec découragement et tristesse à tel ou tel ami avec qui j'étais unie par les liens de la foi et de l'affection, et que la mort m'a enlevé ! Ah ! que nous sommes encore portés à mettre notre confiance dans les créatures, alors même que nous croyons ne la mettre qu'en Dieu seul ! »

Pouvoir se réjouir dans l'épreuve, est un privilége qui n'appartient qu'au vrai croyant ; et le fondement de sa joie, c'est l'espérance chrétienne. Dans l'abîme de l'affliction et en face de la mort, l'espérance chrétienne, pareille à certaines fleurs qui ne s'épanouissent que la nuit, paraît dans toute sa beauté. Quand les choses du temps présent passent et s'évanouissent

comme des ombres, et que la redoutable éternité s'avance rapidement, c'est alors que l'espérance devient une réalité et qu'elle est pour l'âme *une ancre sûre et ferme*, que la violence de l'orage ne saurait arracher, ni même ébranler; elle est certaine, *elle ne confond point* celui qui a le bonheur de la posséder. Des espérances *mal fondées*, tel est le piége trompeur qui ruine une multitude d'âmes. Ces espérances-là ne seront pas plus utiles à celui qui les possède, lorsque sonnera l'heure de sa mort, que ne le serait, à des marins, une gerbe de paille pour lester leur navire pendant la tempête; mais l'espérance qui naît de la foi est inébranlable, car elle est fondée sur Christ! C'est cette consolante et ferme espérance qui soutenait Mme Hawkes au milieu des douleurs, des privations et des luttes de son pélerinage terrestre. L'œil de sa foi, *pénétrant au-delà du voile*, lui faisait voir et son fidèle pasteur et les autres amis qu'elle avait déjà perdus, *recueillis dans la grande assemblée et dans*

l'Eglise des premiers-nés. Elle voyait se rompre peu à peu les liens qui la retenaient à la terre et saluait de loin le jour où, elle aussi, étendrait ses ailes pour aller se joindre à la multitude des bienheureux.

C'est peu après la mort du révérend Cecil qu'elle écrivait à une amie :

« .... Lorsque je suis disposée à la tristesse, ou qu'un reste d'incrédulité voile pour un moment à mon âme le Soleil de justice, je serais tentée de suspendre ma harpe aux saules ; mais, loin de le faire, je la prends bien vite, et je me mets à chanter quelque cantique de louange, ce qui me fait tout de suite du bien. L'Ecriture-Sainte, et en particulier les Psaumes, sont remplis, non-seulement de louanges à notre Dieu, mais encore d'assurances que nos louanges lui sont agréables. Je crois que les chrétiens n'attachent pas une importance suffisante au devoir de l'action de grâces ; ce devoir n'occupe pas une assez grande place dans leur vie. Louer Dieu pour ses bienfaits et célébrer ses glorieuses perfec-

tions devrait être un besoin habituel de leur cœur. Quel sujet d'adoration et d'actions de grâces non-seulement ici-bas, mais durant toute l'éternité !...

» Aspirons, ma chère amie, à posséder une foi qui nous fasse regarder, non aux choses *visibles*, qui sont passagères, incertaines, affligeantes, mais aux *invisibles*, qui sont éternelles, certaines, réjouissantes pour le cœur. Aspirons à posséder une foi qui réalise les choses éternelles, et qui les rende aussi présentes à notre âme que si celle-ci les possédait déjà.

» Voilà notre glorieux privilége et le but auquel nous devons tendre sans cesse; et quant à nos péchés, déplorons-les, combattons-les sans relâche, mais ne nous laissons jamais aller au découragement ou au désespoir, par le sentiment de notre indignité, non pas même un seul instant, puisque Christ, notre puissant avocat, est toujours vivant pour intercéder pour nous à la droite de la majesté divine. »

Durant les neuf années que Mme Haw-

kes venait de passer sous le toit de sa nièce, aucun changement notable n'avait eu lieu soit dans sa santé, soit dans ses circonstances de famille. Au printemps de 1811, un de ses amis, le révérend docteur Fearon, lui offrit de lui prêter une petite maison de campagne, attenante à celle qu'il occupait avec sa femme, et située dans la partie la plus saine et la plus riante du comté de Surrey. Mme Hawkes, pensant avec raison qu'un changement d'air et le séjour de la campagne ne pouvaient être que très-salutaires à sa santé, accepta avec reconnaissance cette amicale proposition, croyant y voir une direction toute providentielle. La suite prouva, cependant, qu'elle n'était pas destinée à habiter longtemps Betchworth. Durant le temps qu'elle y passa elle écrivit beaucoup aux amis dont elle était séparée. Parmi ses nombreuses lettres nous choisissons les deux suivantes, adressées à une personne particulièrement éprouvée :

« Betchworth, août 1811.

» . . . .

» S'attacher avec simplicité à Christ, en toute occasion et en toute circonstance, voilà l'unique moyen d'obtenir la paix du cœur, comme c'est aussi le secret pour conserver une étroite union avec Dieu, soit dans la solitude, soit dans le mouvement extérieur. Les épreuves, ma chère madame, sous une forme ou sous une autre, sont la portion assignée à tous les enfants de Dieu ; ils ne peuvent marcher *sûrement* sans elles. Vous savez que, pendant de longues années, les vagues de l'affliction se sont succédé pour moi, mais je déclare que je ne puis réellement appeler *affliction* que ce qui prive l'âme de la communion de son Dieu. Que la lumière de sa face resplendisse sur nous, et alors toutes nos épreuves, même les plus amères, deviennent, comparativement, douces et légères. Dieu se révèle à ceux qui aspirent à s'unir étroitement à Lui par la foi. Il est plein de

compassion et d'amour, et toutes les fois que nous allons à Lui, Il nous reçoit, nous console, bande nos plaies, et nous dit Lui-même : *Je suis le Seigneur qui te guérit.* Je ne finirais pas, si je voulais vous raconter ici toutes les expériences que j'ai faites de l'amour et de la puissance de notre grand Médecin, qui est *le même hier*, *aujourd'hui*, *et éternellement.* Supportons donc joyeusement toutes nos épreuves, et témoignons par là que nous nous considérons comme des voyageurs, dont la demeure n'est pas ici-bas, et dont les joies ne sont pas celles de la terre !

» Je suis établie ici, avec une seule domestique, dans une petite maison qui m'a été prêtée par un ami, et qui est située dans un pays charmant, mais fort retiré, à environ vingt milles de Londres. La solitude, aussi bien que le monde, a ses piéges, mais le sentier que Dieu nous trace est un sentier *sûr*, et nous pouvons être certains qu'il est pour nous le meilleur.

. . . . »

« Betchworth, novembre 1811.

» Ma chère Madame,

» Si je pouvais m'entretenir aussi facilement avec vous par le moyen de ma plume, que je le fais lorsque j'ai le bonheur de vous rencontrer, aucune de mes soirées ne me paraîtrait solitaire. Je prie Dieu de mettre le sceau de sa bénédiction sur notre relation et sur notre correspondance, afin qu'elles contribuent également à nous faire marcher avec courage vers le grand but qui est devant nous.

» Tant que nous demeurerons ici-bas, nous serons sujets à la souffrance, aux tentations de notre cœur corrompu et aux assauts de notre grand ennemi, et jusqu'à ce que nous soyons arrivés à la porte même du ciel, nous aurons beaucoup d'épreuves qui nous feront soupirer après la délivrance. Je crois qu'il est très-ordinaire aux jeunes chrétiens de croire qu'il arrivera un moment de leur pélerinage

où ils pourront déposer les armes et se reposer, et où, après avoir longtemps combattu Satan et le péché qui habite en eux, il leur sera accordé quelque répit après la chaleur de la bataille.

» Autant que j'en puis juger, soit par ma propre expérience, soit par celle d'autres chrétiens plus avancés que moi, ce moment de repos après le combat n'arrive jamais, et, à très-peu d'exceptions près, les épreuves et les luttes auxquelles le chrétien est appelé augmentent plutôt qu'elles ne cessent, à mesure qu'il avance dans la vie. Ceci peut paraître au premier abord décourageant, mais Dieu a sans doute de bonnes raisons pour permettre qu'il en soit ainsi. Dans la souffrance et l'épreuve, lorsqu'ils les supportent joyeusement et paisiblement, les enfants de Dieu glorifient leur Père céleste, dont la puissance et la fidélité envers les siens se manifestent alors aux yeux du monde. C'est aussi par le moyen des luttes journalières que nous avons à soutenir contre

le mal, que nous sommes amenés à reconnaître notre profonde corruption et notre incapacité totale. — De plus, les épreuves nous enseignent une leçon que notre nature orgueilleuse apprend difficilement, savoir, que toute notre sagesse, notre force, et notre justice se trouvent en Christ, auquel nous devons constamment recourir pour être changés, soutenus et pardonnés. Notre bien-aimé Sauveur nous a légué ces paroles : *Je vous donne ma paix*, mais Il a dit aussi : *Vous aurez de l'angoisse au monde.*

» Semblables à l'oiseau poursuivi par l'oiseleur, et qui fuit en vain de branche en branche pour y trouver un abri, nous cherchons souvent le repos dans des choses qui ne peuvent le donner à notre cœur d'une manière durable, mais nous finissons par comprendre qu'il est ailleurs, et chaque épreuve, chaque souffrance, chaque désappointement, nous rappelle cette parole de Jésus : *Vous aurez la paix en moi*, et seulement *en moi*, qui suis la

source unique de la paix et du vrai bonheur. Ne craignons donc pas les souffrances, si elles doivent nous amener à faire la bienheureuse expérience que Christ est *un sûr abri*, et *une haute retraite*. . . »

Dans le mois de janvier 1812, Mme Hawkes fit une chute qui eut des suites si fâcheuses pour sa santé, qu'au printemps elle dut quitter sa jolie retraite pour retourner à Londres. Durant l'hiver, elle avait beaucoup souffert de l'humidité des brouillards, ce qui lui avait procuré une grave inflammation des yeux, accompagnée d'un rhumatisme sur le visage, excessivement douloureux. Cette aggravation de maux parut rendre indispensable le retour de la pauvre malade à la ville, et son établissement dans un quartier sec et en même temps aéré.

Les bonnes intentions de ses amis en lui prêtant Betchworth se trouvèrent ainsi entravées, mais la suite prouva que cela même avait été dirigé par la sage main du Seigneur. En effet, si Mme Hawkes

était restée à Betchworth, elle aurait été bientôt appelée à s'y trouver complètement isolée, M. Fearon ayant dû quitter ce lieu pour aller s'établir à Oare près de Hasting, où un nouveau champ d'activité lui était offert.

CHAPITRE VI.

ÉTABLISSEMENT A PENTON-PLACE. (1) — ACTIVITÉ DE SA CORRESPONDANCE. — AGGRAVATION DE SOUFFRANCES. — SÉJOUR A CLAPHAM.

(1812-1817.)

En quittant Betchworth, Mme Hawkes se rendit chez sa nièce, Mme Collyer, qui la reçut de nouveau avec joie, pendant qu'on préparait le petit logement qu'elle avait loué. Durant le temps qu'elle y passa, son état devint extrêmement grave; elle souffrait cruellement des yeux, et le mal de jambe, suite de la chute qu'elle avait faite, menaça, pendant un moment, de devenir très-sérieux.

Au bout de quelques semaines, cependant, il plut à Dieu de bénir les moyens

(1) Nom d'un quartier de Londres.

employés pour la soulager, et elle put être transportée dans sa nouvelle demeure.

C'est peu après qu'elle traça, dans son journal, les lignes suivantes :

« *Londres, Penton-Place*, 1812. — Me voici établie dans un paisible port, mais la souffrance et une extrême faiblesse semblent devoir y être mes fidèles compagnes ; quelque peu agréable que soit leur société, je l'accepte volontiers, si elle doit être réellement salutaire à mon âme. Je sens que le châtiment m'est nécessaire, et que la verge de l'affliction n'a pas encore accompli son œuvre. Puissé-je ne point désirer me soustraire à ses coups ! et pour quoi le ferais-je ? ne sais-je pas bien qu'elle est dans les mains de Celui qui ne châtie pas comme les parents selon la chair le font souvent, avec passion, avec excès et sans sagesse, mais qui le fait toujours avec mesure et tendresse ? Jésus n'a point retiré son dos de devant ceux qui le frappaient pour mes péchés, comment donc ne me soumettrais-je pas à être frappée

de Lui, moi pécheresse? Comment, moi qui méritais *de périr,* pourrais-je me plaindre, lorsque je ne suis que *châtiée?* J'ai l'espérance et la conviction que quand la verge aura rempli son but, elle sera retirée. »

La société de Mme Hawkes était recherchée par des personnes de tout âge et de toutes conditions qui venaient à elle pour être dirigées, instruites ou consolées. Mais, outre cela, le zèle et l'activité de la pieuse malade trouvaient encore à s'exercer par le moyen de sa plume. Quoiqu'elle ne pût écrire que difficilement, par suite du mauvais état de ses yeux, elle n'en faisait pas moins de constants et touchants efforts pour répondre aux désirs de ses nombreux correspondants. Durant le temps qu'elle passa à Penton-Place, elle écrivit beaucoup de lettres; dans leur nombre nous choisissons les suivantes, comme nous paraissant particulièrement propres à édifier le lecteur.

A une jeune personne privée, pour un temps, de la prédication de l'Evangile.

« Londres, 1812.

» Je tiens d'autant plus à vous écrire dans ce moment, ma bien chère enfant, que je comprends ce que vous devez éprouver dans votre position actuelle; mais, quelque pénible que vous soit le vide que vous ressentez à cet égard, j'espère que votre petit culte solitaire sera profitable à votre âme. Je ne veux pas dire que vous deviez pour cela vous renfermer toujours dans votre cabinet, car nous pouvons y passer des heures sans aucun profit réel. Un moment passé véritablement à ouvrir notre cœur au Seigneur, à nous humilier devant Lui, et à nous prosterner avec une foi simple et sincère au pied de sa croix, voilà ce qui nous fait croître dans la vie spirituelle. J'espère que vous faites des progrès dans l'humilité d'esprit, et qu'avec le secours

de Christ vous remporterez la victoire sur vos dispositions mauvaises; rappelez-vous sans cesse que les fruits de l'Esprit ne peuvent croître que dans une terre qui a été profondément labourée et dont toutes les racines d'amertume (production naturelle du sol de notre cœur) ont été soigneusement arrachées. La charrue est un instrument que nous n'aimons guère, car il amène parfois sur la surface du terrain, d'affreux reptiles, dont nous ne soupçonnions pas même l'existence.

» Je suis affligée de vous savoir aussi souffrante, mais la santé de l'âme est d'une plus grande importance que celle du corps. Employez tout ce que vous avez d'énergie à demeurer solidement attachée au Rocher, dont ni la maladie, ni les revers, ni même les tentations ne pourront vous séparer. Il est d'une très-grande importance que vous soyez établie sur ce Rocher, avant que les dangers et les orages vous assaillent, car ils vous atteindront aussi bien que d'autres, et toute jeune que vous

êtes, vous en savez déjà quelque chose. Dites-vous bien que le but de l'épreuve est de détruire la racine profonde et cachée du *moi*. Observez bien si cette racine se détruit peu à peu en vous. C'est une œuvre progressive et qui ne sera parfaitement accomplie qu'à la mort; mais cependant nous devons faire journellement l'expérience que l'amour du *moi* est remplacé par un désir sincère de renoncer à notre volonté propre, et par une soumission toujours croissante à la volonté de Christ, et c'est alors seulement que nous serons paisibles et heureux.

» Je vous ai tracé ces lignes sous le poids d'une vive souffrance. Je perds mes forces, au lieu d'en gagner; cependant, si je sens décliner mes forces physiques et mes facultés, je suis heureuse et reconnaissante de posséder en moi un principe de vie, qui subsiste alors que tout le reste disparaît.

» Celui qui a compté nos jours nous accordera le repos lorsque le repos nous sera bon. Notre affaire est de nous préparer

au départ, et de contempler par la foi cette terre bénie où nous avons la consolante espérance d'arriver bientôt..... »

A une amie, en commençant l'année 1813.

« . . . .
. . . . Lorsque nous commençons à redescendre la montagne et à ressentir le froid et l'engourdissement de la vieillesse, ou que nous sommes appelés à porter le fardeau de souffrances physiques ou morales, nous nous sentons alors (du moins c'est là ce que j'éprouve) comme assaillis de tous les côtés, et il n'y a qu'une foi solide qui puisse nous empêcher d'enfoncer dans les eaux profondes; mais, quel que soit le fardeau que nous ayons à porter, qu'il provienne de l'infirmité de notre corps ou de nos peines morales, nous devons, non contester avec l'épreuve, mais aller immédiatement à Jésus, et lui dire avec simplicité, avec espérance et avec abandon : Seigneur, je suis angoissé, agis

pour moi ! Tu m'as ordonné de te remettre tous mes fardeaux, les voici. O veuille t'en charger et me donner ta paix selon ta promesse !

» Il y a un grave danger à tenir nos yeux trop fixés sur nous-mêmes et sur nos épreuves. Si lorsque nous sommes malades nous n'étions occupés qu'à examiner notre mal et à en saisir les divers symptômes, au lieu d'aller au médecin et de suivre ses prescriptions, notre guérison en serait grandement retardée. Il en est de même quant aux choses spirituelles.

» Nous devons être profondément humiliés, et nous ne saurions jamais l'être assez à la vue de nos péchés ; mais ce n'est qu'en regardant à Christ que nous serons guéris. C'est par la foi, et non par l'humiliation *seule*, que nous devons résister à notre adversaire. Je puis vous parler sciemment sur ce sujet, car je me sens parfois très-abattue de corps et d'esprit et près de m'écrier avec découragement et tristesse : Les fruits de l'Esprit n'existent

pas dans mon âme ! il n'y a plus dans mon pauvre cœur que la stérilité et la mort ! et si Satan pouvait me persuader que cela est vrai, il en aurait autant de joie que s'il parvenait à me plonger dans le péché, car il sait bien que le découragement est l'éteignoir de la foi. Mais Dieu, dans sa miséricorde infinie, m'accorde, dans certains moments, un renouvellement de force et de vie, et manifeste à mon âme, d'une façon particulière, sa grâce toute gratuite et son amour immense, tellement que je puis m'écrier : *Toi, mon ennemi, ne te réjouis point sur moi; si je suis tombée, je me relèverai.* Quoique renversée, mon Sauveur ne permettra point que mon âme soit détruite. Il est vrai qu'il est, comme vous le dites, fort difficile de ne pas se laisser aller à voir certaines choses sous leur côté sombre lorsqu'elles n'en ont, pour ainsi dire, point d'autres; mais rappelons-nous qu'au-dessus de nos têtes il y a un ciel serein et un brillant soleil que nous devons contempler sans

cesse ; et lorsque l'affliction, la souffrance ou la tentation viennent momentanément en intercepter pour notre âme les vivifiants rayons, que notre foi nous fasse dire ce que nous disons lorsque le soleil de la nature est enveloppé d'un triste brouillard : Aujourd'hui, le soleil est voilé ; mais il n'en existe pas moins dans toute sa gloire et reparaîtra bientôt plus brillant que jamais !

» Puissions-nous, durant l'année que nous commençons, *regarder constamment à Jésus, le chef et le consommateur de notre foi ;* car, par ce regard, nous serons fortifiées. Priez pour votre compagne de voyage bien affectionnée..... »

A une jeune personne éprouvée par la maladie.

« Mars 1813.

» Ma chère enfant, si je ne savais que vous ne connaissez que trop mon état de faiblesse, j'aurais la crainte d'être ac-

cusée par vous de manquer d'affection et de sympathie, ce qui n'arrivera pourtant jamais, soyez en sûre. Le fait est que depuis quelque temps, je n'ai pas passé un seul jour sans éprouver de vives souffrances; et si, de temps à autre, j'avais une demi-heure de soulagement, j'étais heureuse de la saisir pour demander à Dieu le secours et la force qui me sont si nécessaires pour pouvoir souffrir courageusement et sans me plaindre. La miséricorde du Seigneur envers moi, sa pauvre servante, est si grande, que non-seulement mon âme est en paix, mais encore qu'elle est plus heureuse que lorsque mes souffrances étaient moins aiguës. Il m'est accordé une vue plus claire et plus réjouissante qu'autrefois de la gloire à venir, et cette glorieuse contemplation me donne du courage pour souffrir, pour attendre et pour espérer jusqu'à la fin. Vous êtes appelée bien jeune à la souffrance, ma chère amie, et je sympathise de cœur avec vous; mais si la grâce de Dieu et l'ensei-

gnement du Saint-Esprit vous sont accordés, comme j'espère que ce sera le cas toujours davantage, vous éprouverez, en poursuivant votre route, que votre âme s'enrichit, et vous finirez par dire : Je ne voudrais pas que telle souffrance ou telle épreuve m'eût été épargnée. Dans les épreuves, de quelque nature qu'elles soient, le danger consiste à ressentir la souffrance sans recueillir le fruit qu'elle est destinée à porter ; nous sommes trop enclins à accepter nos afflictions comme une calamité dont chacun doit avoir sa portion ici-bas, au lieu de les envisager comme un remède destiné à remplir un certain but.

» Nous n'entrons pas avec assez de sérieux et de profondeur dans les vues de notre grand Médecin, et par là, nous perdons trop souvent le bénéfice du traitement qu'Il trouve à propos de nous infliger. Puissions-nous, et vous et moi, faire des progrès véritables à l'école de la souffrance, jusqu'au jour où, *revêtues de*

notre demeure céleste, nous entonnerons le chant de victoire. Le cœur est quelquefois près de défaillir, je le sais, et il ne faut rien moins que la puissante grâce de Dieu pour le soutenir ; mais si nous la demandons sans cesse, elle nous sera certainement accordée..... »

A la même, sur le mal et le danger de se laisser aller à la mélancolie.

« Je vous remercie de votre lettre, ma chère enfant, mais je m'afflige de sa tristesse ! Aussi longtemps que nous demeurerons ici-bas, nous rencontrerons des sujets de peines, mais nous n'en devons pas moins lutter contre l'abattement et la mélancolie. Vous surtout vous devez le faire, parce que vous êtes jeune et que ces dispositions qui vont croissant à mesure qu'on avance en âge, sont la mort de tout progrès, de toute consolation, de toute activité, comme de toute joie spirituelle, et que Satan s'en sert très-sou-

vent pour nuire à notre âme et arrêter ses progrès. En caressant notre penchant à la mélancolie, il arrive fréquemment que nous nous trompons nous-mêmes; nous croyons avancer en spiritualité, en sérieux, en humilité, tandis qu'il n'en est rien, et que notre *moi* joue un grand rôle dans cette disposition. Notre grande affaire ici-bas n'est pas de nous laisser dominer et conduire par nos impressions, mais plutôt de croître sans cesse dans le renoncement et dans la soumission au milieu des circonstances les plus difficiles, mais d'apprendre à porter paisiblement la croix la plus lourde, mais de nous dévouer au bien de notre prochain, et tout cela dans un esprit doux et serein. Pour y réussir, rappelons-nous constamment que nous ne sommes pas appelés à accomplir une seule de ces choses par notre propre force. Les meilleures résolutions, les plans de conduite les mieux conçus, resteront sans résultats, à moins qu'avec une simplicité enfantine nous allions sans cesse puiser à la

source de tout bien. Voilà ce que vous comprendrez, j'espère, chaque jour mieux. »

A une jeune mère de famille.

« J'espère, ma chère amie, que vous possédez de jour en jour davantage l'heureux secret de vous reposer sur le bras puissant de votre Père céleste, et que pour cela, vous aspirez à faire une connaissance toujours plus intime avec le caractère divin, tel qu'il se révèle à nous en Jésus-Christ. Vous ne pouvez que gagner en regardant davantage à Dieu, et moins à vous-même. Il sait que vous avez une santé délicate, et que vous êtes en butte aux soucis que donne toujours une famille à élever. Il connaît, jusque dans leurs moindres détails, vos difficultés, vos tentations et vos épreuves, et vous, vous devez lui confesser avec simplicité votre méchanceté, votre faiblesse, vos craintes, vos nombreux besoins, afin de recevoir de sa plénitude *grâce sur grâce.*

» Vous trouvez peut-être difficile, au milieu de votre vie si remplie, de vous réserver des moments suffisamment longs pour la méditation et la prière secrète, mais si vous ne pouvez consacrer que peu de temps à ce saint devoir, Dieu sera satisfait de ce *peu de temps,* pourvu que vous le consacriez réellement à *Lui.* S'il nous est dit : *Soyez fervent d'esprit*, il nous est dit aussi : *Ne soyez point paresseux à vous employer pour autrui.* Il existe des personnes qui, sans s'en douter, font le plus grand tort à la cause de l'Evangile, en prenant l'accomplissement de leurs devoirs religieux comme prétexte pour négliger l'accomplissement de leurs devoirs journaliers au sein de leur famille. En avançant dans la vie spirituelle, vous apprendrez peu à peu à élever sans cesse votre âme à Dieu, au milieu même des occupations les plus ordinaires de la vie. Cette sainte habitude ne saurait jamais, cela va sans dire, tenir lieu des moments qui doivent être consacrés spécialement à

la prière et à la méditation dans le secret du cabinet, mais elle y dispose l'âme.

» A mesure que votre foi s'affermira, vous comprendrez mieux qu'il existe déjà dans ce monde de luttes et de souffrances *un repos préparé pour le peuple de Dieu*, dans lequel il entre par la foi, l'abandon et la confiance. »

A sa sœur Mme Jones.

« Janvier 1814.

» Au milieu de mes souffrances, de mes soucis, de mes craintes, le Seigneur m'accorde la grâce de pouvoir me réfugier auprès de lui, comme dans ma forteresse et ma haute retraite. C'est à Lui que je remets chaque jour tout ce qui pourrait m'inquiéter, m'attrister, me préoccuper, m'effrayer; Satan, avec tous ses desseins malicieux contre ma paix, — mon âme, si vide encore de grâces spirituelles, — les souffrances et les infirmités de mon corps et mes craintes de les voir augmen-

ter en nombre, — tous ces fardeaux je les rassemble et je les apporte à mon Sauveur, en le suppliant de s'en charger, et de me faire habiter sous l'ombre de ses ailes. Et quand Il m'accorde la grâce d'y goûter le repos, oh! alors, je sens mon cœur rempli de reconnaissance et d'humiliation, et je bénis mon Dieu de me faire passer par l'école de l'affliction et de la souffrance. Il est vrai que le vent d'orage a balayé sur ma route ces fruits et ces fleurs, dont je vois jouir tant de mes amis, mais ils auraient pu devenir des piéges dangereux pour mon cœur charnel, et si Dieu m'en a privée, c'est pour me conduire *dans les verts pâturages* de son amour, et *le long des eaux tranquilles* de sa grâce. J'ai donc toute raison de m'écrier : *Mon âme, bénis l'Eternel !..* »

A une amie, éprouvée par diverses afflictions.

« Novembre 1814.

» . . . J'ai eu la visite du docteur Sims, mais le secours de l'homme est vain !

» Que nous sommes heureux de pouvoir, en toutes circonstances, compter sur le secours de Dieu! L'espérance que nous avons en Lui est bien véritablement une ancre qui empêche que nous soyons emportés par la tempête. Vous, ma bien chère sœur et amie, qui êtes appelée à tant de souffrances, vous pouvez, mieux que personne, rendre témoignage à la parfaite suffisance de la grâce de Dieu pour soutenir ses enfants, et tandis que vous cherchez à glorifier votre divin maître au milieu de vos épreuves, Il se plaît à répondre à votre foi en manifestant à votre égard son amour, sa puissance et sa fidélité. Je suis consolée et encouragée, en voyant comme Il vous soutient et vous fortifie tout en vous traçant le sentier le plus difficile et le plus épineux que j'aie jamais connu! La foi et la sagesse qui vous sont accordées en y marchant, sont bien évidemment un don de Dieu. Continuez à vous appuyer sur le Seigneur, et vous ne succomberez jamais. Soyez habi-

tuellement en communion avec lui, et les choses les plus difficiles vous deviendront aisées. Le secret pour y parvenir, c'est de *vivre par la foi.*

» Vous me dites que vous désirez savoir comment, au milieu de mes épreuves, j'ai pu remporter la victoire sur le *moi*, sous toutes ses formes. Ah! ma chère amie, en parlant de *victoire*, vous vous méprenez étrangement! J'ai combattu sans cesse contre le *moi*, mais suis encore bien loin d'en avoir triomphé.... Mais Jésus me fait sentir journellement que toute ma force est en Lui. Lorsque j'ai à accomplir un devoir difficile, je vais à Lui pour qu'Il me donne force et sagesse. Si je me sens disposée au mécontentement, à l'irritation ou à l'orgueil, je vais à Lui et je Lui confesse mon péché. C'est à ses pieds que je dépose tous mes péchés, tous mes soucis, toutes mes épreuves. C'est à Lui que je m'adresse pour obtenir toute bonne pensée, tout bon désir, lui disant sans cesse : Seigneur, aide-moi pour ceci, agis

pour moi en cela ! Que Christ demeure en moi et que je demeure en Lui. C'est seulement ainsi que nous porterons des fruits, soyez en sûre ; ce ne sera point en regardant sans cesse à nous-même, mais *en regardant à Jésus.*

» Je suis heureuse de voir que dans vos épreuves vous ne regardez point aux causes secondes. C'est le seul moyen de conserver la paix du cœur au milieu des circonstances les plus contraires. Dans les grands évènements de la vie, il est *facile*, comparativement parlant, de ne point regarder aux causes secondes, mais dans les épreuves journalières, je sens, pour ma part, combien il est difficile de ne pas le faire..... »

A une jeune personne, sur le danger de donner carrière à une imagination exaltée, surtout en matière religieuse.

« Penton-Place, 1815.

» Croyez, ma bien chère enfant, que

je vous aurais répondu plus tôt, si la chose m'eût été possible. Mes yeux ont été dernièrement plus malades que jamais; je souffre beaucoup de la tête, et j'ai chaque jour plus d'oppression ; avec cela j'ai tant de visites depuis quelque temps, que chaque fois que je prends la plume je suis obligée de la poser presque aussitôt. Je pourrais, il est vrai, écrire le matin avant de me lever, mais ce moment est mis à part par moi pour vaquer au doux et saint devoir de la méditation et de la prière, et je suis convaincue que la vie et la sanctification de mon âme dépendent beaucoup de la manière dont je l'accomplis. Sept fois le jour David priait l'Eternel, et sept fois le jour nous devrions savoir mettre à part quelques instants pour élever notre âme au Seigneur. Le plus humble soupir atteint son oreille, toujours ouverte à nos besoins.

»Quel songe extraordinaire, en effet, que celui que vous avez fait ! J'en suis fâchée, parce qu'il pourrait facilement contribuer

à vous monter l'imagination, faculté si dangereuse si elle devient notre maîtresse. Je vous exhorte à demander au Seigneur ce que je me sens moi-même pressée de lui demander habituellement dans ma prière du soir, c'est que mon divin protecteur ne permette pas à Satan ni à aucun de ses perfides agents de s'approcher de mon cœur ou de mon imagination pour y faire naître et y exciter des pensées profanes ou des impressions coupables. Ce sont autant d'ennemis de notre âme, et nous devons déposer tous ses ennemis, grands et petits, entre les mains de Celui qui seul peut les lier de sa forte chaîne.

» L'imagination est une faculté qu'il nous est plus difficile de gouverner que toute autre, et notre plus ardent désir doit être qu'elle soit sanctifiée. Ayons grand soin de ne la nourrir que d'objets qui en soient dignes. Notre bon ami, le docteur F..., m'écrivait une fois : « Combien souvent ne m'est-il pas arrivé de rester des

heures entières à me rôtir les jambes devant mon feu, absorbé dans d'oisives rêveries et voyageant dans un monde imaginaire. »

» Dans mes jeunes années, j'ai moi-même été aussi loin que qui que ce soit dans ce monde-là. C'est toujours une route dangereuse, quel que soit le pays qu'elle nous fasse parcourir ; mais en matière religieuse elle est fatale. Le sujet le plus habituel de nos pensées et de nos méditations devrait être l'Ecriture-Sainte et son but excellent, qui est de nous amener à la connaissance de notre Dieu sauveur et à celle de nous-mêmes. Dans cette étude, l'Esprit saint condescend à devenir Lui-même notre Instituteur. Lorsque nous ouvrons notre Bible , supplions-le donc de nous accorder la grâce d'écouter ses enseignements avec une attention profonde et sérieuse et avec une parfaite soumission.

»Dépouillons-nous aussi, autant que possible, de nos pensées propres, pour nous attacher aux pures paroles de l'Ecriture.

C'est la vérité, c'est la lumière, que nous cherchons avant tout ; disons donc au Seigneur, avec simplicité et droiture : *Fais-moi entendre la voix de tes commandements. — Enseigne-moi à avoir du sens et de l'intelligence.* Mettons de côté notre propre sagesse, notre propre science, et que toutes nos pensées soient amenées captives aux pieds de notre divin instituteur.

» Adieu, ma chère enfant, que notre Dieu vous comble de ses plus riches bénédictions. Puissiez-vous être semblable au palmier dont les racines sont *profondes,* et à un arbre toujours vert dont ni la gelée, ni les vents, ni les rayons brûlants du soleil ne peuvent altérer la vigueur ou flétrir le feuillage ! Puissiez-vous préférer le vrai pain de vie à tout ce que le monde peut vous offrir ! »

A une amie.

« Mai 1815.

»...... Je trouve beaucoup d'avantages

à m'emparer tantôt d'une promesse, tantôt d'une autre pour les présenter au Seigneur, en le suppliant de me donner d'y croire de tout mon cœur et de m'y reposer pour tous mes besoins et dans toutes mes détresses ; et, béni soit son nom ! Il exauce ma requête d'une manière admirable ! Je m'écrie bien encore quelquefois : « Seigneur ! combien de temps encore dureront ces épreuves ? J'attends depuis des années la délivrance promise ; tes miséricordes se sont-elles évanouies pour jamais ?... » Mais je me rappelle bientôt que, s'il nous est permis et même ordonné de présenter à Dieu nos requêtes et de nous adresser à Lui pour la délivrance de nos épreuves, nous ne devons point Lui en marquer le moment ni la manière. C'est, non de la prolongation ou de la cessation de l'épreuve que nous devons nous préoccuper, mais avant tout du but excellent que Dieu se propose en nous la dispensant. Abandonnons-nous donc avec simplicité entre les mains

de notre Père céleste, et prenons un nouveau courage en regardant à *la nuée de témoins* dont nous sommes environnés. Nous sommes conduits par la même main que celle qui conduisait Abraham, Isaac et Jacob ; nous sommes entourés par la même puissance que celle qui entourait les enfants d'Israël pendant qu'ils traversaient le désert. Le onzième chapitre de l'épître aux Hébreux nous présente un tableau frappant du victorieux pouvoir de la foi. Nous ne sommes pas appelés à des épreuves et à des luttes aussi terribles que celles dont parle Saint-Paul, épreuves et luttes dont ceux qui y furent appelés sortirent cependant victorieux. Jésus Lui-même, notre glorieux chef, a enduré des souffrances sous lesquelles le plus courageux de ses enfants aurait succombé. Regardons donc à Lui, *l'auteur et le consommateur de notre foi*, afin *que nous ne succombions point en perdant courage*. Il nous accordera, moment après moment, une nouvelle mesure de grâce, et lorsque

nos yeux commenceront à se fatiguer de regarder en haut, si nous fixons simplement sur Christ le regard de la foi, une force et une vie toutes nouvelles nous seront données selon nos besoins.

» Mais je vous parle ici de choses que vous savez aussi bien que moi. Ah! puissent ces vérités si consolantes, et que nous connaissons toutes deux depuis si longtemps, devenir chaque jour davantage de vivantes réalités pour notre âme.

» Je vous répète donc ce que je vous ai dit si souvent, c'est que le seul moyen de ne pas succomber sous l'épreuve, c'est de vivre au jour le jour.

» Quant à moi, je succomberais certainement, si je me permettais de regarder au lendemain, et si je ne faisais pas de constants efforts pour tenir mes yeux fixés sur cette puissance et cette bonté qui peuvent en un instant, si c'est la volonté du Maître de l'univers, changer en entier ma position. Je dis souvent, comme autrefois Agar : *Tu es le Dieu fort qui me*

vois ! Tu me vois luttant avec telle épreuve ou telle souffrance, et je sais que tu n'as qu'à prononcer une parole pour aplanir immédiatement toutes mes difficultés. Ayons constamment et d'une manière *pratique*, si je puis m'exprimer ainsi, *le Seigneur devant nous.* Espérons de grandes choses de son amour et de sa puissance, et espérons jusqu'au bout.

» Pensons combien tous les fardeaux du temps présent nous paraîtront légers et insignifiants, au moment où nous poserons le pied sur la rive bienheureuse où aucune épreuve ne nous suivra ! Je crois que l'orgueil, l'indépendance de caractère, et bien d'autres péchés encore, ne peuvent être déracinés que par le moyen de l'affliction. Quoique je ne connaisse point encore, comme je le voudrais, ce qu'est l'humilité, la soumission et le renoncement véritables, cependant le peu que j'en possède, me donne plus de paix et de vrai contentement que ne m'en a jamais procuré l'accomplissement de mes

plus chers désirs. Ah! il est doux de se prosterner, comme un humble pénitent, aux pieds de Jésus et de lui dire du fond de son cœur : « Donne-toi toi-même à moi, accorde-moi la grâce d'être un sarment vivant du vrai Cep, et agis envers moi comme il te semblera bon. » Je suis convaincue que les moments où nous jouissons de la communion la plus intime avec notre Dieu, sont aussi ceux où nous sommes le plus directement sous sa discipline; et pour avoir part à la communion de notre Dieu, à quoi ne nous soumettrons-nous pas?....

» Ne vous préoccupez pas d'avance de telle ou de telle épreuve, mais attendez-la paisiblement. Ne faites point de plan sur ce que vous feriez, si tel ou tel cas se présentait; n'en ayez qu'un bien arrêté, celui de vivre par la foi, vous reposant pour toutes choses sur l'Ami toujours fidèle.... »

A une amie d'enfance qui venait d'ouvrir un pensionnat de jeunes personnes.

« 1816.

» Depuis bien longtemps j'ai le désir d'écrire à mon amie bien-aimée, et il me faudrait trop de temps et trop de papier, si je voulais entreprendre de lui raconter les différentes raisons qui m'ont empêchée de le faire jusqu'à aujourd'hui. Je partage toujours du fond de mon cœur vos joies et vos peines, et suis heureuse de savoir où vous en êtes, remerciant le Seigneur de ce qu'il paraît poser sur votre entreprise sa précieuse bénédiction, et dissiper peu à peu les sombres nuages qui obscurcissaient depuis si longtemps votre route. Ce n'est que lorsqu'Il juge que nous sommes en état de supporter sans danger les rayons du soleil de la prospérité qu'Il leur permet de luire sur nous. Adorons notre Dieu pour toutes ses voies envers nous, et demandons-lui avec sincérité et du fond de notre cœur,

qu'Il ne nous épargne jamais des épreuves destinées à nous attacher à Lui, et qu'Il ne nous accorde jamais des biens qui pourraient tendre à nous en éloigner. Les occupations et les intérêts les plus naturels et les plus légitimes de notre vie peuvent très-facilement enlacer notre cœur, s'emparer de toutes nos pensées, et prendre dans notre âme une place qui devrait être occupée par des intérêts d'un ordre plus relevé. C'est de la part des choses *permises* que vient notre plus grand danger; quand aux choses *défendues*, nous sommes soigneux de nous en éloigner.

» Efforçons-nous d'accomplir nos devoirs journaliers avec activité et persévérance, tout en demeurant dans la ferveur d'esprit, *servant le Seigneur.*

» Faites mes amitiés à miss..... et dites-lui que je l'exhorte à apprendre de vous quelle est l'importance et l'avantage de la décision de caractère. Dans toutes choses *la décision* est nécessaire, mais en religion elle est indispensable.

7.

» J'ai beaucoup souffert dernièrement, mais j'éprouve que le Seigneur est un sûr refuge au jour de l'angoisse; c'est ce que vous savez aussi bien que votre affectionnée. . . . .
. . . . »

Dans le courant de l'année 1816, Mme Hawkes éprouva une grande joie au sujet d'un évènement dont l'importance ne sera pleinement révélée qu'à la lumière de l'éternité. Il plut à Dieu de mettre le sceau de sa bénédiction sur son zèle et ses pieux efforts pour travailler au bien spirituel de son prochain, en la faisant devenir l'instrument de la remarquable conversion d'un monsieur, dans la maison duquel elle habitait depuis quelques années. L'intéressant récit de la conversion de M. Vaughan et de sa mort triomphante, ainsi que le témoignage rendu à sa joie, à sa paix et à la fermeté de son espérance au milieu de cruelles souffrances, ont été depuis longtemps livrées à la publicité dans un petit volume publié par M. Hodson

(alors secrétaire de la Société des missions de Londres), et qui avait uni ses pieux efforts à ceux de Mme Hawkes pour travailler au bien spirituel de M. Vaughan.

Mme Hawkes adressa les lignes suivantes à un ami et parent de celui-ci, pour lui annoncer sa mort :

« MON CHER MONSIEUR,

» Notre ami Vaughan *vit*. Il est expiré hier, à cinq heures environ. Je l'ai vu partir aussi paisiblement qu'un enfant qui s'endort. Je ne puis vous raconter ici toutes ses douces paroles, sauf une pourtant : une demi-heure environ avant de rendre le dernier soupir, il dit : « Je suis mourant. » Puis il ajouta bientôt après : « Je suis dans la route du ciel. » Oui, c'est dans le ciel qu'il s'est rendu après avoir lavé ses vêtements dans le sang de l'Agneau. Gloire et louange au Seigneur, qui, à la onzième heure, l'a *arraché comme un tison du feu !*

» Hier matin, tandis qu'il était aux prises avec la mort, il dit : « Appelez Mme Hawkes, elle m'aidera. » Cher ami !.... il possédait un meilleur secours, celui du Tout-Puissant. Puisse ce secours être avec vous et avec moi à l'heure suprême, car, oh ! combien est redoutable le moment où le dernier et invisible ennemi triomphe du pauvre corps !.... »

Les lignes suivantes écrites par Mme Hawkes dans son journal, peu après la mort de M. Vaughan, font allusion encore à cet évènement qui l'avait si vivement impressionnée.

« *Penton-Place, décembre* 1816. — Aucune parole ne saurait exprimer les miséricordes et les faveurs dont j'ai été l'objet durant l'année qui va finir, soit quant à mon corps, soit surtout quant à mon âme. Mon corps, il est vrai, décline rapidement, mais c'est un bonheur, et j'espère que mon âme mûrit pour être bientôt moissonnée. La joie qui m'a été accordée, au terme d'une carrière si peu utile, d'être

un instrument de salut pour une âme immortelle, est, dans mon ciel couvert de nuages, comme une brillante lueur qui éclairera le reste de mon voyage à travers le désert. Ma sollicitude, mes prières, mes larmes, pour la conversion de l'ami qui nous a quittés, pauvres, faibles et indignes en elles-mêmes, n'en sont pas moins inscrites dans le registre qui est dans le ciel (Ps. LVI, 8). Cependant, dans l'accomplissement de cette œuvre, je ne me regarde pas comme ayant été plus que *le coupeur de bois* ou que *le puiseur d'eau.* Mais cela suffit pour me rendre heureuse. C'est à mon respectable ami M. H. qu'appartient, après Dieu, la palme de la victoire, et il me suffit d'avoir été le moyen dont Dieu s'est servi pour le faire arriver auprès de notre cher malade, au chevet duquel j'ai recueilli moi-même une bonne moisson d'enseignements et de sérieux avertissements, qui porteront, j'espère, des fruits dans mon âme, jusqu'au moment où j'irai unir ma voix à celle de

notre bienheureux frère, pour chanter *le cantique nouveau.* »

Au printemps de 1817, Mme Hawkes fut atteinte d'une fièvre nerveuse qui augmenta encore d'une manière fort grave son état de faiblesse. Pour changer d'air, elle se transporta à Clapham, où elle passa deux ou trois mois chez une dame veuve, à l'âme de laquelle elle avait précédemment fait beaucoup de bien et qui lui était demeurée fort attachée.

Quelques lignes écrites dans son journal, à son arrivée à Clapham, prouve quel désir sincère et constant elle avait de vivre pour la gloire de Dieu et le bien de ses semblables.

« *Clapham, juin* 1817. — Dans quelque lieu qu'il soit appelé à habiter, le chrétien, quelque obscur et chétif qu'il puisse être, a une œuvre importante à accomplir. Il a à marcher *dans la crainte du Seigneur.* — Il a à *se préserver de la souillure du monde.* — Il a à glorifier Dieu, non-seulement de ses lèvres, mais par toute

sa conduite. — Il a à profiter de toutes les occasions qui se présentent à lui pour tendre une main secourable à son prochain, et pour répandre autour de lui la bonne odeur de Christ et la connaissance de l'Evangile. Il a, enfin, *à veiller et à prier*, afin de pouvoir faire tout cela humblement, simplement, fidèlement et en comptant sur le Seigneur. N'est-ce pas là une grande œuvre à accomplir ? Elle est au-dessus de la puissance humaine, mais possible avec la grâce de Dieu qui suffit à tout. Seigneur, accorde cette grâce à moi, pauvre ver de terre! »

C'est un peu plus tard qu'elle adressait à une amie les lignes suivantes :

« Je suis heureuse d'éprouver quelque soulagement par mon séjour à Clapham. Je suis très-frappée du mélange d'avantages et d'inconvénients qui se trouve dans tout changement soit de lieux, soit de circonstances.

» Il n'y a aucun doute que s'il nous était permis de choisir notre portion, nous

en écarterions toutes les amertumes pour n'en conserver que les douceurs, nous créant ainsi *un nid* dans lequel nous tomberions bientôt dans la langueur et le sommeil, car le repos et le bonheur nous sont nuisibles. Que nous sommes donc heureux qu'il ne nous soit pas accordé de choisir, et que Celui qui sait ce qui est en nous et qui connaît d'avance la portée des évènements les plus insignifiants en apparence de notre vie, veuille le faire pour nous! Notre vue est si bornée que nous ne voyons guère au-delà du jour présent. Nous sommes trop portés à ne voir jamais que nous-mêmes et nos intérêts particuliers, oubliant que nous sommes placés dans l'échelle des êtres humains pour un but plus élevé que pour la simple jouissance de la vie, et que toutes nos souffrances ont un dessein important et suprême, savoir, de nous amener à glorifier notre Père qui est dans les cieux et de nous faire contribuer, dans quelque position qu'Il juge à propos de nous pla-

cer, au bien de notre prochain. Cela me soutient et me réjouit souvent au milieu de mes épreuves, de considérer, non-seulement les effets bénis que, par la grâce de Dieu, elles produisent dans ma propre âme, mais encore la manière dont Dieu peut faire servir les souffrances des plus chétives de ses créatures à l'avancement de sa gloire et à l'accomplissement de ses grands desseins. Je désire de tout mon cœur posséder une soumission plus simple et plus entière à la volonté de Dieu. Que je doive être *quelque chose* ou que je ne sois *rien*, qu'il en soit comme Il le jugera bon.

» Glorifier Dieu, tel est le premier et grand but vers lequel nous devons tendre. Combien, hélas! je suis encore loin de l'avoir atteint! Chaque soir, lorsque je passe en revue ce que j'ai fait durant la journée pour Dieu, pour ma propre âme et pour le bien de mon prochain, je suis obligée de m'écrier : « Manquements, manquements ! » Et sans le Sauveur parfait, qui est toute ma sûreté et toute mon espé-

rance, c'est dans un sentiment de profond désespoir que je poserais ma tête sur mon oreiller. Quelle précieuse assurance que celle que nous donne l'Ecriture, que *nous avons un avocat auprès du Père,* et *qu'il n'y a plus aucune condamnation pour ceux qui sont en Jésus-Christ*, et qui, au milieu de beaucoup de faiblesses et d'infirmités sans doute, *marchent*, *non selon la chair, mais selon l'Esprit,* recourant sans cesse par la foi au sang de l'expiation! »

CHAPITRE VII.

RETOUR A LONDRES. — LETTRES DIVERSES — MORT DE Mme JONES. — SOUFFRANCES CROISSANTES. — DÉLIVRANCE.

(1817-1828.)

Dans le mois d'octobre, Mme Hawkes quitta Clapham pour retourner à Londres s'établir dans un quartier entièrement nouveau pour elle ; ce changement de domicile, tout-à-fait indépendant de sa volonté, lui causa beaucoup de fatigue. Les lignes suivantes de son journal expriment la paix que goûtait cependant son âme au milieu de toutes les agitations extérieures de son pélerinage.

« *Londres, Queen-Row, octobre* 1817. — Semblable au voyageur, j'ai fait aujourd'hui mon entrée dans une tente nouvelle, vers laquelle j'espère, qu'en réponse à

mes prières, j'ai été dirigée par la main même du Seigneur.

» Dans mon état de souffrance et de faiblesse, tous les changements de lieux ou d'habitudes me sont pénibles et difficiles; mais le moment vient où je n'habiterai plus sous des tentes; car je serai mise en possession d'une demeure *qui n'est point faite de mains et qui est éternelle dans les cieux.* Pour le moment, cette précieuse promesse m'est donnée, ainsi que la foi nécessaire pour m'y reposer avec assurance : *Je serai avec toi partout où tu iras.* Je n'en demande pas davantage. La présence du Seigneur comprend toutes les bénédictions véritablemént essentielles. J'aurai des épreuves, mais quelles qu'elles puissent être, les promesses du Seigneur auront leur accomplissement. »

C'est à peu près à la même époque qu'elle écrivait à une de ses amies, Mme Young, qui avait été appelée à partir subitement pour l'Ecosse pour y visiter un de ses enfants, malade.

« J'espère, ma chère amie, que, comme moi, vous faites journellement la douce expérience de la réalité de cette encourageante promesse : *Je serai avec toi partout où tu iras.* Dieu promet d'être Lui-même *toujours* avec vous, comme avec chacun de ceux dont Il a touché le cœur par sa puissante grâce. Mais notre foi n'est pas toujours assez ferme et assez vivante pour réaliser sa divine présence. Tout comme le soleil de la nature peut être voilé à nos yeux par quelques nuages passagers, ainsi les bienfaisants rayons du soleil de justice, peuvent être momentanément voilés par quelques nuages que notre foi ne sait pas pénétrer, et alors nous commençons à craindre et à douter.

» Que devons-nous faire dans ce cas? Regarder *à la loi et au témoignage*, plutôt qu'à nos sentiments et à nos impressions propres, et, sous le nuage le plus sombre, nous reposer sur la fermeté de cette promesse : *Je ne te laisserai point et je ne t'abandonnerai point.* C'est dans le but de produire

et de développer en nous cette foi inébranlable que Dieu nous appelle parfois à marcher dans l'obscurité.

» L'âme de tout véritable chrétien a ses hivers et ses étés. Ce n'est que dans le bienheureux pays vers lequel nous nous avançons que le ciel sera sans nuage. Pour moi, j'éprouve le besoin de bénir le Seigneur, non-seulement pour les jours de calme, mais aussi pour ceux où gronde l'orage; car alors Il oblige mon âme à se tenir humiliée au pied de la croix, se détestant elle-même, mettant sa confiance en Jésus seul, et s'abaissant pour être ensuite relevée par Celui qui est sa justice et sa force. »

C'est dans le même esprit de foi, d'humilité et de joie que Mme Hawkes adressa les lettres suivantes à sa sœur bien-aimée, Mme Jones, retenue chez elle par les infirmités de la vieillesse :

« Londres, 1818.

» Quoique mes souffrances augmentent,

béni soit Dieu, ses consolations augmentent aussi, en sorte que je puis dire en toute humilité, et parce que j'en fais la bienheureuse expérience, que maintenant les souffrances me font du bien. Je supplie le Seigneur qu'Il m'accorde d'être *fortifiée en toute force selon la puissance de sa gloire, en toute patience et tranquillité d'esprit, avec joie.* Quelle progression ! Les maladies et les épreuves ordinaires de la vie exigent *la patience;* mais lorsqu'elles deviennent particulièrement sévères et surtout lorsqu'elles se prolongent, elles exigent, pour être supportées chrétiennement, *la tranquillité d'esprit*; et enfin, quelle est la troisième et dernière disposition que le chrétion doit revêtir dans l'épreuve? *La joie...*

» Lorsque je lis l'Evangile, mon âme est confondue de tous les trésors qu'il renferme, et je me sens pressée de dire au Seigneur : « Que ton Esprit, ô mon maître ! m'en fasse comprendre et recevoir tous les enseignements. Qu'il chasse de mon cœur toute ignorance, toute erreur,

toute incrédulité, et que ce pauvre et misérable cœur soit éclairé par ta pure et brillante lumière! » Que mes regards soient fixés sans cesse sur le Souverain du ciel et de la terre, l'Invisible, l'Eternel, le Dieu présent partout, le Père de notre Seigneur Jésus-Christ, en qui j'ai la vie, le mouvement et l'être. Suis-je éprouvée? C'est la bonne main d'un Père qui me châtie. Suis-je dans la pauvreté? Il le sait, et Il a dit: « *La terre appartient à l'Eternel, avec tout ce qui est en elle.* » Suis-je dans la vallée de l'humiliation? C'est là que croît *le Lis de la vallée*, et la douceur de son parfum me vivifie. Consentirais-je à être délivrée de mes souffrances, de mes insomnies, de mes angoisses, si je devais, en même temps, être privée de ces glorieux priviléges? Ah! non sans doute, car bientôt les murs de notre prison crouleront et nous prendrons notre vol vers les demeures éternelles que la foi nous fait contempler. Je n'ai pas besoin de vous dire, ma bien-aimée sœur:

« Fixez-y vos regards, » car vous le faites, et c'est là que nous nous retrouverons bientôt. . . . .
. . . . »

A la même.

« Londres, 1818.

» Je voudrais avoir la force d'écrire à ma chère sœur, comme mon cœur en a le désir, mais l'état de faiblesse où je suis actuellement réduite m'empêche de me livrer à cette occupation, la seule qui me procure une jouissance véritable.

» Je suis semblable à quelqu'un vaincu par un ennemi puissant; si par moment je fais un énergique effort pour en triompher, je suis bientôt contrainte de me rappeler que ma force n'existe plus et que mes efforts sont vains! J'avoue que ce n'est pas sans beaucoup de chagrin que je me vois obligée de renoncer à mes jouis

sances intellectuelles. Etre retenue sur ma couche, plus morte que vive, être entourée de livres édifiants ou instructifs et me sentir incapable de goûter à toutes ces friandises de l'esprit rassemblées autour de moi, voilà une épreuve qui ne peut être comprise que par ceux qui sont placés dans une position semblable à la mienne. J'ai eu une large part de souffrances positives, mais je trouve que cette faiblesse mortelle est plus difficile encore à supporter. Cet état, cependant, tout pénible qu'il est, me donne un enseignement bien important, et dont je désire profiter; il me montre que je suis appelée à m'abandonner, avec la simplicité et la paix d'un petit enfant, à la volonté divine. Il n'y a aucun doute que toutes les voies du Seigneur envers ses enfants sont destinées à produire en eux cette disposition d'un simple et parfait abandon qui met fin à tous les soucis, à tous les murmures, à toutes les coupables et inquiètes prévisions quant à l'avenir.

» Je reconnais la vérité de tout cela en théorie, puis, hélas!... il m'arrive encore souvent, lorsque l'épreuve est là, ou que je l'entrevois, de désirer l'éloigner, m'y soustraire, la modifier; et qu'arrive-t-il alors? mon cœur manque de paix! Je sens cependant que ce que je dois faire, c'est me tenir humblement prosternée au pied du trône des miséricordes, recevant, comme un pauvre mendiant, le secours du jour présent.....

» Je me surprends encore quelquefois à dire : « Si je puis retrouver quelque vigueur d'esprit, je ne me plaindrai plus jamais de mes souffrances et de ma langueur physiques. » Ce qui signifie au fond : « Seigneur, laisse-moi choisir mes épreuves, et alors je serai satisfaite. » L'amour de la propre volonté est, je crois, la disposition naturelle la plus difficile à déraciner. Dieu aurait pu, si tel avait été son bon plaisir, me donner un esprit vigoureux dans un corps débile et souffrant, mais si et le corps et l'esprit doi-

vent participer à la même langueur, ne dois-je pas dire avec soumission : *O Père! que ta volonté soit faite!* »

A la même.

« Ce qu'une fraîche rosée est pour la terre altérée, telles sont les lettres de ma sœur bien-aimée pour mon cœur abattu. Oui, je dis avec vous : Gloire et louange à Jéhovah notre Dieu! Nous nous avançons toutes deux sous la conduite du même Guide, vers la terre de la lumière. O temps si court!... qu'il est étrange que nous te consacrions tant de pensées et de soins! Bientôt, il nous sera dit ce qui a été dit déjà à tant de milliers d'âmes : *Il n'y a plus de temps!*

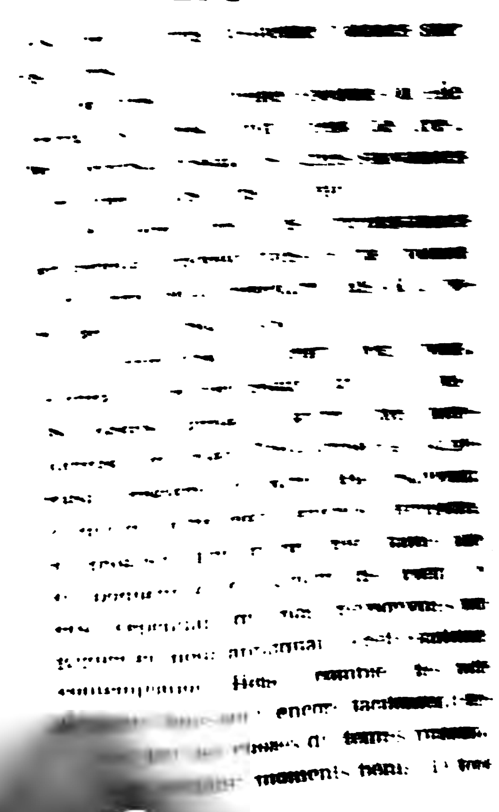
» Vos ailes sont déjà déployées, ma chère sœur, et moi je fais mes efforts pour déployer les miennes, prête à prendre mon vol au joyeux signal. Regardons, mais c'est difficile, au-delà de l'étroit passage du Jourdain, à cette cité céleste

dont nous entrevoyons déjà la glorieuse lumière...

» Les étranges et pénibles symptômes de ma maladie me remplissent parfois de redoutables craintes, et lorsque ma foi chancelle et que mes yeux regardent en bas, ma chair et mon cœur défaillent, mais alors cette douce promesse me console : *Quand tu passeras par les eaux je serai avec toi, et quand tu passeras par les fleuves, ils ne te noieront point.*

» Il me semble que c'est maintenant que j'entre réellement dans la chaleur du combat. Demandez au Seigneur qu'il soit court et bientôt suivi du chant de victoire !

» Beaucoup de personnes viennent pour s'entretenir avec moi, et le sentiment de mon impuissance contribue à me convaincre de ma petitesse. Chaque jour je repète, dans les paroles mêmes de Salomon, cette humble requête : « *Donne-moi la sagesse.* » — Que les paroles que je prononce, ne soient point *mes paroles*, mais



l'espérance nous élèvent vers le ciel, quelque intérêt terrestre, quelque péché caché, quelque tentation de Satan, du monde, ou de notre propre cœur, semblable à une flèche qui atteint l'oiseau dans son vol, vient arrêter notre élan et nous ramener vers la terre. Est-ce que je décris là vos impressions, ma chère amie, ou seulement les miennes? Nos épreuves sont sans doute d'un genre fort différent, mais quelles qu'elles soient, ne déposons jamais notre bouclier et notre épée en disant : « Maintenant je puis me reposer, aucun ennemi ne se remue. » Imitons les Israélites, qui d'une main bâtissaient la muraille, tandis que de l'autre ils portaient les armes, et disons : « Certainement l'Eternel combat pour nous ; nos armes ne sont point *charnelles*, mais *spirituelles*, » et souvenons-nous que la promesse faite à celui qui *vaincra* est plus ferme que le ciel et la terre.

» Ne perdons donc jamais courage, mais, en toutes circonstances, cherchons la force

en Dieu, n'oubliant pas que c'est à nous, aussi bien qu'à Pierre, que notre puissant intercesseur adresse cette encourageante parole : *J'ai prié pour toi, que ta foi ne défaille point.*

» Je crois que je serai, pendant l'hiver qui s'approche, plus recluse que jamais, mais je ne m'en plains nullement, car j'espère que je serai la prisonnière du Seigneur. Il me donne de pouvoir chanter un cantique d'actions de grâces dans la nuit de l'affliction, et quoique les accents n'en soient que faibles, ils n'en réjouissent pas moins mes heures de souffrances. Comment nos cœurs pourraient-ils jamais exalter assez l'amour immense de notre Rédempteur? Lorsque nous réfléchissons à quel abîme de misères il nous fait échapper, et quelle est la glorieuse espérance qui est devant nous, il ne peut y avoir de fin à nos actions de grâces!.... »

Dans la dernière partie de son long et pénible pélerinage, Mme Hawkes fait plus d'une fois mention, dans son journal, du

retour de son anniversaire. Les lignes suivantes furent écrites dans l'un de ces jours si solennels pour elle :

« 13 *octobre* 1818. — C'est aujourd'hui l'anniversaire de ma naissance. Durant bien longtemps j'ai eu l'habitude de passer ce jour sous silence avec le désir de l'oublier, si possible, parce que je le regardais comme le commencement d'une nouvelle année d'épreuves et que je ne pouvais ressentir de la reconnaissance d'avoir jamais reçu l'existence. Je désire aujourd'hui reconnaître mon péché et mon ingratitude à cet égard. S'il n'avait pas plu au Dieu de toutes grâces de m'accorder la nouvelle naissance, la naissance spirituelle, je pourrais alors souhaiter avec Job de n'être jamais née, mais étant, comme je l'espère en toute humilité, *née de nouveau, pour un héritage incorruptible et qui ne peut se flétrir*, je dois célébrer ce jour avec humiliation et reconnaissance.

» On m'a dit que ma mère me consacra

à Dieu, dès avant ma naissance. Béni soit Dieu de m'avoir donné une telle mère! On m'a dit aussi que dans mon enfance j'eus une grave maladie qu'on croyait devoir être mortelle, et qu'un serviteur de Dieu étant venu visiter mes parents à cette occasion, pria avec tant de ferveur pour ma guérison que Dieu répondit à sa requête en me relevant pour ainsi dire d'entre les morts. Jusqu'ici j'ai plus d'une fois pensé à cette circonstance, avec le regret coupable que cette prière eût été exaucée. Mais maintenant quel est le langage de mon cœur, dans ce jour où j'entre dans la cinquante-neuvième année de mon pélerinage, où je suis oppressée par la souffrance et la langueur, et dénuée de tous biens terrestres?... J'espère qu'en me souvenant de mes épreuves passées et au milieu de mes épreuves présentes, je puis dire avec sincérité: *O mon âme! bénis l'Eternel.*

»Je repasse dans mon souvenir, pénétrée profondément de leur gravité, les péchés

de mon enfance, de ma jeunesse et de mon âge mûr, et particulièrement ceux dont je me suis rendue coupable depuis que je connais le Seigneur, et ces péchés de toute ma vie se présentent à moi avec une telle force, que je tomberais dans le désespoir sans cette admirable déclaration de la miséricorde de mon Dieu que je crois et que j'embrasse par la foi : *C'est moi, c'est moi qui efface tes forfaits pour l'amour de moi, et je ne me souviendrai plus de tes péchés.*

» Il y a maintenant vingt-deux ans que j'ai été privée de mon chez moi, et placée dans une position de complète dépendance ; dix-neuf ans que je suis atteinte d'une maladie incurable ! Oh ! par combien d'épreuves j'ai été appelée à passer, et de combien de miséricordes j'ai été l'objet... !

» Je puis dire que les trois dernières années qui viennent de s'écouler ont été les années les plus heureuses de ma vie, car le Seigneur a daigné me nourrir de Lui-

même, et me faire devenir *l'héritière de biens permanents.* Il a pourvu à tous mes besoins, Il m'a donné de précieux amis, Il se tient près de moi, et la seule chose qui me manque, c'est une plus grande mesure de foi et de dévouement à mon Dieu. »

C'est par les lignes suivantes que Mme Hawkes termine l'année 1818.

« 25 *décembre, jour de Noël.* — Béni soit le Dieu des miséricordes ! Aujourd'hui mes pensées ont pu s'élever au-dessus des épreuves et des préoccupations du temps présent et se fixer sur le fait glorieux que rappellent ces temps solennels !

» L'histoire de la naissance de mon Sauveur bien-aimé s'est présentée à mon esprit avec une vie toute nouvelle. Lorsque je pense que le Dieu de gloire a daigné revêtir la forme d'un faible enfant et naître dans une crèche, je reste confondue en présence d'un tel mystère ; mais lorsque je contemple ce glorieux enfant, et

que je réfléchis à l'amour et à la compassion qui l'ont porté à devenir ainsi *os de nos os, et chair de notre chair*, j'embrasse par la foi cette réjouissante manifestation de l'amour de mon Dieu, et j'ajoute les accents de ma reconnaissance aux cantiques de l'armée céleste. J'espère passer Noël prochain dans le ciel, au pied du trône de Dieu..... »

Cette espérance ne se réalisa point, mais les solennelles pensées exprimées dans les lignes qui précèdent, demeurèrent dans le cœur de la pieuse malade, qui dès ce moment vécut dans une attente habituelle de cette venue de son Seigneur qu'elle hâtait par ses désirs. C'est en commençant la nouvelle année qu'elle écrivait dans son journal :

« 1er *janvier* 1819. — C'est avec une impression particulièrement solennelle que j'ai pris congé de l'année qui vient de finir pour entrer dans la nouvelle, car j'ai le pressentiment qu'avant la fin de celle-ci, mes yeux seront fermés par la mort. Je

désire vivre avec cette sérieuse pensée, afin d'être trouvée prête pour l'heure suprême du départ !

» Gloire, honneur et louange à Celui qui a détruit la mort par sa victoire, et qui a ouvert le royaume des cieux à tous les croyants. Béni soit Dieu pour le don qu'Il nous a fait de Jésus-Christ ! — Béni soit Jésus-Christ pour le don qu'il nous a fait de Lui-même et de cette foi vivante par laquelle l'âme s'unit à Lui, son divin chef ! »

En 1820, Mme Hawkes fut appelée à se séparer de sa bien-aimée sœur, Mme Jones ; c'est peu après cette perte douloureuse qu'elle adressait à son neveu, M. E. Jones, la lettre suivante :

. . . .

« Ah ! votre chère et pieuse mère avait l'habitude de nous encourager par ses douces lettres, et de nous aider par ses ferventes prières. N'oublions pas que cet office de la charité doit être accompli par ceux qu'elle a laissés derrière elle, car

Dieu Lui-même nous ordonne de nous aimer et de nous secourir mutuellement. J'espère, mon cher neveu, que vous sentez croître votre amour et votre reconnaissance envers le Dieu de toutes grâces, qui vous a *appelé des ténèbres à sa merveilleuse lumière.* Oui, merveilleuse lumière, en effet, et qui brille de plus en plus *jusqu'à ce que le jour soit dans sa perfection.*

» Je languis d'être réunie à celle qui maintenant se réjouit à la brillante lueur du jour éternel. Ne la cherchons point *parmi les morts*, mais *parmi les vivants;* préparons nos lampes, et attendons l'Epoux, car Il viendra.... Il viendra bientôt... ! »

Vers la fin de 1821 Mme Hawkes eut une crise si grave, qu'elle eut, plus que jamais, la conviction que l'heure du départ ne pouvait plus être éloignée. Jusqu'alors la force de sa constitution avait lutté victorieusement contre des souffrances non interrompues, mais maintenant

elle sentait sa force physique l'abandonner, et une vieillesse prématurée s'avancer rapidement pour elle.

Au printemps de 1822, elle écrivait à son amie, Mme Fry :

« Vous seriez étonnée, ma bien chère amie, si vous voyiez à quel point je suis devenue vieille ; et avec cela, lorsque je suis assise sur mon lit, causant avec quelques bons amis, on me dit que je ne suis pas très-changée. Par la grâce de Dieu je suis bien disposée, et mon âme attend paisiblement le moment où il lui sera permis *d'être absente du corps pour être avec le Seigneur*. Il y a quelques semaines que j'ai cru de nouveau que le signal du départ allait m'être donné, mais je me trompais ; l'or contenait encore de l'écume, et n'était pas encore prêt à devenir un vaisseau pur pour l'usage du maître. La faible et craintive nature tremble à la vue du creuset, mais tant que celui-ci sera nécessaire je dirai : *Ne boirais-je pas la coupe que le Père m'a donnée à boire ?* »

A mesure que Mme Hawkes avançait dans sa carrière, elle acquérait une conviction plus profonde de la gravité du péché ainsi que de la corruption de son propre cœur, et cette conviction lui faisait embrasser avec toujours plus de foi, de reconnaissance et de joie, la doctrine du salut par grâce. Les fragments suivants de sa correspondance expriment ses sentiments à cet égard :

A son neveu, M. E. Jones.

« 1823.

» Oui, oui, notre salut, du commencement à la fin, provient uniquement de la grâce libre et souveraine de notre Dieu. Il m'est quelquefois donné d'avoir une vue si claire de la sainteté et de la miséricorde du Dieu de notre salut, tel qu'Il se révèle à nous en Jésus-Christ, et, en même temps, un sentiment si profond de ma corruption et de ma profonde indignité,

que l'humiliation à cause de mes péchés et la foi dans mon Sauveur adorable se partagent mon cœur, et je m'écrie tour à tour : « Certainement Dieu ne saurait aimer une créature aussi misérable que moi, » et *il n'y a aucune condamnation pour ceux qui sont en Jésus-Christ..... »

A son amie, Mme C. H.

« 1823.

» Je compte au nombre des plus pénibles privations que m'imposent mes souffrances et mes infirmités croissantes celle de ne pouvoir plus échanger mes pensées, comme autrefois, avec mes amis éloignés ; mais il existe un lieu où les amis chrétiens peuvent se réunir, quoique séparés les uns des autres. Et quelle joie, quel privilége, quelle précieuse bénédiction de pouvoir, en esprit, se prosterner ensemble au pied du trône des miséricordes !

» Puissions-nous, ma chère amie, user largement de ce privilége et nous souvenir habituellement l'une de l'autre dans nos prières. Je pense que, comme moi, vous avez à lutter contre bien des obstacles *extérieurs* et *intérieurs*, qui tendent sans cesse à interrompre la douce communion de notre âme avec son Dieu. Un corps souffrant est souvent une pénible entrave dont l'esprit voudrait bien qu'il lui fût toujours possible de triompher ; mais bientôt la lutte sera finie, et la couronne de la victoire nous sera donnée! Et pourquoi nous sera-t-elle donnée? Sera-ce parce que nous avons combattu avéc patience, avec courage, avec fidélité?... Ah! non sans doute, et, pour ma part, ces paroles triomphantes, prononcées par saint Paul, me couvrent de confusion : *J'ai combattu le bon combat.* Oui, j'ai été appelée, sans doute, à combattre *le bon combat ;* mais, hélas, avec quelle infidélité, quelle lâcheté ne me suis-je pas acquittée de ce devoir; en un mot, que je

suis indigne du nom de *bon soldat de Jésus-Christ !* mais malgré cela, et à cause de l'amour immense et gratuit de notre Chef, à tout soldat qui a été sincèrement enrôlé sous sa bannière, la couronne sera donnée et son chant de victoire sera : Grâce, grâce libre, entière, gratuite, non méritée ! Prenons donc courage, ma bien-aimée sœur en Christ, et demandons la force de persévérer jusqu'à la fin, tenant nos yeux fixés sur le glorieux but !

» L'année dernière a emporté dans son vol plusieurs de mes chers amis et quelques membres bien-aimés de ma famille. L'un des derniers a été mon excellent beau-frère, M. Jones, dont la mort a été heureuse. La dernière mort qui ait eu lieu dans le cercle de mes amis est celle de Mme Tearon, celle à laquelle on avait le moins de raisons de s'attendre !...

» Ce que je désire pour vous et moi c'est que, durant cette année, nous soyons faites toujours plus réellement participantes des richesses excellentes de Christ,

et que nous portions abondamment les fruits de l'Esprit, à sa gloire et à sa louange..... »

A une amie.

« 1823.

» Je vous présente la même requête que celle que vous m'avez faite : « Ne » cessez pas de prier pour moi ; — deman- » dez pour moi une abondante mesure de » la grâce de Dieu ; — ne demandez au- » cune autre chose. »

» Je veux me conformer à votre désir, comme j'espère que vous répondrez au mien.

» La grâce, la grâce, voilà tout ce qu'il nous faut, jusqu'à ce que nous atteignions la gloire.

» Qu'elle est abondante, qu'elle est gratuite cette grâce ! Dieu la donne *libéralement et sans la reprocher !* Voilà le sujet de ma joie et de ma reconnaissance. *En Lui* j'ai la paix. Gloire à son nom !... »

8.

Dans l'été de 1823 Mme Hawkes eut la douleur de perdre encore une de ses sœurs ; elle exprime, dans les lignes suivantes adressées à une très-ancienne amie, la douleur que lui cause cette perte :

« Aussi longtemps que ma languissante vie me sera conservée, j'espère que je pourrai communiquer de temps en temps avec ma vieille et précieuse amie. Pendant de longues années, nous nous sommes fait part mutuellement de nos épreuves, de nos craintes, comme aussi de nos espérances, soit pour ce monde, soit pour celui qui est à venir, et j'espère que jusqu'au moment où la mort nous séparera, nous continuerons à le faire.

» Ah ! ma chère amie, notre vie s'approche rapidement de son terme, et en voyant la main glacée de la mort se poser sur ceux qui nous entourent, nous devons nous attendre à ce qu'elle nous saisisse bientôt aussi. Vous aurez sans doute appris qu'elle a enlevé, d'une manière presque soudaine, ma chère sœur, Mme Mynors.

» Je n'essaierai pas de vous décrire ce que ce douloureux évènement m'a fait éprouver. Ma frêle enveloppe a été tellement ébranlée par ce coup inattendu, que je ne doute pas que sa ruine en soit hâtée; mais pourquoi insister là-dessus? Tu es juste et bon, ô Seigneur! dans tout ce que tu fais. Je mettrai ma main sur ma bouche, et je demanderai à Dieu une entière résignation et une confiance croissante en Lui, qui est une forte tour au temps de l'épreuve. »

Peu après, elle adressait à la même amie la lettre suivante :

« Hélas! ma chère amie, notre misérable et fragile nature et notre petite foi cherchent constamment à éviter la souffrance, et soupirent toujours après le repos. C'est pour cela qu'il nous est dit que nous avons *besoin de patience*, et n'oublions pas que le Dieu qui donne *la foi* est aussi le Dieu qui donne *la patience.* Sous le poids de mes souffrances et de ma faiblesse, je me sens pressée de demander

à Dieu avec ardeur de me préserver d'impatience ou de découragement, dispositions qui, je le sens, deviendraient facilement des piéges pour moi, et de *me fortifier en toute force, selon la puissance de sa gloire, pour supporter tout avec patience, avec douceur et avec joie.* Je trouve que ma foi s'augmente et s'affermit beaucoup par la lecture et la méditation des promesses de Dieu, promesses que le croyant, ainsi que l'a dit le rév. Newton, doit présenter au Seigneur, en lui en demandant l'accomplissement, comme un homme qui, possédant un billet de banque, se hâte de se rendre à la banque pour en recevoir le paiement. — Je suis persuadée que toutes les fois qu'avec une foi humble, ferme et patiente, nous saisissons une promesse pour la présenter à Celui qui est *fidèle et véritable*, nous recevons de Lui une réponse à nos prières, une augmentation de foi, une délivrance de nos épreuves, ou une force nouvelle pour les supporter..... »

Dans la lettre qui suit, adressée à une amie intime, placée dans des circonstances particulièrement difficiles, Mme Hawkes, dans le but de l'avertir et de l'encourager, lui fait part de ses propres expériences passées, dans une position à peu près analogue :

« . . . .

. . . . Je partage vos sentiments bien plus que vous ne pouvez le supposer.

» Vous vous rappelez peut-être de la disposition morale dans laquelle j'étais pendant mon séjour à..... Dans ce lieu, je me trouvais véritablement comme *dans un pressoir*, si je puis m'exprimer ainsi, et je comprends que, depuis bien des mois, c'est ainsi que vous êtes placée vous-même ; aussi le souvenir de ce que j'ai souffert alors me fait-il sympathiser de cœur avec tous ceux qui peuvent être aux prises avec les mêmes souffrances.

» Cependant, mon plus grand malheur alors était la privation où j'étais de consolations sensibles. Un sentiment de mé-

contentement et d'impatience produisait dans mon âme une sécheresse qui y détruisait toute vie spirituelle. Je lisais, il est vrai, ma Bible; je priais, je priais même avec ferveur; mais je n'attendais pas avec une foi paisible une réponse à mes prières. Ma disposition au mécontentement empoisonnait tout. Telle était ma tentation.

» Comme autrefois les Israélites, j'avais un esprit malheureux et disposé au murmure, et je suis convaincu que, partout où on permet à cet esprit-là de s'introduire, il suffit à lui seul, si la grâce de Dieu n'en triomphe pas, pour faire tomber l'âme dans un état de langueur et de stérilité. Je sais fort bien qu'il peut y avoir telle position où les épreuves sont si particulières, si nombreuses, si prolongées, qu'on est prêt à s'écrier : *Ma chair et mon cœur défaillent*, je vais être englouti par les eaux!... Mais l'épreuve ne nous a-t-elle pas été prédite? Les tentations auxquelles nous sommes exposés ne sont-elles pas

communes à des milliers de voyageurs, se dirigeant comme nous vers la cité céleste? Murmurerons-nous, ou refuserons-nous d'accepter notre lot? Le soldat succombera-t-il, lorsqu'il devrait combattre?

» Ah! ma chère amie, ne vous préoccupez que de ce qui peut tendre à vous enraciner et à vous affermir toujours plus en Christ; tout le reste est *néant*.....

» Je suis certaine que vous serez bien aise d'apprendre que ma chère sœur Mynors a augmenté, par son testament, la rente qu'elle me faisait déjà de son vivant. Je regarde cela comme une preuve touchante de sa sollicitude. Mes deux neveux ont été en ville; ils me témoignent beaucoup d'affection. Mon neveu Jones continue aussi de son plein vouloir, et par un affectueux égard pour ma position, la contribution de son père. Vous voyez donc que je suis appelée encore, comme je l'ai été depuis tant d'années, à une vie de dépendance et d'obligations. Ma nature orgueilleuse n'aurait pas sans doute choisi

une telle portion ; mais lorsque nous sommes profondément convaincus que nous ne méritons rien, nous apprenons à dire du fond du cœur : *Que ta volonté soit faite, et non la mienne.* Oui, je bénis Dieu pour ses soins paternels envers une misérable pécheresse telle que moi.

» Adieu, chère et précieuse amie. Puisse le Dieu de grâce et d'amour être toujours plus votre joie et votre assurance. »

Le douloureux ébranlement qu'avait causé à Mme Hawkes la perte de plusieurs de ses proches parents et amis dans le court espace de deux années, joint à l'influence que de vives et continuelles souffrances exercent toujours plus ou moins sur la disposition morale, produisirent pendant un certain temps sur son système nerveux un très-pénible effet ; c'est sous le poids de cette nouvelle épreuve qu'elle écrivait, à la fin de 1823, à l'amie à laquelle sont adressées les lettres qui précèdent :

« . . . . Je me sens plus faible et en général plus malade que je ne l'ai encore été. Je pense que mon ancien mal, qui a paru demeurer stationnaire pendant longtemps, se réveille maintenant comme un lion pour dévorer bientôt sa proie, ce pauvre corps! Mais il ne peut faire de mal à l'âme. Gloire en soit rendue au saint Lion de Juda, qui peut et veut délivrer!

» Par suite de la pression si angoissante que produit la tumeur intérieure dont je suis atteinte, et de la perte de mon énergie physique et morale, je suis tombée dans un état nerveux qui est vraiment désolant.

» Dans certains moments, et sans aucune raison, un tel abattement s'empare de moi, que je puis à peine me supporter moi-même; dans d'autres, j'éprouve une telle irritabilité et parfois une telle terreur, qu'il me semble que je vais perdre mes sens.....

» Je comprends que le chemin que

vous-même avez à traverser maintenant soit raboteux et hérissé d'épines; mais je ne puis m'empêcher de croire que si votre santé était meilleure, vous surmonteriez mieux les difficultés de votre position.

» Si l'état nerveux dans lequel je suis, même actuellement, ne m'avait initiée à plus d'un profond et triste secret, je m'étonnerais de vous voir aussi péniblement impressionnée par les circonstances extérieures; mais j'ai appris, par une douloureuse expérience, qu'il n'y a aucun moyen de *raisonner* avec des nerfs malades qui font souvent que nous donnons de l'importance à des *riens*. Je suis convaincue, cependant, que cet état, tout pénible et humiliant qu'il soit, est tout-à-fait distinct d'une disposition coupable de l'âme; son siége est dans le corps, et l'âme n'en souffre que par suite de son étroite union avec sa fragile enveloppe.

» Des distractions intellectuelles, ou même des secours religieux, ne peuvent *seuls* remédier au mal; parfois même ils

peuvent l'aggraver. Il n'est pas jusqu'à la prière qui ne devienne souvent, en pareil cas, une trop forte excitation, et nous devons la remplacer par une humble et silencieuse élévation de notre âme à Dieu pour qu'il nous délivre.....

» Je dois maintenant vous dire adieu, pour essayer de reposer ma tête souffrante sur mon oreiller. Chaque matin, dès le point du jour, je suis réveillée par les sensations les plus douloureuses. Il me tarde de prendre mon vol vers le lieu du repos, où nous serons réunis pour l'éternité!.... »

La lettre suivante, adressée un peu plus tard à son amie Mme Young, prouve que le Seigneur la soutenait puissamment dans ce temps d'épreuves :

« Novembre 1823.

» Si je me permets de vous parler de moi, ma chère amie, ce que je sais bien que votre affection vous fait désirer, je

vous dirai que depuis quelque temps je suis appelée à passer au travers *des eaux profondes*. Mais, béni soit le Dieu des miséricordes, le secours m'a été accordé à l'heure du besoin, et quoique les vagues soient hautes et terribles, il ne leur a pas été permis d'engloutir mon âme. Pendant la tempête, je puis me reposer avec fermeté sur les précieuses promesses de l'Evangile, et je fais une nouvelle et douce expérience du bonheur qu'il y a à être fondé sur ce *rocher* qui résiste à tous les orages, et de pouvoir, sans hésiter, chercher refuge, protection et sureté sous les ailes de l'amour éternel et tout-puissant. Maintenant que la violence de la tempête commence à se calmer, j'emploie mes heures de solitude à chanter un nouveau cantique de louange, et à repasser dans mon cœur les importants enseignements qui m'ont été donnés pendant la route que je viens de parcourir.

» Je crois que, jusqu'au terme de notre carrière, nous ferons journellement l'hu-

miliante expérience de tout le mal que le péché a apporté dans le monde et du désordre qu'il opère non-seulement dans les cœurs inconvertis, mais encore dans ceux qui connaissent la puissance de la grâce de Dieu. Ne craignons point de pénétrer dans les misères de notre propre cœur, car si Christ y *habite par la foi*, par Lui nous remporterons la victoire sur le péché et sur Satan, et nous comprendrons toujours mieux *quelle est la largeur et la longueur*, *la profondeur et la hauteur* de cet amour immense qui nous a rachetés de la mort et de l'enfer. »

Ces *eaux profondes* dont parle Mme Hawkes étaient, sans doute, une allusion aux souffrances que lui avait causées l'état nerveux par lequel elle avait récemment passé. Elle avait fait de cette épreuve non-seulement un sujet de prière pour elle-même, mais encore elle avait demandé à ses amis de joindre leurs supplications aux siennes, afin qu'elle fût délivrée. La lettre suivante adressée à une amie prouve que Dieu

exauça enfin cette requête de ses enfants :

« Novembre 1824.

» Je suis beaucoup mieux, quoique toujours sous l'empire de mes anciennes souffrances ; mais tout me paraît supportable, et même léger, en comparaison de l'accablement ou de l'agitation des nerfs. Je reconnais avec actions de grâces que mes prières et celles de mes bons amis ont reçu une miséricordieuse réponse, car je suis, sinon entièrement délivrée, du moins considérablement soulagée de mes angoisses. Oh ! si elles pouvaient ne pas revenir ! Mais comment pourrais-je m'inquiéter encore de quoi que ce soit, puisque chaque jour je puis confier mon corps et mon âme entre les mains de Celui qui est sagesse, amour et puissance. De quel abîme ne m'a-t-il pas retirée ?... Avec quelle bonté et quelle miséricorde ne m'a-t-il pas conduite durant toute ma vie ? Et, dernièrement en-

core, dans les angoisses auxquelles j'ai été appelée, Il m'a donné une foi si inébranlable dans ses précieuses promesses, que je les ai, pour ainsi dire, saisies, d'une main plus ferme que jamais. Cela ne vient-il pas de sa grâce, qui suffit à tout? Grâce *libre, abondante, gratuite*, pour vous, pour moi, pour tous !...

» Appliquons-nous donc à l'action de grâces, aussi bien qu'à la supplication, et *confions-nous en Dieu en tout temps.* »

Dans l'été de 1825, Mme Hawkes reçut une très-pressante invitation de la part d'une famille de ses amis, habitant dans le comté de Buckingham, de venir se fixer au milieu d'elle pour y passer le reste de ses jours. C'est par les lignes suivantes qu'elle répondit à cet affectueux désir :

« Mes chers amis, mon cœur vous aime, vous remercie, et demande à Dieu de vous récompenser de votre offre si affectueuse, tout comme si j'en devais profiter ; mais, mes bons amis, si vous pouviez me voir telle que je suis actuellement, si vous

vous doutiez dans quelle souffrance et quelle langueur je passe mes jours et mes nuits, vous ne m'auriez pas écrit : « Venez sous nos ailes, pour y passer les années d'épreuve qui peuvent vous être encore réservées. » Pensée délicieuse! mais à laquelle je réponds tout bas, avec un soupir : « Non, cela ne se peut pas! »

» N'y aurait-il pas, en effet, un profond égoïsme à charger mes amis de ma personne, maintenant que je ne puis plus leur donner que des soucis et de l'inquiétude?...

» Je ne suspends point, cependant, ma harpe aux saules, mais les accords que j'en tire encore sont devenus trop faibles pour réjouir ou encourager ceux dont je suis entourée. Mais, quelle foi précieuse que celle qui nous rend capables de dire, alors que notre chair et notre cœur défaillent également : *Dieu est le rocher de mon cœur, et mon partage à toujours!* Qu'il est rafraîchissant de pouvoir s'abreuver à la source des eaux vives, alors que toutes les autres sources sont taries pour nous. Puissions-

nous tous, mes chers amis, vivre toujours plus près de cette fontaine vivifiante. »

En 1827, Mme Hawkes, malgré ses infirmités et ses souffrances croissantes, n'en retrouva pas moins une énergie toute nouvelle, pour s'occuper activement de deux de ses jeunes parentes, Mlles Milward, privées de leur mère depuis leur enfance, et qui venaient de perdre une tante bien-aimée qui les avait élevées. C'est durant un séjour de ces jeunes personnes dans l'île de Wight que Mme Hawkes leur écrivit les lettres qu'on va lire :

« Londres, 1827.

» Mes pensées sont constamment avec vous, mes chères amies, mon imagination vous suit sans cesse. Je vous vois dans ce joli Niton, admirant la scène magnifique qui est devant vous. Mais.... n'en restez pas là ; que toutes ces beautés de la nature vous élèvent vers leur Auteur. Je voudrais être assise à vos côtés sur ce

beau rocher, parlant avec vous de la chère tante que vous venez de perdre, et, avant tout, cherchant à élever nos pensées et nos affections vers les choses qui sont en haut. Que chaque matin chacune de vous implore pour elle-même la protection du Seigneur par une fervente prière ; mais ne vous contentez pas du simple acte de réciter une prière ; lorsque vous l'avez achevée demandez-vous : « Ai-je réellement *prié ?* — Le Saint-Esprit a-t-il agi dans mon âme ? — Mon cœur a-t-il été touché ?..... » Mes chères amies, soyez *décidées*. Il existe deux sortes de piété : l'une d'elle a une belle apparence ; elle brille aux yeux du monde et elle lui plaît, mais elle fait défaut à l'heure de l'épreuve. Ce qui lui manque, c'est d'avoir de profondes racines ; elle n'atteint pas le cœur. Dieu dit : *Mon enfant, donne-moi ton cœur.* S'il voit que vous lui donnez réellement votre cœur et vos affections, tout ira bien pour vous. Il ne se montrera pas envers vous un

maître dur et sévère, et Il aura compassion de vos infirmités et de vos imperfections..... Ne vous donnez aucun repos jusqu'à ce que vous aimiez votre Sauveur. Il est aisé de parler de notre amour pour Lui, mais il faut en avoir le sentiment profond et intime. Nous devons l'aimer plus que ce que nous aimons le plus sur la terre. Oh ! quelle paix découle de cet amour sincère pour le Sauveur ! Aucun trouble ne peut atteindre l'heureux cœur où il habite ! Quelle consolation de posséder un ami comme Jésus, lorsqu'on est couché sur son lit de mort !

»..... Ne partagez pas votre cœur ; soyez fermes dans votre marche. Jouissez des biens que vous accorde la Providence, mais n'y placez point vos affections. — Dans vos rapports avec les gens du monde, soyez toujours polies et bienveillantes, mais n'ayez rien à faire avec leurs plaisirs ou leurs intérêts, et ne formez avec eux aucune intimité. Dites à votre âme : *N'entre point dans leur conseil,*

mais que votre conversation soit plutôt avec *les excellents de la terre.* — Lorsque la flamme de vos lampes pâlit, hâtez-vous de la ranimer, en recourant à une nouvelle provision d'huile, vous rappelant sans cesse que vous devez suivre l'exemple des vierges sages. — J'ai souvent prié pour vous à la chapelle de Saint-John; c'est dans ce lieu que moi-même j'ai reçu la naissance spirituelle, et j'ai bien souvent demandé au Seigneur de vous y accorder la même grâce, ainsi qu'à votre cher père et à votre frère ! Combien de larmes n'y ai-je pas répandues jadis, tant était grande ma frayeur de ne pas aimer et suivre mon Sauveur? Pendant bien des années j'ai plaisanté avec la religion.....

» Mais ma tête fatiguée ne me permet pas d'en dire davantage. — Adieu ! si nous ne devons pas nous revoir ici-bas, plaise à Dieu que nous nous retrouvions dans le ciel !... »

Aux mêmes.

« Je voudrais pouvoir vous écrire longuement, mais ma faiblesse et le tremblement de ma main m'empêchent de faire courir ma plume. Depuis le jour où j'ai eu la joie de recevoir votre bonne lettre, j'ai ressenti deux ou trois crises très-pénibles de ma maladie, et la dernière a tellement ébranlé mon corps déjà si débile, qu'il ne s'en relèvera pas de sitôt, si jamais il s'en relève ! Cependant, je suis ce qui s'appelle convalescente, et s'il ne survient pas de rechute, vous me retrouverez, à votre retour, à peu près la même. Ce qu'il y a de bien sûr, au moins, c'est que, tant qu'il plaira à Dieu de me conserver la vie, vous aurez en moi une amie affectionnée véritable et pleine de sollicitude pour vous ! Ce qui me désole, c'est de ne pouvoir faire pour vous, et pour chacun des membres de votre chère famille, tout ce que je voudrais. Lorsque vous m'avez dit adieu,

d'une manière si affectueuse, et avec si peu de probabilité de nous revoir de ce côté-ci du Jourdain, le souvenir de notre longue intimité, de votre amitié si tendre et si fidèle, remplissait mon cœur de douces et profondes émotions. En me sentant liée à vous plus fortement que jamais, je me faisais en même temps de secrets reproches de n'avoir pas travaillé d'une manière plus active et plus persévérante à votre développement intellectuel et religieux..... Je prie ardemment le Seigneur pour que nos rapports futurs nous deviennent, avec son secours, plus véritablement profitables; qu'ils soient plus sérieux, plus simples, plus intimes encore. Je vous assure que le *véritable* bonheur de vous et des vôtres me tient vivement à cœur et occupe habituellement mes pensées.

» Le récit que vous me faites de vos aventures m'intéresse beaucoup. La pittoresque petite église que vous me décrivez, et qui est située dans une si admirable position, était l'une des choses que votre chère

tante et moi admirions le plus, ainsi que le Slip et bien d'autres lieux encore que je n'ai pas le temps de vous nommer. Mais nos promenades favorites étaient aux environs de Cowes et de Ryde. Que de jouissances ne nous ont-elles pas données! Chère et bienheureuse amie... ! tandis que tu m'as laissée sur cette rive orageuse, pour y lutter encore quelque temps, je me réjouis de ton paisible départ. Tu contemples maintenant cette brillante gloire, à côté de laquelle toutes les splendeurs de ce monde ne sont que ténèbres, et tu goûtes ces joies pures, en comparaison desquelles toutes les autres ne sont qu'un breuvage amer ! Bientôt mon âme se réunira à la tienne pour ne plus s'en séparer. Si tu pouvais me parler de ta céleste demeure, tu me dirais sans doute : « Ma » bonne et ancienne amie, ne te contente » pas de te préparer pour notre réunion » future dans les demeures éternelles, ne » te contente pas de te réjouir à la per- » spective du départ; mais ne néglige rien

» pour faire entrer, dans *le chemin étroit*,
» les bien-aimés membres de notre famille
» auxquels j'ai donné pendant ma vie
» mon temps, mes soins et mes prières. »

» Puisse le Seigneur m'accorder la sagesse et le dévouement nécessaires pour remplir cette importante et douce tâche, et veuille-t-il Lui-même disposer chacun de vos cœurs à se donner à Lui !... »

Après avoir passé près de douze ans dans le même appartement, Mme Hawkes, dans l'été de 1828, se vit dans l'obligation d'en sortir, ce qui, à son âge, dans son état de maladie, et dans sa position pécuniaire excessivement gênée, était pour elle une circonstance particulièrement pénible.

C'est peu avant son départ de Queen-Row qu'elle écrivit les lettres suivantes :

A une amie.

« Juin 1828.

»....... Je dois demander à mon Dieu,

de me disposer à me soumettre volontiers à ne rien faire, et à n'être rien, mais à adorer la patience dont Il use envers moi chaque jour. Je désire avoir un sentiment toujours plus profond de mon indignité, mais en même temps posséder une foi toujours plus ferme en Christ. Combien de temps suis-je destinée encore à voyager ici-bas? C'est ce qui n'est connu que de Celui qui paraît vouloir prolonger ma vie dans le but miséricordieux de me préparer pour la vie des cieux et afin de me faire devenir, par sa puissante grâce, un instrument de bénédiction et de salut pour quelques âmes.

» Oui, je suis, comme vous le dites, près de ma soixante-dixième année! Ce n'est que dans certains moments bénis, que je puis reporter *en paix* mes pensées sur ma vie souillée par tant de péchés. Ce n'est que lorsque je suis prosternée au pied de la croix, dans un profond sentiment de componction, de foi et d'amour, que j'ose parcourir en détails le terrible cata-

logue de mes transgressions, et le présenter à mon Sauveur pour qu'Il l'efface et qu'Il ne s'élève plus contre moi pour me condamner. Ah ! laissez-moi vous supplier, ma chère amie, de regarder plus au Sauveur qu'à vous-même. C'est en le contemplant sans cesse, que nous croîtrons dans la grâce, et que nous serons transformés à sa glorieuse image. La méditation de ce qu'Il est pour nous dans l'œuvre admirable de la rédemption, développe le cœur et l'âme, et les élève au-dessus des misères et des biens du temps présent. »

A un ecclésiastique de ses amis.

« Juin 1828.

» MON CHER MONSIEUR,

» Je soupire après le bonheur de vous voir assis auprès de mon canapé, et de vous entendre me parler « de choses nouvelles et de choses vieilles, » comme vous

avez coutume de dire. Je voudrais aussi vous adresser quelques questions au sujet de certaines choses qui me préoccupent l'esprit.

» Quoique je ne quitte ma chambre que bien rarement, des rapports et un bruit confus de ce qui se passe dans le monde (le monde religieux, j'entends), n'en arrivent pas moins jusqu'à moi, soit par le moyen de mes lectures, soit par ce qu'on vient me raconter. Or, il me serait précieux d'avoir auprès de moi quelqu'un d'éclairé sur ces matières, et qui pût me mettre à même de répondre, comme je le dois, à beaucoup de jeunes chrétiens, lesquels viennent sans cela me consulter, au sujet de certaines théories nouvelles qui se font jour dans le monde religieux, et qui sont, disent-ils, prêchées par des hommes distingués par leur piété. Vous le comprenez, ceci me ferme la bouche; toutefois, je ne sais si je me trompe, mais j'ai le sentiment que ces idées nouvelles ressemblent fort à *ces petits renards* dont

il est parlé, je crois, dans le prophète Esaïe, et qui vont dans les vignes, *pour gâter les grappes encore délicates.*

» J'aimerais bien, mon cher ami, vous voir prendre la plume dans le but d'avertir, à cet égard, les jeunes convertis ; car j'ai de nombreuses preuves du mal qu'on leur fait souvent, en les détournant de la simplicité de la foi, et de l'étude de leur propre cœur, pour préoccuper leur esprit de doctrines nouvelles et parfois dangereuses. Hélas ! vieille et malade, que puis-je faire ? Je n'ai plus que la force nécessaire pour tenir ma lampe allumée, en attendant l'Epoux... Mais, au milieu de mes infirmités d'âme et de corps, je puis dire, avec actions de grâces, que le Seigneur me donne de pouvoir déposer sur son sein paternel, tous mes soucis, toutes mes peines, toutes mes souffrances, et je sens toujours plus que l'amour tout gratuit de mon Dieu Sauveur, est la seule chose qui puisse apporter la paix à mon âme.

» A l'égard des discussions concernant

l'assurance du salut, je désire connaître votre opinion plutôt que de vous faire part de la mienne. Je dis seulement : Heureux ceux qui possèdent cette assurance *légitimement*, et heureux ceux qui cherchent à la posséder *humblement* ; mais je crois que les discussions et les raisonnements, sur un sujet aussi délicat et aussi sacré, ne sont ni profitables ni nécessaires. Notre cher et respectable pasteur Cecil avait coutume de dire : « L'assurance est fille de l'expérience. » Que pensez-vous de cette parole ?

» Une grâce dont je bénis mon Dieu, c'est que, si parfois quelques nuages s'élèvent dans mon âme, je puis cependant toujours me cramponner à ce *rocher qui est trop élevé pour moi*, et m'écrier : *Quand même Il me tuerait, je ne cesserais point d'espérer en Lui !* et j'espère que bientôt, *par le sang de l'alliance éternelle*, je serai admise dans le royaume de lumière, d'où les ténèbres seront à jamais bannies ! »

CHAPITRE VIII.

SÉJOUR A HIGHGATE. — ÉTABLISSEMENT A CROSS-STREET-ISLINGTON. — LETTRES DIVERSES.

(1828 à 1832.)

Au nombre des amis que Mme Hawkes avait le bonheur de posséder, il en était un bien connu par son dévouement, son christianisme et sa piété. C'était un ancien auditeur du rév. Cecil, dont la générosité envers son pasteur, durant sa longue et pénible maladie, avait fait dire à ceux qui en avaient été les témoins, que, pareils aux Macédoniens, lui et sa pieuse compagne *avaient secouru les saints selon leur pouvoir, et même au-delà de leur pouvoir.* Durant les dernières années de la vie de Mme Hawkes, M. Broughton, l'ami dont nous voulons parler, ne cessa de lui té-

moigner le plus actif et le plus fraternel intérêt, comme il est facile d'en juger par les fréquentes expressions de gratitude contenues dans les lettres qui lui furent adressées par la pauvre malade. Lorsque celle-ci se vit dans la pénible nécessité de quitter Queen-Row, M. Broughton lui offrit aussitôt de l'aider à trouver un nouveau gîte, et c'est à cette occasion qu'elle lui adressa le billet suivant :

« Mon cher Monsieur,

» Votre obligeant message m'a été transmis par Mme Collyer, et je vous en remercie de tout mon cœur. Puisque vous me le permettez, je vous demanderai de vouloir bien venir à mon aide, en donnant une place dans votre voiture à ma bonne et fidèle Anna (1) ; vous me rendrez, par

(1) Une domestique qui était au service de Mme Hawkes depuis quinze ans, et qui l'a soignée jusqu'à sa mort. (*Note de l'éditeur.*)

là, un grand service en lui épargnant une longue marche; car elle est très-fatiguée du fardeau qu'elle porte pour l'amour de moi, depuis de longues années, avec tant de cœur et de dévouement. Mes premières recherches pour un logement seront à Highgate, puis à Kilburn. La pensée que dans ce dernier endroit je serais éloignée de tout lieu de culte, ne m'arrêtera pas, si j'y trouve quelque logement convenable; car, lors même qu'il s'en trouverait un à ma porte, je n'en pourrais point profiter dans mon état actuel. Telle est ma triste situation ; mais bientôt, mon âme libre et joyeuse quittera sa prison pour prendre son vol vers les demeures éternelles, où nous célèbrerons les louanges de Celui qui nous a aimés, et qui chaque jour nous donne des preuves de sa tendre miséricorde ! »

Au mois d'août Mme Hawkes quitta Queen-Row pour se rendre à Highgate, où un petit logement provisoire lui avait été préparé par les soins de ses amis. Elle y resta jusqu'au mois de décembre, époque

où elle vint s'établir à Islington (faubourg de Londres), dans la famille de M. et Mme T... En commençant l'année 1829, elle exprime dans son journal sa satisfaction d'avoir été reçue dans cette excellente famille.

« 1er *janvier* 1829. — Je regarde comme une grande bonté de mon Dieu, d'avoir été conduite ici, et j'espère que ce bienfait est un gage de ceux que je recevrai encore durant cette année, et jusqu'au bout de mon terrestre pélerinage ! J'élève ici mon Ebénéser, et j'implore la protection d'en haut sur ma nouvelle demeure. O Seigneur ! C'est après toi seul que je soupire. Je ne cherche point la délivrance de mes épreuves, mais la lumière de ta face, la présence dans mon cœur de mon Sauveur adorable, et la grâce de demeurer *en Lui*, afin de porter plus de fruits à la gloire de Dieu qui, j'en ai l'espérance, a fait avec mon âme une alliance éternelle et inébranlable... »

Ecrivant, à peu près à la même épo-

que, à une ancienne amie, tourmentée par des doutes et des angoisses spirituelles, elle lui dit :

« . . . .

. . . . . . Ah ! c'est un noble but à se proposer que celui de devenir un croyant à la foi simple et enfantine. J'ai souvent eu l'occasion de remarquer combien ceux qui, semblables à de petits enfants, acceptent les vérités du salut, sans hésitation, sans incrédulité, et sans discussion, croissent vite dans la grâce, et deviennent forts dans la foi.

» A ce sujet, j'ai eu l'autre jour une conversation avec M. S.., qui m'a fait beaucoup de bien. Il me parlait de l'avantage d'avoir une foi *ferme ;* je lui dis alors : « Mais il y a des personnes dont la foi est *faible* encore, et qui sont quelquefois portées à dire : Je n'ose m'appliquer telle ou telle promesse ; » (ce sont souvent vos propres paroles, chère amie). — M. S... me répondit aussitôt avec vivacité : « Une pensée pareille » ne devrait jamais aborder l'esprit de

» quelqu'un qui cherche Dieu. Pour qui » sont faites les promesses ? — Quel droit » avons-nous, par nous-mêmes, de nous » les approprier ? — Aucun. Lorsque nous » nous présentons à la porte de la misé- » ricorde divine, nous n'avons à y appor- » ter que pauvreté, faiblesse, incapacité. » La miséricorde immense, libre et gra- » tuite de Dieu, voilà l'unique raison que » que nous avons à alléguer pour oser y » frapper ; et l'amour de Christ, pour nous » pécheurs, est le seul motif qui puisse » nous faire espérer que cette porte nous » sera ouverte. — Il y a certaines personnes » qui se font beaucoup de mal, et entra- » vent grandement leurs progrès spirituels, » en n'ayant pas une foi assez enfantine. Si » elles croyaient tout simplement les pro- » messes renfermées dans la Parole de Dieu, » si elles savaient s'en emparer pour les pré- » senter au Seigneur, qui les leur a faites, » elles jouiraient de beaucoup plus de » paix et de consolation... »

» Maintenant, ma bien chère amie,

faites *sans cesse* ce qu'il vous est donné de pouvoir faire dans certains moments, savoir, de vous réfugier en Christ ; et quand vous êtes troublée par le sentiment de votre péché, de votre corruption et de votre faiblesse, faites comme Marie ; prosternez-vous aux pieds du Sauveur, et les arrosant de vos larmes, attendez humblement qu'Il vous dise : *Ma fille, ta foi t'a sauvée, va-t'en en paix.*

» Priez, afin de recevoir en grande mesure l'Esprit d'adoption. *Nous n'avons point reçu l'esprit de servitude, pour être encore dans la crainte.* Le sentiment de la crainte est un tourment, et nous l'éprouverons aussi longtemps que le *moi* aura le dessus en nous. Contentons-nous d'être, à nos propres yeux comme à ceux des autres, *pauvres, aveugles, misérables et nus.* Et alors nous comprendrons la signification de cette parole : *Achète de moi de l'or éprouvé par le feu.*

» Que la Parole de Dieu occupe davantage votre cœur et vos pensées. C'est le

sujet le plus sublime et le plus profitable qui puisse les remplir. — Lorsque nous lisons cette précieuse Parole, implorons la lumière de l'Esprit saint; et nous sentirons alors notre cœur s'ouvrir, notre intelligence se développer, et se répandre dans notre âme toutes les grâces promises à ceux qui cherchent la vérité avec sincérité. »

C'est au retour de son anniversaire que Mme Hawkes trace les lignes suivantes :

« *Cross-Street-Islington*, 13 *octobre* 1829. — Encore un anniversaire de ma naissance que je ne m'attendais pas à voir ! Le verset de ce jour dans mon Pain quotidien, est particulièrement réjouissant : *Tu les caches dans le lieu secret où tu habites* (Ps. XXXI, 20).

» Cette faveur ne m'a-t-elle pas été accordée durant toutes les années de mon pélerinage, et, d'une manière remarquable, durant le cours de celle-ci ? J'espère que j'entre dans cette nouvelle année de ma vie, avec une horreur plus réelle pour le péché, et une foi plus ferme

et plus simple en Christ, comme étant mon unique refuge et mon unique espérance ; — avec un repentir profond de mès péchés passés, et une reconnaissance sincère pour les miséricordes innombrables dont j'ai été jusqu'ici l'objet ; et enfin, avec un ardent désir que, durant les jours qui me seront encore accordés, je puisse glorifier en toutes choses Celui dont l'amour infini me protége depuis si longtemps.

» Puissé-je le glorifier par mes entretiens avec mes amis chrétiens ou ceux qui cherchent la vérité ; — puissé-je le glorifier dans mes heures de solitude ; — puissé-je le glorifier au milieu de mes souffrances et de mes infirmités ; et puissé-je, surtout, le glorifier à l'heure de ma mort !... »

En commençant l'année 1830, elle écrivait à son neveu, M. E. Jones :

« Cross-Street, janvier 1830.

» Mon cher neveu,

» J'ai beaucoup de regret de n'avoir pu

vous écrire depuis si longtemps ; mais écrire est devenu pour moi une chose fort difficile ; et je crois que si mes amis se faisaient une idée du fardeau de souffrances et d'infirmités que j'ai chaque jour à porter, ils s'étonneraient que j'essaie seulement de prendre la plume.... Mais il y a ***un Ami***, et béni soit son saint nom ! qui connaît la position de ses enfants jusque dans ses moindre détails, soit à l'égard du corps, soit à l'égard de l'âme. Oh ! que n'avons-nous un cœur qui comprenne toute l'étendue de son amour et de sa sympathie ? Tandis que nous reconnaissons et que nous déplorons nos chutes continuelles, nos innombrables transgressions, notre esprit mondain, notre manque de résignation à sa volonté sainte, en un mot, notre pauvreté spirituelle ; Lui, qui nous a tant aimés que de se donner pour nous, nous voit bien plus coupables encore que nous ne nous voyons nous-mêmes, et cependant... Il aime, — Il a compassion, — Il pardonne, — et Il guérit ! Pourquoi ? — Pour l'a-

mour de son grand nom ; parce qu'il lui a plu, à Lui, qui a la puissance de faire toutes choses selon son bon plaisir, de nous appeler, du royaume de Satan, à la connaissance de son amour, et de nous donner son Saint-Esprit, afin que nous fussions créés de nouveau, à sa ressemblance. — Ah ! n'est-ce pas à juste titre qu'Il est appelé : *l'Admirable, le Conseiller, le Dieu Fort et Puissant, le Père d'éternité, le Prince de la paix ?*

» Permettez-moi, mon cher neveu, de vous adresser, comme je me les adresse à moi-même, les questions suivantes :

» Quels progrès faisons-nous dans la foi, dans l'amour, et dans une sainte conformité avec notre glorieux modèle ? Jésus est-il notre bien-aimé au-dessus de tous les autres ? Cherchons-nous à marcher *avec Lui*, et à vivre dans une communion si étroite avec Lui, qu'aucun objet d'ici-bas ne puisse parvenir à priver notre âme de cette précieuse intimité ?

» Portons-nous chaque jour plus de

fruits à sa gloire, et travaillons-nous activement à amener nos compagnons de route aux pieds de Celui dont la connaissance est *la vie éternelle?* Quant à moi, je trouve que c'est un stimulant aussi bien qu'un sujet d'humiliation profonde, de m'adresser ces questions, en la présence de Celui qui nous connaît bien mieux que nous ne nous connaissons nous-mêmes. Rien ne saurait être plus important, en commençant une année nouvelle, que d'examiner ainsi nos voies. Puisse l'Esprit saint vous aider, mon bien-aimé neveu, ainsi que moi, votre vieille et indigne tante, à ouvrir nos cœurs, jusqu'au fond, à sa pure lumière, pour qu'elle nous fasse découvrir ce qui nous manque, et contempler toujours mieux ce Sauveur adorable, dont la plénitude fournit abondamment à tous nos besoins.

» Mais... il est temps de poser ma plume; non sans vous avoir assuré de ma profonde affection, et de ma reconnaissance pour la manière pleine de bonté dont

vous vous souvenez de moi, qui suis chargée, non-seulement du fardeau de mes infirmités et de mes souffrances, mais encore de celui de l'âge, venant d'entrer dans la soixante et onzième année de mon pélerinage. Les sources de la vie sont taries, parfois le cœur et la chair défaillent, et si la miséricorde infinie ne me rendait pas capable de dire : ***Dieu est le rocher de mon cœur, et mon partage à toujours***, je serais souvent dans la tristesse et l'accablement. Oh ! que n'ai-je mille voix pour proclamer l'amour de Celui qui a dit : *Je ne te laisserai point, je ne t'abandonnerai point. — C'est Lui qui donne de la force à celui qui est lassé, et qui multiplie la force de celui qui est affaibli!*

» Que de sujets de le bénir ne me donne-t-il pas ! que de bienfaits temporels et spirituels !.... »

C'est à peu près à la même époque que Mme Hawkes écrivait à une amie de sa jeunesse :

« . . . . Les

jours sont arrivés pour moi, où *une sauterelle nous devient un fardeau*, et où je suis quelquefois tentée de dire, même à ces précieux amis dont les bonnes visites et les précieux entretiens m'ont procuré tant de jouissances : « Cessez-les maintenant, et laissez-moi seule ». — Dans certains jours, il me semble, pendant une ou deux heures, que je renais ; j'essaie alors de rassembler mes petites forces, mais bientôt je me sens de nouveau défaillir, et je retombe dans un état de faiblesse dont je ne puis donner l'idée, pas plus que de la souffrance, de l'angoisse et de l'agitation qu'éprouve mon corps. Cependant les personnes qui ne vivent pas habituellement avec moi s'aperçoivent à peine de ce que j'éprouve. Cet état d'épuisement physique est extrêmement pénible ; j'ai peine à y soumettre mon esprit, qui, par la grâce de Dieu, est encore vigoureux, et soupire après le moment de prendre son vol, tandis que son enveloppe d'argile se détruit peu à peu.

» Quelle miséricorde que le fardeau de la

souffrance pèse sur le *corps*, et non sur *l'âme !*

» Quel privilége de pouvoir dire, tandis que mes forces disparaissent : *Le Seigneur est avec moi ; Il est ma force et mon cantique, et ma portion pour toujours !*

» Depuis que nous ne nous sommes vues, j'ai été appelée à passer par de grandes épreuves, soit extérieures, soit intérieures, tellement que je disais quelquefois : « Le Seigneur me conduit par un chemin que je ne connais point, et ma foi est appelée à soutenir de nouvelles et étranges luttes avec une redoutable armée d'ennemis. » Mais je suis bien assurée maintenant que, quelles que soient les dispensations de Dieu envers nous, elles n'ont toutes qu'un seul et même but ; savoir : de nous amener à Lui, qui veut, par leur moyen, nous façonner à son image.

» Je n'ai jamais éprouvé un sentiment plus profond et plus solennel que maintenant, de la haute vocation à laquelle nous sommes appelés en Jésus-Christ, ni

compris aussi bien la vraie signification de cette parole : *Notre vie est cachée avec Christ en Dieu;* jamais non plus je n'ai été aussi profondément humiliée de posséder encore si peu de la vie que doit produire en nous la foi au Fils de Dieu !

» Je crois qu'à mesure que nous approcherons de l'éternité, l'Esprit de Dieu, si nous sommes véritablement éclairés de sa pure lumière, nous fera voir d'une manière toujours plus claire notre corruption et la sainteté de Dieu ; tellement que, comme Job, nous ne pourrons que mettre notre bouche dans la poussière et nous écrier avec lui : *Voici, je suis souillé ;* mais, en même temps, nous dirons avec une pleine foi dans l'alliance éternelle que Dieu a faite avec nous, par Jésus-Christ : *Quand Il me tuerait, je ne cesserais pas d'espérer en Lui.*

» Se dépouiller du *moi*, pour vivre et demeurer en Christ, afin d'être trouvé *en Lui*, est une œuvre que l'Esprit saint accomplit en nous par différents moyens, et l'affliction est l'un de ceux dont Il use le

plus fréquemment..... Je bénis Dieu de la douce paix qu'Il me fait goûter au milieu de mes épreuves. Je fais journellement l'expérience que de me reposer avec simplicité sur ses bonnes et précieuses promesses est le seul moyen que je possède d'être vraiment consolée, inébranlable, et en paix.

» C'est par la discipline salutaire de l'affliction que le Seigneur vous fait passer aussi depuis bien des années, ma chère amie; et par vos tribulations actuelles, le grand et céleste Vigneron veut, sans doute, émonder votre âme de tout ce qui pourrait l'empêcher de porter plus de fruits, et achever de perfectionner votre foi et votre amour. Ecoutez le Sauveur, qui vous dit : *Ne crains point ; crois seulement. — Ne t'ai-je pas dit que si tu crois tu verras la gloire de Dieu ?*

» Lorsque, par le moyen de l'Esprit saint, les précieuses promesses de l'Evangile sont présentées à notre foi, et que celle-ci les saisit et les croit avec simpli-

cité, elles amènent Christ si près de nous, et nous si près de Christ; nous pouvons alors le contempler si bien comme Celui *qui a été fait semblable à nous*, — *qui a été tenté comme nous en toutes choses*, *excepté le péché*, — *et qui a compassion de nos infirmités*, que son amour, sa miséricorde, sa fidélité, sa puissance, deviennent pour notre âme de consolantes et sublimes réalités. La foi en Christ, la foi en sa Parole éternelle, cette foi *véritable* qui est un don de Dieu, opère des miracles et calme nos craintes et nos douleurs, quelle que soit la source d'où elles proviennent....

» Vous savez déjà toutes ces choses, ma bien chère amie; mais ni vous ni moi ne les connaissons encore dans toute leur magnifique plénitude, telles que le Seigneur veut nous les révéler; aussi avons-nous besoin d'être excitées et encouragées sans cesse *à regarder à Jésus*, *le chef et le consommateur de notre foi*, afin que nous ne succombions pas dans le jour de l'adver-

sité, et afin que les soucis et les fatigues de la vie présente ne détruisent pas dans nos âmes la vie de la foi, en les empêchant de marcher en la présence de Dieu comme des enfants qui ont reçu *l'Esprit d'adoption*, et non plus comme des esclaves.

» Puissions-nous mieux connaître de jour en jour la liberté des enfants de Dieu, laquelle nous apprendra à marcher au milieu de toutes nos épreuves, avec une confiance illimitée dans notre Père céleste, dont l'amour est infini, et dont les compassions ne tarissent jamais... »

Dans la lettre qu'on va lire, adressée, en mai 1830, à Mme Young, la manière dont Mme Hawkes parle de la perte récente qu'elle venait de faire de l'une de ses plus anciennes et plus intimes amies, prouve que l'âge et la souffrance n'avaient en rien affaibli ses sentiments de reconnaissance et d'affection.

« Je suis profondément affligée dans ce moment, par la mort de mon ancienne et si chère amie, Mme Cecil, qui est expirée

samedi dernier ! Ce douloureux évènement réveille dans mon cœur mille précieux souvenirs qui se rattachent au temps que j'ai eu le privilége de passer jadis sous le toit hospitalier de ma précieuse amie, et de son excellent mari, le rév. Cecil. Ils furent pour moi comme un père et une mère, alors que j'étais dans l'abîme de l'affliction. Combien je voudrais qu'il fût en mon pouvoir de rendre à leurs chères filles, maintenant orphelines, tout le bien qu'ils m'ont fait ! La seule chose que je puisse faire, c'est de prier pour elles ; et c'est, j'espère, ce que font avec moi tous leurs amis chrétiens....

» Je suis heureux d'apprendre, ma chère Madame, que votre fils est entré au service du Seigneur, en se consacrant au saint ministère. Il n'existe pas sur la terre de vocation plus importante que celle de prêcher l'Evangile de Christ. Oh ! si tous ceux qui l'embrassent sentaient la grandeur et la sainteté de la tâche à laquelle ils sont appelés ! C'est un grand bonheur pour votre fils, d'être placé, immédiatement

après sa consécration, dans une paroisse retirée, et auprès d'un homme aussi excellent que celui dont vous me parlez. On tremble pour les ministres, même pour les ministres plus âgés que votre fils, dans les temps *dangereux* où nous vivons, alors que tant de doctrines nouvelles, tant d'idées subtiles et abstraites viennent (du moins humainement parlant) répandre de l'obscurité sur *les bons vieux sentiers* dans lesquels seuls on peut marcher sûrement.

» Je sens que j'ai des excuses à vous faire de ce long griffonnage; mais quand c'est le cœur qui conduit la main, celle-ci le suit volontiers, quelque tremblante qu'elle soit !

» Je me recommande instamment à vos prières..... »

C'est un peu plus tard qu'elle écrivait la lettre suivante à un jeune homme de sa famille, afin de l'engager à examiner sérieusement ses motifs, pour entrer dans le ministère :

« Mon cher ami,

» . . . . , .
Démandez-vous, comme en la présence de Celui qui connaît les pensées les plus intimes de votre cœur : Est-ce que je ne désire point embrasser le ministère afin d'éviter les difficultés et les écueils de la vie commerciale, et pour être placé plus avantageusement dans le monde ? N'entre-t-il dans mon désir aucun motif de vanité ou d'ambition, m'imaginant que j'ai des talents qui m'attireront les applaudissements des hommes ? Mon cœur bat-il à la pensée d'être écouté et admiré par une congrégation choisie, et suivi par la multitude ; ou bien, ai-je, au contraire, un si profond sentiment de ma pauvreté, de ma faiblesse, de mon incapacité, que je me sente indigne, en quelque sorte, de prononcer le saint nom de Dieu, et que je reconnaisse qu'à moins que je ne sois enrichi de la grâce d'en haut, je suis

l'homme le moins en état de devenir jamais un prédicateur de l'Evangile éternel ? — Suis-je prêt à endurer avec joie les disgrâces, les mépris, les injustices, les persécutions? — Est-ce que, comme l'Apôtre, *je regarde toutes choses comme du fumier, en comparaison de l'excellence de la connaissance de Jésus-Christ mon Seigneur?* — Est-ce que j'estime l'opprobre de Christ, comme plus précieux que tous les trésors que ce monde peut offrir ? — Est-ce que je désire me charger chaque jour de ma croix, et renoncer à moi-même, afin de suivre mon Maître au milieu de la bonne et de la mauvaise réputation ? — Ai-je une connaissance assez approfondie de la faiblesse et de la malice de mon cœur, pour comprendre que je ne puis résister à une seule tentation, ni triompher d'un seul péché, sans le secours de la grâce de Dieu ? — Suis-je suffisamment pénétré de la redoutable responsabilité qui pèse sur un ministre de l'Evangile (Lisez, mon cher ami, les chapitres II, XXXIII et XXXIV du

prophète Ezéchiel) ? — Est-ce que je me fais des idées assez justes et assez complètes de la sainteté et de l'importance du ministère évangélique, pour être convaincu qu'il me vaudrait mieux être un décrotteur de souliers ou un ramoneur, que d'embrasser cette vocation sacrée si je n'en devais pas accomplir fidèlement les devoirs ? — Suis-je parfaitement résolu à me séparer des plaisirs et des distractions du monde, pour mener une vie humble et retirée, et pour me livrer avec persévérance à l'étude ? — Suis-je sincère et droit dans mon désir de glorifier Dieu et de sauver les âmes ? — Ai-je assez de fermeté pour marcher vers mon but, sans cesse et quoi qu'il arrive ?

» Mais..... le temps me manque pour vous en dire davantage, et je n'ajouterai plus qu'un mot : Rappelez-vous que vous n'êtes encore qu'un jeune homme sans expérience, et que, relativement parlant, on peut dire que vous ne savez encore *rien*. Quant aux talents, à l'instruction, à l'élo-

quence, tout en étant des choses excellentes et même nécessaires, sans l'humilité, sans la grâce de Dieu opérant dans l'âme, elles ne sont que *néant*. Un ministre de Christ doit être un homme de prière, — un homme au cœur humble et brisé, — un homme profondément versé dans la connaissance des saintes Ecritures, — un homme qui lutte constamment contre le monde, la chair, et Satan; en un mot, il doit être revêtu d'un caractère si particulièrement saint et relevé, que ce n'est qu'avec une salutaire frayeur qu'on doit entrer dans cette vocation si sérieuse !....

. . . . »

Afin d'obtenir le léger soulagement à ses souffrances, qu'un changement d'air lui apportait quelquefois, Mme Hawkes alla passer les derniers mois de 1830 à Highgate. Son opinion était qu'un chrétien ne doit jamais négliger volontairement aucun des moyens offerts par la Providence pour l'affermissement de sa santé ou le soulagement de ses souffrances. Elle exprime

cette idée dans la lettre suivante, écrite peu après son arrivée à Highgate, et adressée à ses jeunes nièces les demoiselles Milward, alors à Ramsgate pour leur santé :

« . . . . . . J'espère que ni l'une ni l'autre vous ne négligez d'user de tous les moyens possibles pour retirer tout le bien possible de votre séjour à Ramsgate. Il faut quelquefois beaucoup de renoncement et même de courage, pour abandonner ses livres et les occupations du *chez soi*, surtout si elles sont agréables, pour voyager de lieu en lieu, dans l'unique but de changer d'air et de prendre de l'exercice ; et portés comme nous ne le sommes, hélas ! que trop souvent, à envisager les choses sous un faux jour, nous appelons *une perte de temps* celui que nous dérobons à l'étude ou à telle autre de nos occupations favorites, pour le consacrer à retrouver la santé et la vigueur du corps, le plus grand des biens après la santé et la paix de l'âme. Lorsque Dieu, dans sa bonté,

nous accorde les moyens de rétablir ou de fortifier notre santé altérée, nous devons nous faire un *devoir* d'en profiter. Nous répondrons par là, n'en doutons pas, aux vues miséricordieuses de notre Père céleste qui veut nous rendre des forces pour le mieux servir, pour travailler activement au bien spirituel ou temporel de notre prochain, et pour pouvoir supporter avec patience, courage et sérénité, les épreuves et les croix qui sont plus ou moins ici-bas le partage de chacun..... »

Dans la lettre suivante, à son neveu, M. Eden Jones, Mme Hawkes insiste sur l'important devoir de la dévotion secrète :

« . . . .

Béni soit Dieu ! par le secours de sa grâce, je fais chaque jour l'expérience que le plus sûr moyen de faire des progrès dans la confiance, c'est de lui dire, en toute humilité d'esprit et avec un entier abandon : *Je ne te laisserai point aller, que tu ne m'aies béni.*

» Permettez-moi de vous conjurer, mon

cher neveu, de ne pas laisser passer un seul jour de votre vie, sans lutter, comme Jacob, avec persévérance, afin d'obtenir la bénédiction du Seigneur ; et si vous le faites, n'en doutez pas, comme lui, vous aurez le dessus, et votre foi en sera augmentée et affermie.

» J'espère que, malgré vos occupations croissantes, vous n'en continuez pas moins à consacrer votre première heure matinale à la prière et à la méditation solitaire. Je suis convaincue que rien ne contribue d'une manière aussi sûre et aussi puissante à la santé de l'âme, que rien ne la fait vivre dans une communion aussi habituelle avec son Dieu, que lorsque nous pouvons, avant que commencent les soucis et les préoccupations de chaque jour, nous approcher de Dieu et lui dire du fond du cœur, avec David : *O Dieu, tu es mon Dieu ! Je te cherche au point du jour. — Eternel, entends dès le matin ma voix ; dès le matin, je me tournerai vers toi, et je serai au guet.* »

C'est au même qu'elle écrivait encore à la fin de l'année :

« Mon cher neveu,

» J'ignore jusqu'à quel point cette portion de notre liturgie, commençant ainsi : « Dans tous les temps de votre prospérité..... », peut vous être appliquée; mais ce dont je suis certaine, c'est qu'à moins que le Seigneur ne mette le sceau de sa bénédiction sur vos joies, de quelque nature qu'elles soient, elles deviendront pour vous des piéges qui détourneront votre âme d'une communion intime avec Lui. Dieu seul est puissant pour conserver à mon cher Eden un cœur ayant faim et soif de sa grâce, au milieu de l'agitation et des soucis de la vie, comme au milieu de ses joies.....

» Recevez mes plus sincères remercîments pour toutes vos bontés envers votre vieille et indigne tante, qui languit encore dans cette terre sèche et sans eau. Mais...

bénie soit la Fontaine de vie! ne craignons pas que la source en tarisse jamais, et disons-nous bien que si nous n'y puisons pas largement, la faute en est à nous seuls, car elle est riche et abondante pour tous ceux qui en sont altérés, comme *le cerf après les eaux courantes.*

» Placée, comme je le suis dans ce moment, à la porte de l'église du rév. Wilson, vous devez comprendre combien il m'est pénible de ne pouvoir jouir que très-rarement du privilége de l'entendre. Je suis confuse de devoir reconnaître que je ne suis pas encore aussi résignée que je devrais l'être à cette privation. Je suis souvent triste, alors que je devrais puiser avec joie à la source du salut qui m'est toujours ouverte. Je suis tentée de dire à tous ceux, jeunes et vieux, que je vois de ma fenêtre, se rendant à la maison de Dieu :

» Soyez vigilants, soyez remplis de zèle,
» pour ne laisser échapper aucune occa-
» sion de vous rendre dans ce saint lieu ;

» ne vous laissez arrêter par aucun obs-
» tacle secondaire, et serrez précieuse-
» ment dans votre cœur les paroles que
» vous allez entendre, comme une provi-
» sion pour le temps de la maladie et de
» la vieillesse ! »

» Je me sens toujours plus reconnaissante pour les miséricordes et les priviléges qui m'ont été accordés dans le passé, et désirerais seulement en avoir mieux profité. J'ai été conduite par des voies merveilleuses, à chercher et à trouver *la Perle de grand prix*, et à l'estimer davantage que tous les trésors que cette terre peut offrir.

» Regardons, mon cher Eden, toutes choses comme du fumier, en comparaison de l'excellence de la connaissance de Christ, afin que nous soyons trouvés *en Lui*, dans la vie et dans la mort ! »

C'est en terminant l'année 1830, qu'elle écrivait dans son journal :

« *Cross-Street-Islington*, 31 *décembre*. — Béni sois-tu, Seigneur, de ce que tu as ordonné à tes pauvres enfants de veiller,

de prier, et de ne se relâcher point ; jette les yeux sur l'un d'entre eux, qui, à raison de son âge, de sa faiblesse et de ses souffrances, a à lutter contre la chair et les sens, aussi bien qu'avec les ennemis plus immédiats de l'âme. Que ta grâce toute-puissante me préserve de chercher dans ma faiblesse et mes nombreuses infirmités, des excuses pour ma négligence ou ma paresse. Enseigne-moi à me soumettre, avec une patiente résignation, aux exigences d'un corps infirme, et à demeurer, dans un esprit de foi, d'amour et d'espérance, prosternée au pied de ton trône ! »

Les angoisses et les douleurs que causait à Mme Hawkes le mal dont elle était atteinte, ne lui laissaient presque plus de repos. La correspondance et la lecture, occupations qu'elle avait toujours tant aimées, lui devenaient chaque jour plus difficiles, et c'était dans une humble et douce résignation à la volonté de son Dieu, qu'elle passait ses jours et ses nuits de souffrances.

Quelques lignes, adressées, en mai 1831, aux demoiselles Milward, qui lui avaient écrit pour s'informer des nouvelles de sa santé, témoignent de la paisible disposition dans laquelle était son âme :

« Cross-Street, 25 mars.

» Je vous remercie mille fois, mes chères amies, de venir vous informer si amicalement de mes nouvelles. Je voudrais pouvoir vous dire, bien sûre que vous en éprouveriez de la joie, que mes souffrances sont un peu apaisées ; mais je ne le puis pas, car j'éprouve toujours des douleurs aiguës, et je suis très-faible.

» Il y a *un* Etre, plein de tendresse et de miséricorde, qui peut me donner du repos ; s'il ne le fait pas, c'est parce qu'Il voit, sans doute, que la souffrance me vaut mieux que le soulagement ; et Il m'aime trop pour m'épargner à mon préjudice.

» Je suis pénétrée de reconnaissance de

votre amical désir de me venir en aide, mais, grâce à Dieu, il ne me manque rien de ce qui m'est réellement *nécessaire.*

» Je demande à Dieu pour vous, mes chères amies, qu'il vous accorde de chercher sincèrement, tandis que vous en avez le temps et la force, à croître dans une communion toujours plus intime avec Celui qui est une *haute retraite* au jour de l'épreuve, et qui seul peut vous mettre à l'abri des tentations dans les jours de la prospérité, de la santé et du bonheur.....

. . . . »

C'est à peu près à la même époque qu'elle écrivait à son ami, M. Broughton :

« Les expressions de ma reconnaissance restent toujours bien au-dessous de ce que j'éprouve pour la persévérante bonté avec laquelle vous prenez soin d'une pauvre créature, indigne et misérable comme moi.

» Oui, en moi-même je suis *indigne*, *pauvre*, *aveugle* et *misérable*, mais, par la grâce souveraine de mon Dieu, je ne

m'appartiens plus à moi-même, mais à Celui qui m'a rachetée par son sang précieux! Oh! si j'avais assez de foi pour pouvoir dire avec vérité : *Je vis, non pas moi toutefois, mais Christ vit en moi*, comme alors mes plaintes, au sujet de ce corps de péché et de mort, se transformeraient en chant de louange!

» Ne cessez de prier pour moi, mon cher Monsieur, afin que ma tête blanchie soit couronnée d'une espérance toujours plus ferme de la glorieuse immortalité, et afin que mes derniers jours de souffrances soient réjouis par un avant-goût des joies du ciel.

» Je souffre dans mon corps plus que je ne l'ai encore fait depuis trente ans que je suis malade!

» Mes douleurs sont aiguës, surtout la nuit, mais l'intime conviction où je suis que cette rude souffrance m'est dispensée par un Père plein de sagesse et d'amour, et qu'elle n'est que la verge dont Il frappe tout enfant qu'Il aime, me réjouit au

milieu de tout ce que j'ai à supporter. Ce dont je suis certaine, c'est que Dieu ne me châtie pas comme mes péchés le méritent, et que sa patience et sa bonté envers moi méritent plus de louanges que je ne pourrai jamais leur en donner. Oui, *le Seigneur est bon, et Il est une forte tour au temps de l'angoisse.*

» Quand viendrez-vous, mon cher Monsieur, restaurer mon âme par vos prières et vos bonnes paroles, comme vous avez restauré mon pauvre corps par le bon envoi que vous venez de lui faire?... Je suis heureuse d'apprendre que vous êtes mieux. Puisse la santé du corps et celle de l'âme vous être abondamment accordée.

» Votre affectionnée et reconnaissante,

» S. H. »

Mme Hawkes commença la lettre suivante, adressée au rév. R. Waldo Sibthorp dans le mois de juin, mais elle ne put l'achever que plusieurs mois après,

ainsi que le prouve la date qui la termine :

« Juin 1831.

» Mon très-cher Monsieur,

» Longtemps avant de recevoir votre excellente lettre, j'ai vivement désiré me procurer la jouissance de vous écrire. Bien souvent, dans les moments où mes souffrances semblaient s'apaiser un peu, j'ai pris la plume, mais pour être bientôt, hélas! obligée de la poser, et je vois bien que si je veux pouvoir vous répondre une fois, il faut que je me résigne à n'écrire que quelques lignes de suite, dans les instants de repos qui me sont encore accordés. Hélas! ces moments-là sont courts et rares, car je suis enveloppée de souffrances comme d'un vêtement. Oh! quelle n'est pas l'immense miséricorde de mon Dieu, qui m'a revêtue aussi *des vêtements du salut*, et qui me prépare, par

le moyen de cette sévère affliction, à me revêtir d'une robe de gloire !

» Je m'estimerais bien heureuse, cher Monsieur, si, comme vous le dites, mon âme pouvait, en effet, vivre déjà par anticipation au milieu de l'assemblée des saints glorifiés, et contempler sans cesse le ciel. Mais.... mon cœur souffre parfois de voir l'espérance du départ sans cesse déçue ; cependant, je me reproche ce sentiment, parce que ce temps d'attente, quelque prolongé qu'il puisse être, n'est cependant *qu'un moment* dont je désire profiter pour vivre en la présence de mon Sauveur, qui a *compassion de nos infirmités*, et qui, à l'heure de nos plus amères épreuves, répand dans notre âme ses plus douces consolations.

» Quoique je redoute toujours de parler de mes expériences spirituelles, dans la crainte qu'il ne se glisse dans mes paroles quelque misérable vanterie, cependant, puisque vous me le demandez comme un frère qui prie pour moi et sympathise à

mes épreuves, je vous parlerai des témoignages de miséricorde et d'amour que reçoit une pauvre créature, qui sent que ce n'est qu'à une compassion immense qu'elle doit de n'être pas *consumée.*

» J'espère pouvoir dire, avec vérité, que ma foi est plus simple et plus enfantine, et que je connais mieux *l'esprit d'adoption* par lequel je puis, avec une humble et ferme confiance, appeler Dieu *mon Père*, que la dernière fois que j'ai eu le privilége de m'entretenir avec vous sur ces sujets sacrés. Je puis maintenant baiser la main qui me frappe, et me réfugier paisiblement dans le sein du Dieu d'amour avec lequel je suis réconcilié par Jésus-Christ, et je sens chaque jour mieux que le châtiment est *pour mon profit,* et afin de me rendre *participante de la sainteté,* grâce après laquelle soupire mon âme.

» Je crois que jamais l'affection et la sympathie de mes amis ne m'ont paru aussi précieuses et aussi douces que de-

puis l'aggravation de ma maladie ; cependant, comme vous le dites si bien, la sympathie de Jésus surpasse tout ! C'est elle qui lui fait nous dire : *Voici, je suis toujours avec vous* (Matth., XXVIII, 20).

» Que le plus affligé parmi les affligés raconte, s'il le peut, toutes les bénédictions que renferme cette consolante parole, lorsque l'âme fait l'expérience de sa réalité !

» Je trouve que les moments de grande affliction contribuent puissamment à rendre notre foi *simple* et *ferme*. Nous volons alors vers Christ, et nous lui disons : *Je ne te laisserai point aller que tu ne m'aies béni.*

» J'espère, mon cher Monsieur, que maintenant, mieux qu'autrefois, je sais adresser *une parole à propos* au petit nombre de personnes avec lesquelles mon état de souffrances me permet de m'entretenir..... Aussi longtemps qu'un reste de vie me sera conservé, je dirai à tous ceux qui m'approcheront, de quelle importance

il est pour l'âme d'être étroitement unie avec Christ et de vivre en présence de l'éternité, comme aussi le bonheur qu'il y a à attendre, revêtu de la robe de noce, l'arrivée de l'Epoux.

» Je goûte beaucoup ce que vous me dites sur l'avantage et la nécessité de posséder une foi *simple*, qui fait que l'âme *prend possession*, sans hésitation et sans crainte, des bénédictions et des priviléges qui lui sont offerts dans l'Evangile. Cette foi-là, ne renferme-t-elle pas toutes les autres grâces ? Je puis dire que, jusqu'à un certain point, j'en fais la consolante expérience.....

» Je suis tous les jours plus convaincue, comme vous paraissez, du reste, l'être vous-même, que l'un des moyens d'attaque dont Satan se sert de nos jours pour avancer son règne, c'est de détourner les âmes du *travail* et du *combat intérieur*, pour les porter, sous prétexte de zèle et de dévouement pour la gloire de Dieu et les intérêts de la religion en général, à

une activité et à une vie trop extérieure. Et, vous le dirai-je ?..... je remarque avec effroi qu'il dirige souvent ses attaques sur les chrétiens les plus avancés, pour lesquels il se transforme en ange de lumière, afin *de séduire les élus mêmes s'il était possible.*

» C'est ainsi que ce grand ennemi des âmes préoccupe certains esprits de questions abstraites ou inutiles, et que chez d'autres il fait naître des scrupules sans fin sur des points secondaires, cherchant par là à détruire ou à altérer la largeur et la simplicité du plan du salut.

» Mais Dieu prendra soin de son Eglise ; dans le temps voulu, Il *brisera Satan sous nos pieds*, et c'est une consolation de savoir qu'il existe ici-bas beaucoup de chrétiens à la foi *simple* et *solide*.....

» J'allais terminer cette lettre (que j'ai mis bien de temps à vous écrire), lorsque l'affreuse et affligeante nouvelle de la mort

de M. et de Mme Foster, m'est parvenue (1) ! J'en suis encore trop ébranlée pour m'étendre davantage sur ce douloureux sujet. Je ne puis que les contempler, se réjouissant devant le trône de Dieu, et je les trouve heureux d'avoir eu un départ si facile et de n'avoir point été séparés dans la mort ! L'Epoux les a appelés, et ils étaient prêts...!

» En vous demandant avec instance de me continuer le secours de vos prières, auxquelles je dois déjà tant, je reste, mon cher Monsieur, votre respectueuse et reconnaissante.

» S. H.

» 2 septembre 1831. »

C'est avec le secours d'un secrétaire qu'elle adressa au même ami, en terminant l'année, les lignes suivantes, désirant lui exprimer sa reconnaissance pour sa générosité envers elle :

(1) Qui périrent sur mer, dans le naufrage du bateau à vapeur *le Rothsay-Castle*.

« 27 décembre 1831.

» RESPECTABLE ET CHER MONSIEUR,

» Je mets les témoignages d'intérêt que je reçois constamment de votre part, au nombre des preuves journalières que je reçois de la sollicitude et de l'amour de mon Père céleste, qui veut par là rendre moins amère la coupe de souffrance devant laquelle recule la frêle nature, alors même que le langage du cœur est celui-ci : *Je connais, ô Eternel ! que tu m'as affligée suivant ta fidélité.* O mon âme ! bénis le Seigneur pour tous ses bienfaits, et, surtout, pour la verge qui me châtie...!

» Je vous prie de faire mes plus sincères remercîments à Mme M. S...., que je regarde comme une sœur dans le Seigneur, quoiqu'elle me soit inconnue de visage. C'est en cette qualité *de sœur*, j'en suis persuadée, qu'elle a bien voulu me donner de sa générosité des preuves si touchantes, et qui m'ont été doublement

précieuses, me venant par votre moyen.

» Puisse le Seigneur répandre, sur vous et sur elle, la rosée de ses bénédictions les plus douces !

» Je suis confuse en pensant que vous et d'autres amis encore me demandent l'assistance de mes misérables prières, surtout maintenant qu'elles sont si constamment interrompues par mes souffrances ; mais enfin, telles qu'elles sont, elles ne cesseront jamais de s'élever de l'autel de mon cœur, et j'ai la confiance qu'inondées du sang précieux qui *purifie de tout péché*, elles ne seront pas rejetées.....

» Oui, cher Monsieur, l'amour du Fils de Dieu envers de pauvres pécheurs perdus, est un sujet infini de contemplation et de louanges ; et ma plus grande jouissance, tandis que je suis couchée sur mon lit de douleurs, est de méditer sur les nombreuses manifestations de ce grand et éternel amour...

» Votre affectionnée et reconnaissante,

» S. H. »

CHAPITRE IX.

DERNIÈRE PÉRIODE DE SA VIE.

(De janvier à octobre 1832.)

Il nous reste maintenant à suivre Mme Hawkes durant la dernière année de son pélerinage, et à la voir attendant l'heure solennelle du départ. Nous ne l'entendrons point, épuisée comme elle l'était par une longue souffrance, et ayant à porter le fardeau de la maladie et celui de l'âge, exprimer, avec sa vivacité d'autrefois, les sentiments de paix, de joie, et de glorieuse expérance qui remplissaient son âme, mais nous verrons cette humble chrétienne porter jusqu'à sa fin les fruits excellents dont parle saint Paul, lorsqu'il dit : *L'affliction produit la patience ; la patience, l'épreuve, et l'épreuve l'espérance.*

Nous la verrons *attendant et hâtant par ses désirs la venue du jour de Christ*, tout en sentant profondément, cependant, ce qu'avait de solennel l'éternité vers laquelle elle s'avançait ; c'est ce qu'elle exprime dans les lignes suivantes tracées encore dans son journal :

« 1832. — Quel sentiment de sérieux s'empare de l'âme, même lorsque celle-ci possède, par Jésus-Christ, une légitime et ferme espérance de la glorieuse résurrection pour la vie éternelle, au moment où elle est appelée à contempler la mort de près !

» Comme, hélas ! je suis portée encore à regarder aux vagues mugissantes qui m'entourent, plutôt qu'à contempler uniquement Celui qui m'ordonne d'avancer sans crainte ! Oh ! puisse-t-il m'accorder la grâce de ne regarder que le ciel, lorsque ma frêle barque sera lancée dans l'abîme, et que je puisse alors m'écrier en triomphe : *Il a englouti la mort par sa victoire.* »

Cependant elle ne pensait pas qu'aussi longtemps que la vie lui était conservée,

l'œuvre de sa foi et *le travail de sa charité* dussent prendre fin.

Toutes les fois qu'on lui écrivait pour lui adresser quelque question plus ou moins importante sur des sujets spirituels, de sa main tremblante elle essayait encore d'aider de ses conseils les jeunes chrétiens qui avaient recours à sa longue expérience ; c'est ce que prouve la lettre suivante, adressée à une jeune personne de ses amies, qui lui avait écrit pour lui demander si, dans la position très-dépendante où elle se trouvait, et dans laquelle il lui était impossible de se réserver des moments réguliers et prolongés pour le recueillement et la méditation solitaire de la Parole de Dieu, elle pensait que des prières ferventes, mais courtes, pussent suffire pour entretenir dans son âme la vie spirituelle :

« Mai 1832.

» Ma bien chère amie,

» Je ne puis m'empêcher d'éprouver

quelque inquiétude à votre égard, malgré la description que vous me faites de la scène délicieuse qui vous entoure, parce que la terre est toujours la terre, et d'autant plus dangereuse lorsqu'elle se présente à nous sous un aspect plus séduisant. Cependant je suis heureuse de vous voir vous occuper *des choses invisibles qui sont éternelles.*

» Mais pour répondre à la question que vous m'avez adressée, je vous dirai que ma propre expérience actuelle me fait comprendre que, quelque salutaire que soit pour l'âme l'habitude de s'élever à Dieu, au milieu des occupations et des soucis de la vie de tous les jours, par de courtes et fréquentes prières, celles-ci, quelque ferventes qu'elles puissent être, ne sauraient jamais remplacer les moments *mis à part* pour l'examen calme et consciencieux de soi-même, — pour le recueillement, — pour la méditation, en un mot, pour répandre tout notre cœur devant le trône de Dieu.

» Par suite de mon état de souffrances et de faiblesse, par suite aussi des soins continuels qu'exige mon misérable corps, je ne puis maintenant me trouver *seule* que bien rarement. Je ne puis plus, ainsi que je le faisais autrefois, employer les premiers moments du jour, avant que personne s'agite autour de moi, à mes exercices de dévotion, et, comme vous, je soupire après la possibilité *de fermer la porte sur moi*. Si c'est là ce que j'éprouve dans une position qui ne présente absolument rien de propre à me dissiper ou à me distraire, qu'en doit-il être pour vous, ma chère amie, au milieu de votre vie si remplie ? Au milieu du mouvement extérieur qui vous entoure, faites votre possible pour vivre dans le recueillement intérieur. Vous avez besoin de posséder beaucoup de sagesse et de simplicité de foi, pour faire luire votre lumière devant les hommes.

» Je suis tout-à-fait dans le même état que lorsque vous m'avez quittée, si ce n'est que je deviens chaque jour plus faible. Je suis

très-affligée dans ce moment, par la triste nécessité où je me trouve de quitter très-prochainement le joli petit logement où je suis établie, sans avoir une idée où je devrai aller poser mon pauvre corps.

» C'est une épreuve qui n'est pas nouvelle pour moi, mais je n'ai jamais été moins préparée à la voir arriver.

» Vous devez comprendre combien je sens profondément le départ de notre cher évêque (1). Il est venu me voir deux fois depuis sa nomination à l'épiscopat, avec sa bonté ordinaire. Il a prêché ici deux fois. Puisse-t-il être préservé de tout mal, et être béni de toutes bénédictions.....! »

Au milieu de l'été, Mme Hawkes quitta, non sans chagrin et sans difficulté, Cross-Street, pour s'établir dans Park-Street, et parut d'abord éprouver un léger mieux dans sa nouvelle demeure, mais il ne fut que passager. Une amie la félicitant un jour, à cette époque, de ce qu'elle parais-

(1) L'évêque de Calcutta.

sait être près d'atteindre la gloire éternelle, elle répondit : « Je n'en suis pas encore si près. *Il* n'est pas prêt, et *je* ne suis pas prête. » Elle disait encore : « Je me sens absolument dépouillée de tout lambeau de propre justice, et réduite à la foi seule. »

A une amie qui était venue la voir dans l'espérance de profiter comme précédemment de son édifiante conversation, elle dit : « Je suis trop faible pour parler, trop faible pour prier, trop faible même pour penser ; mais je suis *dans l'Arche*, et je suis en sûreté. »

Peu de jours après, ayant repris quelque force, elle écrivait à son neveu, M. Eden Jones :

« . . . .
De nouveau, le port désiré ne semble plus si rapproché; cependant, je le contemple sans cesse et je n'ai plus qu'à me tenir prête pour le signal qui me sera donné de traverser le fleuve inconnu de la mort, que la foi èn Christ peut seule nous rendre capable de regarder sans frémir.

» Après de longues années passées à attendre ce solennel moment, et, j'espère aussi, à m'y préparer, je sens que lorsque la mort va réellement poser sur nous sa main glacée, son approche fait naître dans l'âme, près d'entrer dans l'éternité, des impressions qu'il n'est pas possible de prévoir. Nous devons donc, mon cher Eden, et ceci est de la plus haute importance, nous assurer sans cesse que notre maison est bien réellement *bâtie sur le Roc*, sur ce Roc solide et précieux qui seul nous préservera de l'orage lorsqu'il s'élèvera.

» Par la grâce de Dieu, une grande paix m'est accordée, tandis que j'approche de la tombe. *Mes temps sont en sa main*, et je compte sur sa grâce pour mourir, lorsque l'heure de mourir sera là.

» Ma constitution de fer (ainsi que je puis bien l'appeler) semble dire maintenant : « C'est assez », et céder enfin aux ravages de la maladie, tout en montrant cependant encore quelques signes de résistance.

» Puissé-je sentir journellement la présence du Dieu fidèle, dont le nom est *Emmanuel, Dieu avec nous.*

» Puissions-nous vivre de Lui, et en Lui, et chaque jour, et à chaque heure! »

Sa lettre suivante, adressée à M. Broughton, fut la dernière que Mme Hawkes écrivit de sa main tremblante :

« Park-Street, 3 août 1832.

» Mon cher et excellent ami.

» J'aurais voulu avoir la force de vous remercier immédiatement de votre bonne lettre qui m'a fait tant de bien. Son contenu me donne la précieuse assurance que l'intérêt et la sympathie dont vous me donnez tant de preuves, vous portent à prier pour moi souvent et avec ferveur. Cela me fait du bien de penser que beaucoup de bons amis se souviennent de moi devant Dieu, maintenant que, par suite de l'état d'épuisement où je suis réduite,

je ne puis plus prier d'une manière suivie, mais simplement élever mon âme à Dieu par de courtes invocations; mais.... si elles sont, comme je l'espère, *les soupirs de l'Esprit, qui ne se peuvent exprimer*, elles ne seront pas rejetées, quoique enveloppées de tant d'infirmité, et telles qu'elles sont je les confie à mon puissant Intercesseur.

» L'acte *de mourir* est un acte difficile à la nature, mais une fois accompli, qui pourrait se représenter la surprise, la joie, la reconnaissance qu'éprouvera l'âme dégagée de son enveloppe de péché et de mort....? Jusqu'au moment où cette bienheureuse délivrance me sera accordée, mon premier désir est *de demeurer en Christ*, mon unique refuge.

» *La nuit est bientôt passée, et le jour approche.* Puissé-je supporter les dernières ombres du crépuscule, avec une joyeuse résignation à la volonté de mon Père céleste, qui est si loin de me traiter comme je l'aurais mérité, et qui daigne

accompagner chacun de ses coups de tant de témoignages de son amour!.... »

Les lignes suivantes, écrites dans son journal peu de jours avant sa mort, furent les dernières que Mme Hawkes traça :

» O toi! qui, dans ta miséricorde infinie, pleuras sur Jérusalem et prononças sur elle cette touchante lamentation : *Combien de fois j'ai voulu te rassembler comme la poule rassemble ses poussins sous ses ailes!* permets à l'une de tes créatures, affligée, souffrante, et qui dans ses angoisses vole vers toi, de se réfugier sous tes ailes. Oui, *je me retirerai sous l'ombre de tes ailes, jusqu'à ce que les calamités soient passées.....*

» Toi, ô miséricordieux Sauveur! dont le cœur rempli d'amour et de sympathie t'a fait dire que tu regardais comme fait à toi-même, le bien fait au plus petit d'entre tes frères, viens visiter l'un de tes enfants malades, qui crie à toi, et qui estime une seule goutte du baume excellent qui vient de toi comme un remède plus

efficace et plus précieux que tout autre.

» O viens, Saint-Esprit de la promesse ! Apporte à mon âme et graves-y quelque parole du Livre de vie, parole qui me sera plus précieuse qu'aucune parole humaine, plus précieuse que la parole même d'un ange du ciel !.... »

Dieu exauça la prière de son humble servante. Il ne se prononça pas beaucoup de paroles humaines dans sa chambre de mort ; tout y était solennel, tout y était silencieux, excepté lorsque l'enfant d'Adam mourant poussait un gémissement, ou lorsque l'enfant *vivant* du second Adam murmurait une prière..... Mais tous les témoins de cette scène avaient le sentiment que le Seigneur était présent. *Celui qui est haut élevé, et qui habite l'éternité,* s'abaissait jusqu'à sa créature humble et contrite, pour ranimer son âme ; les bras éternels étaient étendus pour soutenir son enfant souffrant !.... Tout était paix, amour, espérance, autour de ce lit de mort, éclairé des rayons du Soleil de jus-

tice, et l'âme, prête à s'envoler vers les demeures éternelles, se remettait avec une foi enfantine entre les bras de son Sauveur, et l'attendait en priant....

Cependant des sentiments de reconnaissance vinrent encore une fois ranimer les dernières étincelles de la vie près de s'éteindre. Mme Hawkes ayant reçu une lettre de son excellent ami, M. Sibthorp, contenant un don généreux pour subvenir à ses besoins, elle appela aussitôt la personne qui veillait auprès d'elle, afin de lui dicter ses remercîments à son généreux bienfaiteur. Mais la mémoire commençait à lui manquer, et après avoir commencé à exprimer ses pensées à la troisième personne, elle employa parfois la première, mettant, par suite de son extrême faiblesse, de longs intervalles entre chacune de ses phrases. Nous les donnons textuellement ici telles qu'elles furent écrites par la personne qui lui servait de secrétaire :

« Mme Hawkes désire vous exprimer

» ses sincères remercîments pour votre
» lettre, et le don généreux qu'elle conte-
» nait..... qui lui a été bien précieux.....
» mais, encore plus, pour la continuation
» de votre amitié.... Elle est maintenant
» réduite à une faiblesse telle qu'elle n'en
» a jamais ressenti jusqu'ici..... J'aurais
» beaucoup désiré pouvoir vous écrire ainsi
» qu'à Mme Young, mais il m'est impossible
» d'avoir des pensées suivies... et, cepen-
» dant, elle est capable de s'appuyer sur
» les promesses et sur Celui qui a fait les
» promesses, et elle s'écrie sans cesse,
» mais toutefois sans impatience, espère-
» t-elle : « Viens, Seigneur Jésus! Viens
» bientôt, si telle est ta volonté.... »

» Elle se sent en paix sous la garde et
» dans l'amour de son Père, se reposant
» sur *l'alliance éternelle bien établie et as-*
» *surée*.... Elle désire beaucoup vous dire
» que la mort est *un travail de dépouille-*
» *ment ;* qu'il ne s'agit pas alors de paro-
» les, de profession, de transports spiri-
» tuels, d'élans de l'âme, mais *unique-*

» *ment* de se tenir collé au Sauveur.....
» de se tenir *simplement* au pied de sa
» croix..... M. Sibthorp doit prier pour
» moi..... Mes amitiés à Mme Young.....
» Demandez-lui aussi ses prières et celles
» de chacun de mes amis..... Mes priè-
» res les accompagneront aussi long-
» temps que je respirerai..... Vous leur
» ferez savoir quand je serai partie..... »

Après avoir dicté ces lignes, Mme Hawkes s'assoupit quelques instants. Lorsqu'elle rouvrit les yeux, voyant l'amie qui lui avait servi de secrétaire, encore à son chevet, elle recommença à parler, mais on ne put savoir si ces paroles étaient une suite de sa lettre à M. Sibthorp ou si elles s'adressaient à l'amie présente; toutefois celle-ci les écrivit fidèlement :

» Apprenez à connaître Dieu toujours
» plus, et alors vous vous unirez toujours
» plus à Lui..... Ne vous agitez pas au
» sujet de ses dispensations à votre
» égard, mais attachez-vous à Lui.....
» Donne-moi, Seigneur, un sentiment

» intime de ta douce présence..... et
» que je puisse dire : Dieu est mon Dieu
» et ma retraite..... Purifie-moi de toute
» propre justice, de toute pensée qu'il y
» ait jamais eu en moi autre chose que
» misère et péché....! Je porte mes regards
» en arrière sur ma longue carrière, et
» j'y vois beaucoup de propre justice.....
» J'ai eu, de moi, une meilleure opinion
» que je ne le devais..... mais maintenant
» je ne pense plus qu'à mon Sauveur.... !
» Mon épreuve a été extraordinaire.....
» Je crois que ma foi a été la vraie
» foi..... Il a été quelquefois permis à
» Satan de m'attaquer, mais je puis dire
» en vérité que Dieu a tout bien fait ! Et
» maintenant, je rejette loin de moi
» toute propre justice..... Je me jette
» dans les bras de mon Sauveur.....
» Prends-moi telle que je suis..... Rends-
» moi semblable à toi..... et, si c'est ta
» volonté, donne-moi *ta force* pour souf-
» frir..... ! »

Après ces mots, elle se tut et tomba

bientôt dans un profond assoupissement; mais son âme devait subir encore une lutte longue et difficile pour sortir de son enveloppe, et sa constitution *de fer*, comme elle l'appelait, semblait résister à la mort tout, comme elle avait lutté pendant si longtemps avec la maladie.

Le dimanche, 14 octobre, elle dit qu'elle ressentait de grandes souffrances, « qu'elle souffrait partout, » — « qu'elle était ébranlée dans tout son corps ; » — mais il était évident qu'elle avait toute sa présence d'esprit. La nuit suivante, l'un de ses neveux, qui depuis longtemps lui donnait ses soins comme médecin, ne quitta pas son chevet, la croyant tout près de sa fin..... Le lundi, ses souffrances augmentèrent à tel point, que ses gémissements étaient continuels. Cependant elle reconnaissait tous ceux qui s'approchaient d'elle, et les appelait par leurs noms.

Outre ses souffrances, l'ébranlement de tout son corps était si violent, que deux personnes devaient être à ses côtés

afin de soutenir ses bras avec des coussins, et le médecin fit la remarque qu'il n'y avait pas dans tout son corps un seul muscle qui ne fût dans l'agitation. Dans la nuit du lundi au mardi 16, la vivacité de ses souffrances parut s'apaiser un peu. Le matin ses yeux devinrent plus fixes; cependant elle reconnaissait encore ses alentours, et portait tour à tour sur chacun d'eux des regards expressifs.

Ayant tourné la tête, elle aperçut le portrait de l'évêque de Calcutta, et dit aussitôt : « Cher évêque ! »

Peu après l'agitation de son corps se calma, et sa respiration devint de plus en plus faible. A trois heures après midi, le rév. docteur Fearon entra dans sa chambre, et la voyant prêt d'expirer, il s'agenouilla à côté de son lit en disant : « Recommandons son âme à Dieu, » et peu de moments après, on s'aperçut que son âme avait pris son vol vers les demeures éternelles..... !

L'autopsie de Mme Hawkes, faite par

plusieurs médecins réunis, prouva que, outre le mal à la fois goutteux et cancéreux dont elle était atteinte, elle avait succombé à une complication de différentes maladies excessivement douloureuses.

Sa dépouille mortelle fut déposée dans le caveau de famille de son parent, M. George Milward, dans la chapelle de Pentonville, et le service funèbre fut fait par le rév. William Cecil, qui vint à Londres payer ce dernier tribut de respect et d'affection à l'amie dévouée de son enfance.

Selon l'usage, le dimanche qui suivit sa mort un discours funèbre fut prononcé à Islington, dans la chapelle de Sainte-Marie, par le pasteur de la paroisse, le rév. Francis Fell, qui prit pour texte le verset 75 du psaume CXIX : *Je connais, O Eternel ! que tes ordonnances ne sont que justice, et que tu m'as affligé suivant ta fidélité*, texte que Mme Hawkes avait choisi elle-même pour cette occasion. — Si, éclairé par le flambeau de la foi, il est donné au chrétien de pouvoir, dès ici-bas,

envisager sous un jour pareil les épreuves et les douleurs par lesquelles Dieu juge bon de le faire passer, sous quel jour plus brillant encore lui apparaîtront-elles, lorsqu'il sera admis dans la gloire éternelle et en la présence de Dieu..... !

Dans son discours, le rév. Fell crut devoir faire part à son troupeau d'une circonstance intéressante se rapportant à l'expérience spirituelle de Mme Hawkes.

Nous croyons qu'elle ne sera pas non plus sans intérêt et sans utilité pour le lecteur :

« J'ai eu comme pasteur, dit-il, la joie,
» le privilége, et je pourrais ajouter
» l'honneur de visiter Mme Hawkes de-
» puis ma nomination dans la paroisse
» d'Islington, et quoiqu'elle eût à suppor-
» ter une intensité de souffrances qui ne
» pouvait être comparée qu'à un martyre
» continuel, je l'ai invariablement trou-
» vée *patiente dans l'affliction*, *joyeuse*
» *dans l'espérance*, et glorifiant Dieu au
» milieu de la fournaise, excepté dans

» une seule occasion, dont je veux vous
» parler en toute simplicité, et en vue
» même de votre bien spirituel.

» Notre bienheureuse amie était, je
» puis bien me servir de cette expression,
» *mourante* depuis plusieurs années, mais
» à la fin de l'été dernier, il parut évident
» que la fin de son pélerinage terrestre
» approchait rapidement.

» Le dimanche, 23 septembre, elle me
» fit demander de venir la voir, et, après
» avoir achevé mon service, je me ren-
» dis auprès d'elle. A ma grande surprise,
» je la trouvai en proie à la plus pénible
» angoisse, incapable de réaliser la pré-
» sence de son Sauveur, et harcelée des
» dards enflammés du grand ennemi, qui
» s'efforçait de lui persuader qu'elle n'avait
» aucune part au bénéfice des souffran-
» ces et de la mort de notre adorable Ré-
» dempteur.... Mais, grâces soient rendues
» à Dieu pour son miséricordieux et prompt
» secours ! ses ministres sont *ouvriers*
» *avec Lui*, et *les armes qu'ils emploient*

» *ne sont pas charnelles*, *mais elles sont*
» *puissantes par la vertu de Dieu pour*
» *détruire tous les conseils et toute hau-*
» *teur qui s'élève contre la connaissance*
» *de Dieu.*

» Dans ce cas, ainsi que dans un mil-
» lion d'autres, l'épée de l'Esprit, qui est
» *la Parole de Dieu*, fit de nouveau pé-
» nétrer *la vérité* et *la lumière* dans le
» cœur du racheté de Christ, et elle y
» remporta une pleine victoire. Il fut
» donné à l'enfant de Dieu *de briser Satan*
» *sous ses pieds*, et la tentation s'éva-
» nouit sous les brillants rayons du Soleil
» de justice..... !

» Qu'il est consolant, qu'il est précieux
» de reconnaître que la foi en Dieu, la
» foi en son alliance éternelle, la foi en sa
» Parole et en ses bonnes promesses peut
» rendre celui qui la possède capable de
» triompher de l'ennemi, de fouler sous
» ses pieds les montagnes de l'affliction,
» de l'épreuve ou de la tentation, et de
» les réduire en poussière.....

» Dès le soir qui suivit la visite que je
» viens de raconter, Mme Hawkes put de
» nouveau (ainsi qu'elle l'avait toujours
» fait) se décharger de tous ses soucis
» sur son Père céleste, et dès-lors elle
» n'éprouva plus aucun doute sur l'amour
» de son Sauveur. »

Ce moment de doute ne fut, en effet, que comme un nuage passager à l'aurore d'un jour de gloire, auquel aucune nuit ne devait succéder.....

Pour le véritable chrétien, la tombe elle-même n'est plus ténébreuse, car Christ l'a éclairée en y descendant Lui-même.....

Bienheureux sont ceux qui sont appelés au banquet des noces de l'Agneau (Apoc., XIX, 9). *Ils verront sa face, et son nom sera sur leurs fronts. — Et il n'y aura plus là de nuit, et il ne sera plus besoin de la lumière de la lampe ni du soleil; car le Seigneur Dieu les éclairera, et ils règneront aux siècles des siècles* (Apoc., XXII, 4, 5).

L'Agneau qui est au milieu du trône les

paîtra, et les conduira aux vives fontaines des eaux, et Dieu essuiera toutes les larmes de leurs yeux (Apoc., VII, 17).

FIN.

TABLE DES MATIÈRES.

FIN DE LA TABLE.

Toulouse, Imp. de A Chauvin, r. Mirepoix, 3.



SE TROUVE :

À TOULOUSE,

[illegible]

À PARIS,

[illegible]

[illegible], place de Vendôme, [illegible];

[illegible], rue de la Paix, [illegible], et rue [illegible].

À LYON,

[illegible], rue Neuve, 15.

À GENÈVE,

[illegible]

À LAUSANNE,

[illegible], libraires.

À BRUXELLES,

[illegible]